

L'Exécuteur [311]

– Le sang noir du repenti

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE SANG NOIR DU REPENTI

par **Don Pendleton**



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le sang noir du repent

Adapté de l'américain par **Urban Aeck**

CHAPITRE PREMIER

— On peut voir ta marchandise ?

— On peut voir ton fric ?

Les deux équipes n'avaient jusqu'à ce soir traité qu'une seule affaire. Un deal plutôt modeste, histoire de se tester mutuellement.

Autour des caisses qui tenaient lieu de table au centre de la cale, les huit protagonistes s'observaient, encore méfiants. Surtout les « soldats » des deux camps chargés de la sécurité. Deux par équipe. Celle des *sicarios* espagnols, sapés sport plutôt chicos, celle des *sgarriste* italiens, en jeans et blousons de cuir. Un attaché-case au poing et face de brute crispée, celui qui semblait être le chef de ces derniers ricana :

— Du fric, on en a toujours, mais ça dépend pour qui.

— *Qué significa* ?

— Ça veut dire que ta livraison précédente, c'était de la daube. Ou plutôt du foin. Et hors de prix.

Cette première affaire n'avait porté que sur un petit stock. Trois cents kilos de haschisch. Pour voir. Et les Italiens avaient vu. Sous les premières couches d' « herbe » saine des ballots remontés des profondeurs du cargo, ils avaient découvert après coup une marchandise piquée de moisissure. Résultat, des échanges téléphoniques ultérieurs où la diplomatie se teintait d'allusions aux diverses façons de régler le problème. En fait, deux manières seulement. La bonne ou la mauvaise, selon l'indice de satisfaction de part et d'autre, lors du prochain deal.

Précisément, ce soir.

Une ambiance qui, là-haut, sur les ponts des deux bateaux stationnés bord à bord, devait déteindre sur les équipages respectifs. Tous marins, tous mouillés dans le trafic à divers degrés. Surtout bien sûr les capitaines, grassement rétribués compte tenu des risques. Car même ici, tout juste hors des eaux territoriales, il arrivait parfois que les douanes interviennent. Limite illégal, mais pour les autorités italiennes le jeu en valait la chandelle. Dans le monde interlope des trafics en tout genre qui grenouillaient dans la zone, on savait tout cela, mais les bénéfices engrangés par les boss de tout bord étaient trop importants pour que le business recule.

Même si l'entente n'était pas toujours bonne.

Dans la cale du petit cargo aux parois quelque peu rouillées, les remugles d'eau sale, de graisse chaude et de fuel prenaient à la gorge. Ce qui ne détendait guère l'atmosphère.

— *Bueno*, grogna le *jefe* espagnol. *Bueno*.

Inutile de revenir sur la qualité de la précédente livraison, tout le monde s'était déjà expliqué par téléphone. Aléas du transport maritime, entre le Maroc, l'Espagne et la France. Vrai ou faux... Les griefs risquaient de resurgir, c'était mauvais pour les affaires. Calmant d'un regard ses *sicarios* dont les pognes se serraient dangereusement sur les crosses de leurs P.-M., l'Espagnol proposa en désignant du menton l'attaché-case de l'Italien :

— Peut-être que le fric, tu pourrais le montrer ?

— Peut-être que la marchandise, tu pourrais la montrer... avant ?

La fois précédente, la réception de marchandise s'était opérée directement sur le pont, assortie d'un bref contrôle de « confiance ». Cette fois, plus question. D'où cette exigence de l'équipe italienne de descendre en cale pour un contrôle poussé. Tâche hautement rédhibitoire, compte tenu du lieu confiné. Maxillaires durcis et regard acéré sous d'épais sourcils noir de jais, l'Italien à l'attaché-case semblait nerveux.

Petits tracas commerciaux.

Très vexé qu'on l'ait pris pour un gogo la fois précédente, Giacomo Strosi, le chef de l'équipe italienne, était prêt pour la castagne. En fait, il la souhaitait presque. Question de prestige. Parce que les compliments de son oncle à la suite du bidonnage en question, il les avait encore en travers de la gorge, et ce genre de douleur, ça se traitait en général à l'hémoglobine. Ou par de plates excuses du fournisseur. Ce qui n'était pas le cas. Du tout. Au contraire, le masque de l'ibère reflétait plutôt une sorte de glacial mépris. De fierté, comme on disait chez les accros du flamenco et de la corrida.

Etre un *hombre*, ou ne pas être.

A Naples, le boss avait décidé. Ses ordres étaient clairs. Voir la marchandise. D'abord. Meticuleusement. Et s'obstiner. D'autres réseaux d'approvisionnement existaient sur la zone. Alors, Giacomo Strosi ne céderait pas. Quoi qu'il en coûte. Jusqu'à la rupture si nécessaire. Question de prestige. Si ces Espingoins jouaient aux cons, qu'ils aillent chez les Grecs. Et pour faire bon poids, l'Italo brusqua en défiant l'Espagnol du regard :

— *Entonces !* Alors ! On se fait une partouze, ou quoi ?

Pendant un instant, seul le grognement syncopé des moteurs régna dans la cale aux lourdes odeurs. Il y régnait une moiteur d'étuve. Mauvais. Très mauvais. Les nerfs se tendaient, les mains des flingueurs commençaient à ramper vers les crosses des armes, les souffles se bloquaient.

Puis soudain :

— *Bueno.*

L'Espagnol cédait. Pas une reddition. Simple acte magnanime. Sur un signe du *jefe*, un de ses *sicarios* se déplaça vers l'échelle métallique

grim pant vers l'ouverture accédant au pont, appela à la cantonade :

— *Oye, ahi ! Arriba !*

Des bruits de pas résonnèrent là-haut, puis deux hommes armés d'outils apparurent dans le panneau de cale, dont un équipé de longs gants, de cuissardes en caoutchouc et d'une lampe frontale. Ils descendirent l'échelle, et sans un regard pour les deux équipes poussèrent de côté un empilement de caisses, découvrant une trappe dont ils se mirent à dévisser les écrous rouillés. L'instant d'après, ils firent basculer le panneau d'acier, découvrant une sorte de puits d'où montèrent des flots de remugles pestilentiels. Devant les grimaces des Italiens, le *jefe* espagnol ricana à l'adresse de son homologue napolitain :

— T'as voulu descendre voir, *verdad* ?

Feignant ne pas remarquer l'ironie, Giacomo Strosi suivait les manœuvres des deux matelots. Celui aux cuissardes avait disparu dans le puits sombre. Un moment plus tard, il en remontait, tenant l'anneau d'une chaîne dégoulinante, que son compagnon et lui se mirent à tirer. Bientôt, un premier ballot entouré de plastique sombre apparut, suivi de dix-neuf autres, tous reliés à une corde, poisseux d'une bouillie brune et visqueuse, dont l'odeur cette fois devint quasi insoutenable. Et parfaitement identifiable. Relents de cuve d'aisance.

Petite gâterie destinée à décourager les contrôles trop poussés.

Le chapelet des ballots étalé sur le plancher métallique, l'homme aux cuissardes planta la lame d'un couteau dans les quinze premiers, ouvrant une brèche dans le plastique, d'où quelques fibres végétales verdâtres s'échappèrent. Entaillant l'enveloppe des cinq derniers, il en sortit plusieurs petits paquets rectangulaires, également entourés de plastique. Simultanément, le deuxième matelot avait sorti un gant propre de sa poche de combinaison, pour le remettre au *jefe*. Une lueur dédaigneuse dans le regard, ce dernier le posa sur la caisse devant l'homme à l'attaché-case, désigna les ballots d'un mouvement de tête en invitant en italien :

— *Si il signore* veut bien se donner la peine...

Sans relever le ton provocateur, refoulant son écœurement et soumettant l'attaché-case à la garde de ses sbires, Giacomo Strosi alla se pencher sur les ballots, enfila le gant, plongea son avant-bras dans la masse végétale de chacun des quinze premiers ballots, en contrôla brièvement chaque échantillon, avant d'ouvrir quelques paquets des cinq autres colis pour les ouvrir et en tester l'odeur... malgré les relents ambiants. Pour cette fois, haschisch et cannabis conformes. Il se redressa, acquiesça du bout des lèvres :

— *Va bene.*

Tandis qu'il revenait vers l'alignement de caisses, les deux matelots remontèrent sur le pont, tirant la chaîne pour fixer son anneau au

crochet d'un palan. Dans le même temps, l'Italien avait manœuvré la serrure à combinaisons chiffrées de la mallette, ouvrant celle-ci pour découvrir un épais matelas de liasses de billets. Verts. Dollars. La « vraie » devise du business international. Le *jefe* espagnol en saisit trois au hasard, fit défiler les coupures entre ses doigts, les remit avec les autres en répétant, dédaigneux :

— *Bueno.*

Puis tête levée vers le panneau de trappe, il envoya :

— *Vale !*

Là-haut, le palan se mit à grincer. La cargaison commençait à passer d'un bateau à l'autre, et dans la cale l'attaché-case changea enfin de propriétaire.

Cinq minutes plus tard, sans poignées de mains, sans même le moindre salut, les deux groupes se séparaient sur le pont du cargo éclairé par de simples veilleuses. Idéale en la circonstance, la nuit était d'un noir d'encre, et aucun point lumineux à l'horizon. De son côté, le palan avait achevé son travail, et les Italiens finissaient d'engouffrer les ballots à l'intérieur de leur embarcation. Un gros Zodiac Medlin 850 semi-rigide de 8,50m, dont la puissance initiale de 350 chevaux avait été boostée pour supplanter celle des vedettes de la douane. Prévu pour embarquer quinze personnes, deux gros réservoirs de carburant occupaient sa poupe, et son module intérieur avait été aménagé en mini-soute, destinée au transport de marchandises. Un bel outil, rapide et efficace, doté, comme son pilote, d'un système de vision nocturne permettant la navigation tous feux éteints. Capable d'aborder n'importe quel type de côte. Pratique, pour les déchargements discrets. Déjà, les deux moteurs Yamaha 225 du Medlin rugissaient.

— *Andiamo !* lança Giacomo Strosi.

Devançant ses *sgarriste* qui couvraient leurs arrières de leurs P-M. micro Uzi, il descendit l'échelle de corde fixée au flanc du cargo, sauta sur le pont du Zodiac, aussitôt suivi par ses flingueurs. L'instant d'après, étrave dressée comme l'encolure d'un pur-sang, l'embarcation filait à plein régime, les yeux de son pilote rivés aux images I.L. des écrans du tableau de bord. Alors, seulement, Giacomo Strosi se détendit, se laissant aller sur la banquette latérale de tribord. Cette fois, *Zio* [\[1\]](#) Sandro « Rabbia » ne passerait pas ses prochains coups de rogne sur lui. Alors, fouetté par le vent du large, grisé par la vitesse, satisfait du travail accompli, il ferma les yeux et se détendit enfin.

Jusqu'à ce qu'il entende les moteurs changer de régime.

Brusque ralentissement, annonceur de l'approche des côtes. Ragaillard par l'air vivifiant, Giacomo Strosi se redressa sur la banquette et fut surpris d'être déjà arrivé. Des reliefs piquetés de lumières. Rares. Peu habitée, cette partie du littoral calabrais de la

région de Porto Salvo permettait un accostage discret, et un transbordement sécurisé. Jamais eu d'ennuis jusqu'à ce jour. Un rivage qu'à travers sa jumelle I.L., le pilote scrutait attentivement, tout en finalisant l'approche de son point d'abordage. Une petite crique en forme de croissant et cernée de terrains abrupts, dont le sol sableux descendait en pente raide jusqu'à l'eau. Idéal pour la structure du Zodiac.

— *Bene*, renseigna le pilote en réduisant encore les gaz. Ils sont là.

Un des *sgarriste* du groupe envoya un bref coup de torche électrique, suivi de deux autres en direction de la côte. Quelque part dans la masse sombre devant eux, trois éclairs brefs puis un long lui répondirent. Le signal. Tout était clean. Trois minutes plus tard, le fond avant du Zodiac s'échouait en douceur sur le sable de la petite plage. Aussitôt, plusieurs lumières mouvantes convergèrent vers eux, et des silhouettes sortirent de l'ombre. Quelque part, des grondements de moteur résonnèrent, accompagnés de quatre taches claires. Deux gros 4x4 qui vinrent en cahotant s'arrêter sur le sable, éclairant la scène de leurs feux de croisement.

— *Go !* ordonna Giacomo Strosi en sautant à terre.

A partir de maintenant, faire vite. Dans la foulée, les silhouettes de la plage s'étaient précipitées, et hormis les deux *sgarriste* du Zodiac qui veillaient au grain, une chaîne s'organisa, transbordant les ballots vers les 4x4.

— *Presto ! Presto !* pressa Strosi.

Montrant l'exemple, il empoignait un des colis, quand, brusquement, une vague de lumière aveuglante balaya le théâtre des opérations. Si forte que Strosi en eut mal aux yeux. Puis :

— *Polizia ! Nessuno si muova !* Personne ne bouge !

Une voix puissante. Métallique, réverbérée en un écho vibrant qui roula tout autour d'eux. Un écho qui s'acheva sur un son métallique. Caractéristique. Armement de culasse. A cette seconde, personne ne sut d'où provenait ce petit bruit presque anodin. Mais dans le dos de Giacomo Strosi, il y eut la réplique du même son. Plus près, plus fort. Instantanément, les boyaux de Strosi se tordirent. Avant son cerveau son instinct avait compris. L'irréparable.

— *No !*

Son cri se perdit dans le vacarme de la rafale.

Rageuse, longue. Instantanément imitée par d'autres. Venues de partout autour de la minuscule crique. Si nourries que le sable de la plage ne fut plus qu'une succession de geysers. Du sable qui se mit à voler tous azimuts. Derrière Strosi, il y eut une espèce de déflagration. Sourde, étouffée. Les boudins du Zodiac. Eclatés. Puis des cris, des appels, d'autres rafales, des plaintes. D'abord tétanisé, Giacomo Strosi amorça le mouvement de se jeter au sol, se retrouva catapulté de côté,

roulant dans la poussière de sable, essayant de réorganiser ses pensées. En vain. Trop précipité. Trop...

Trop mal.

Comme s'il s'était soudain transformé en une sorte de punching-ball. Des coups de poing. Enormes. Partout à la fois. Si douloureux, si étouffants que sa bouche grande ouverte ne respirait plus que du vide. Une espèce de nausée le saisit, il sentit de l'aigre remonter dans sa gorge. Puis refluer. Il toussa, eut encore plus mal, suffoqua. Au-dessus de sa tête, les rafales se succédaient. Nourries, mais de moins en moins fort. De moins en moins audibles. Bizarre. Jusqu'à ne plus les entendre. Plus du tout.

Et ne plus avoir mal.

Plus du tout.

CHAPITRE II

— Je suis sûr qu'ils les sautent.

Ajem Asko ne releva pas. Sur le siège passager du vieil utilitaire Volkswagen, Jorik s'excitait. C'était comme ça chaque fois. Toujours son ciné sous le crâne, Jorik Adjam. Un malade de la trique. Ajem Asko, lui, ne se faisait pas de cinoche. Mauvais pour les nerfs. Il avait juste envie que ça finisse, pour aller se mettre au lit. Et puis il étouffait. Besoin de respirer l'air frais de la nuit. Une nuit si opaque derrière le pare-brise qu'on n'y distinguait presque rien. A peine si on pouvait discerner la margelle plus claire et à demi éboulée du puits qui occupait le centre de la cour. Un puits en ruine et très profond, tari depuis des décennies, qu'Ajem Asko connaissait bien. Une fois, il avait vu les tueurs du clan y descendre une jeune pute pour lui foutre la trouille. Lui faire avouer ce qu'elle avait pu baver à un flic qui couchait avec elle... gratuitement. Mais durant la descente, la chaîne rouillée s'était rompue, et la fille s'était écrasée au fond. Agonisante, elle avait été achevée par les pierres instables de la paroi qui s'était écroulée sur elle. Chaque fois qu'Ajem Asko venait ici, il entendait encore le hurlement de la fille durant sa chute, puis les plaintes qui avaient suivi jusqu'à l'écroulement des pierres.

Ça l'agaçait. Jamais supporté les pouffiasses qui gueulaient.

Pour penser à autre chose, Ajem Asko laissait son regard dériver par la glace ouverte du véhicule. Tout autour, les silhouettes imprécises des bâtiments vétustes de l'ancienne fromagerie aux volets clos se fondaient dans l'obscurité. Seules, de temps à autre, les lueurs roussâtres d'une cigarette éclairaient fugacement l'intérieur du 4x4 et du minibus stationnés là-bas, devant le porche de la construction principale. Tout comme Ajem Asko dans la cabine de son utilitaire, leurs chauffeurs s'ennuyaient ferme. Mais pour eux comme pour Asko et Jorik, les ordres étaient formels. Rester au volant, moteur au ralenti, lumières éteintes, prêts à décamper en cas d'urgence.

Ce qui n'avait jamais été le cas jusqu'à présent.

La *polici* ne venait quasiment pas traîner dans ce secteur des reliefs surplombant la vallée de Krujë. Payée pour ça. Pour fermer les yeux et se boucher les oreilles. Le clan d'Adil « Kasap » Zugu y veillait soigneusement. A coups de bakchichs... et de flingues si nécessaire. Voire, plus désagréable encore. Plutôt rarement. En général, la réputation de Zugu suffisait. Dans cette contrée du centre albanais, son seul surnom glaçait le sang. *Kasap*. Le boucher. Un jour, Ajem Asko l'avait vu littéralement démembrer un type vivant. A grands coups de hache. D'abord les jambes, une par une, en commençant par

les pieds, puis les genoux etc. Idem pour les bras. Une fois, c'était même arrivé à un flic. Un jeunot, nouveau dans le coin et un peu moins corrompible, qui ne connaissait pas encore tous les usages. Puni pour l'exemple. A présent, plus d'emmerdes. D'ailleurs, à part quelques paumés, personne ne venait jamais la nuit dans ce coin désert. A part ce con d'automobiliste, en panne un peu plus tôt au croisement de la route, qui leur avait fait signe pour tenter de les arrêter. Comme s'ils n'avaient que ça à foutre ! Dans ce secteur, ça arrivait souvent. Chaussées défoncées, énormes nids-de-poule, débris divers à cause des décharges sauvages... Forcément, ça décourageait les touristes. Bref, par ici, Adil Zugu et son clan avaient une paix royale, et, depuis des années, le trafic local se déroulait sous les meilleurs auspices. Drogue, prostitution, émigration clandestine et autres petits marchés accessoires. L'économie la plus solide de la région. Et encore, Ajem Asko n'était au courant que de très peu de choses. Il n'était qu'un simple exécutant. Ce que les collègues ritals de Naples appelaient un *picciotto*. Le bas de l'échelle hiérarchique. Une sorte de gros bras, employé aux basses œuvres du clan. Péteur d'os, casseur de gueules, petit flingueur à l'occasion, et, le plus couramment, simple chauffeur affecté aux transports « spéciaux ». Comme cette nuit.

De quoi s'emmerder ferme.

— *Qij* ! Putain ! Sûr qu'ils les baisent !

Près d'Ajem Asko, Jorik s'énervait de plus en plus.

Si au moins il avait pu voir ce à quoi Tugdal et ses gars assistaient derrière les murs de ce bâtiment, il aurait pu se rincer un peu l'œil... mais ça l'aurait énervé davantage. Spectacle frustrant. Car, comme chaque fois, la cargaison de filles qu'ils avaient livrée ici à bord du Volkswagen était en train de passer le *testi* devant les clients du 4x4. L'examen. Les gagnantes passaient à l'Ouest, pour l'escorting ou les sex-tours. Quant aux « recalées », on les rembarquait dans le Volkswagen, direction le port de Durrës. Destination finale, l'Afrique et ses bordels. L'abattage. Quarante à cinquante clients par jour.

Le bagne sexuel.

Ajem Asko connaissait, il avait fait l'Afrique. Mercenaire. Expert en combat rapproché, passé maître en coups tordus de toutes sortes, travaillant pour toutes les tendances politiques ou mafieuses. Souvent, les deux ensemble. Jusqu'à cette foutue blessure. Un éclat de balle entre les côtes. Pas loin du cœur, un poumon déchiré. Sans son physique hors normes et sans ce transport en urgence à cet hôpital de campagne d'une association caritative opérant dans la région, il y serait resté. Depuis, quelques séquelles. Respiration sifflante, douleur à chaque inspiration. Surtout quand il était assis. Comme maintenant. Et puis, l'excitation de Jorik devenait pénible. Touffeur ambiante malgré

les vitres ouvertes, remugles de sueur et de fuel mélangés. Alors, malgré les consignes de Tugdal, Ajem Asko n'allait pas tarder à descendre faire quelques pas dans la cour. D'ailleurs, inutile d'attendre.

Il ouvrait sa portière, quand son voisin s'inquiéta :

— Hé ! Où tu...

— *Më lejoni !* Lâche-moi ! grogna Ajem Asko en sautant à terre. Je vais pisser. Là !

De plus en plus agacé, Jorik Adjam se rencogna dans son siège, essayant de se changer l'esprit. Ces évocations de filles en train de s'exhiber aux regards des autres le rendaient toujours un peu malade. Pas très favorisé par la nature, il ne levait en général que des laiderons, qu'il devait néanmoins draguer avec fric à l'appui pour les basculer sur un lit. Ereintant. Ça le foutait en rogne, au point qu'il en avait parfois un peu trop cognées, des gonzesses. Pour soulager ses nerfs. Une fois, l'une d'elles avait menacé de porter plainte. Très fâché, il lui avait fracassé le crâne, et balancé son cadavre dans un puits artésien du côté de Nuaja. Parfois, lorsqu'il y pensait, il regrettait de n'avoir pas profité davantage du cul de cette salope. Et ça l'énergait encore plus. Alors, cette nuit, il enrageait de rester dans ce putain de fourgon, et de...

— *Çfar...*

Arraché à ses souvenirs, Jorik Adjam dressa un sourcil. Pas sûr d'avoir bien compris ce qu'il avait entendu. Une sorte d'exclamation comme *çfarë*. « Que ou qu'est-ce. » Mais ce n'était peut-être qu'une toux. Une quinte de toux. Ou des éternuements. Qui pouvaient provenir du côté du puits, ou des 4x4 stationnés plus loin. Avec le ronronnement du moteur, impossible de situer. De toute façon, Jorik Adjam s'en foutait. Les sinus de ces mecs ne l'intéressaient pas. Il ne les connaissait même pas. En filigrane, il songeait plutôt à ces gonzesses que les acheteurs étaient en train de tester dans l'atelier de fromagerie.

— *Qij !* Putain !

Rien à faire ! Toujours ces pensées qui lui labouraient le cerveau. Si au moins il avait pu glisser un regard par une fente de volet... mais rien à faire. Aucun rai de lumière ne filtrait de ce bâtiment à la con et...

— Floup !

Le temps d'un centième de seconde, Jorik Adjam avait cru entrevoir une ombre s'inscrire dans l'ouverture de la glace de portière. Puis le choc. Enorme. Dans toute la tête, accompagné d'un éclair. Pourpre. Puis plein de noir. Partout.

Et plus rien.

— Tino *caro* !

Sous la table, les cuisses de Marisa tressaillaient, serrant convulsivement l'énorme pogne de Tino Basini. La tête bourdonnante sous les effets du shit, ce dernier « travaillait » l'entrejambe de la fille depuis si longtemps qu'il en avait des crampes aux doigts.

— *Caro mio* !

A cause du vacarme ambiant, musique techno et braillements de la clientèle, Tino Basini n'entendit pas.

— Tino !

— *Ché* ?

— File-moi une taffe ! cria Marisa.

Mise en application en janvier 2005, la loi italienne interdisant de fumer en tous lieux publics s'appliquait plutôt bien, y compris dans les quartiers nord de Naples. Sauf ici. Au *Gold Vegas*. Sans doute le bar le plus glauque et le plus mal famé de toute la périphérie. Un lieu situé dans une zone pourrie de la périphérie nord de Naples, où la police ne descendait jamais sans prévenir. Petits accords grassement rétribués, entre gens bien élevés, pour ne froisser aucune susceptibilité. D'où le succès de l'établissement au sein de la faune criminelle de la ville. Population dont Tino Basini était un des éléments les moins en vue de l'*Organizzazione*.

Tecnico.

Terme pompeux, inventé par les boss du secteur, pour désigner sa fonction de mécano automobile. Un minable atelier vétuste, situé au nord de Scampia, sponsorisé par la camorra. Spécialité, maquillage de véhicules. Ceux que les *collettori*, les petits délinquants de rue chapeautés par la mafia, « empruntaient » en ville ou ailleurs. Dans son domaine, Tino Basini était une star. Un colosse à la musculature impressionnante. Une vraie terreur en cas de bagarre, tous les costauds du coin en avaient fait les frais au moins une fois. Plusieurs blessés graves, et un mort. C'était une brute épaisse, et depuis quelque temps toujours armé. L'instinct.

A jouer avec le feu...

Autrefois modeste *picciotto*, l'*Organizzazione* l'avait reconverti. *Tecnico*. Garagiste. Esprit et physique de tueur, mais, étrangement, doté de doigts de fée, et surtout d'un savoir-faire époustouflant, question mécanique et électronique. En deux temps trois mouvements, il désactivait n'importe quel système antivol, puis donnait une nouvelle identité à n'importe quel engin motorisé. A deux ou quatre roues, voire davantage. Surtout les grosses cylindrées. Destinées aux transports illicites. Genre *gofast*. Ensuite, revente dans les pays d'Afrique ou de l'Est. Souvent, on requérait ses services pour aller sur place, neutraliser l'alarme particulièrement sophistiquée d'une voiture de luxe repérée à l'avance quelque part du côté de Rome ou d'une cité

balnéaire branchée. Le but, là aussi, vol et revente à l'étranger, mais dans un autre registre. Le luxe. La Russie et ses nouveaux apparatchiks, voire des pays plus pauvres, comme la Roumanie ou même l'Albanie, où il s'était rendu l'année passé pour convoier un lot destiné à un gros bonnet de Durrës. Une vraie partie de plaisir. Là-bas, les gonzzesses tombaient comme des mouches. Suffisait de leur faire miroiter un avenir doré en Italie, qu'elles soient belles ou moches. Tino Basini se foutait des canons esthétiques, ce qu'il voulait, c'était baiser. Sa troisième préoccupation, après le fric et les bagnoles.

Les caisses de luxe, son activité de base.

Pour ça, il avait lui-même élaboré le matériel électronique adéquat. Secret de fabrication jalousement gardé. Efficacité imparable. Aucun échec à ce jour. Ça, plus les convoyages de dope dont on le chargeait à l'occasion... Des activités annexes qui lui rapportaient cent fois plus de pognon que son boulot officiel de mécano. De quoi profiter grassement de la vie. Mais depuis quelque temps les choses se compliquaient. Très sérieusement. Car il avait franchi la ligne jaune. Dangereux. Très dange...

— Passe-moi une taffe !

L'esprit légèrement embrumé, Tino Basini finit par tendre son joint à Marisa. Cette dernière en tira deux grosses bouffées, conserva la fumée dans les bronches un instant, tête rejetée en arrière et le regard flou, avant de se tordre sous les doigts de Basini en recrachant la fumée dans un violent spasme qui s'acheva en une sorte de plainte aiguë. Lui arrachant le mégot de joint d'un geste brutal et le portant à ses propres lèvres, Tino Basini laissa fuser un ricanement rauque. Avec Marisa, c'était toujours comme ça. Insatiable. En plus, jouir en public, c'était son truc favori. Lui, ça l'amusait. Beaucoup. Et puis après, il y avait toujours compensation. Marisa descendait sous la table et lui administrait la petite gâterie finale. Dans ce fond de salle ombreux, ça passait quasiment inaperçu. De toute façon, tout le monde s'en foutait. D'ailleurs, c'était le moment. Avec tout ce shit, le mécano commençait à souhaiter son lit. Seul. Pour dormir. Attrapant alors la nuque de la fille, il lui imprima une pression vers le bas, ferma les yeux en intimant élégamment :

— Vas-y. Et pompe fort.

Parce que l'abus de shit, ça le rendait toujours un peu long au déclenchement du plaisir. Même que parfois...

— ... ino !

Durant une seconde, Tino Basini crut que Marisa protestait. Mauvais, il pesa davantage sur la nuque de la fille, la poussant brutalement vers le bas.

— Hé ! Tino !

Bizarre. Pas la voix de Marisa. Emergeant de son nuage, le mécano

leva la tête. Penché vers lui, un jeune type maigre, aux yeux globuleux, à la barbiche taillée en pointe, en jean et veste en cuir. Marciano. Son « commanditaire ». Le spécialiste des voitures de luxe. Sans un regard pour Marisa qui se dégageait en rajustant sa jupe, ce dernier dut quasiment hurler pour se faire entendre :

— *Vieni.*

Vieni. Avec Marciano, c'était toujours comme ça. Un ordre. Sec. Sans appel. Pour Tino Basini, Marciano était l'homme de *l'Organizzazione*. Son seul contact. Les vrais boss, il ne les connaissait pas. Aucun nom. Juste un surnom. Celui du *padrone*. *The Voice*. Bizarre. Et ridicule. En l'occurrence, son boss à lui, c'était Marciano. Incontournable. Obéissance totale, pas de dérapage. Contre l'Organisation, sa force et sa brutalité n'auraient servi à rien, même si certains des *amici* de seconde zone auxquels il avait affaire s'en méfiaient quand même. Question business, quelle que soit l'heure, il devait obéir. Mais, au moins, ça rapportait du fric. Adieu donc la gâterie sous la table, adieu le lit. Résigné, il quitta la banquette en questionnant :

— On va où ?

— Marigliano. Un exemplaire. 4x4. BM.

Banlieue est de Naples. Pas le bout du monde. Pour une seule voiture. BMW. Au moins, ça ne serait pas long, et ce genre de bagnole, c'était d'un bon rapport. 5 % du prix marchand argus. Tino Basini opina :

— Faut que je passe prendre mon matos.

Son matériel électronique bien planqué dans le sous-sol de son minable garage. Tout près de là. Déjà, Marciano avait atteint la sortie du bar, lui faisant signe de se presser. Encore chamboulée par sa petite émotion, sa copine Marisa n'eut même pas la force de protester quand Basini lui refila son mégot de joint en lui jetant :

— *Ciao...*

Dans son esprit, les gonzesses se situaient juste en dessous de la serpillière et du balai-brosse.

CHAPITRE III

Au volant du minibus Toyota, Batul Kashim avait sommeil. A l'intérieur de la fromagerie, cette putain de séance s'éternisait, et, à la fin de celle-ci, son job ne serait pas terminé pour autant. Il aurait encore une longue route à faire jusqu'à la frontière italienne, où l'équipe locale prendrait sa « cargaison d'élues » en charge. Batul Kashim exécrait ces périodes d'attente, durant lesquelles les cigarettes s'enchaînaient. Il fumait trop. Envie de réduire, mais impossible. Stress et impatience. Stress parce qu'il avait déjà connu les geôles du pénitencier de Tirana, impatience à cause du petit rite incontournable qu'il avait institué au gré de ses transports. Dès le départ, il choisissait la plus belle des jeunes putes, lui proposait son deal. Simplissime. Une petite prestation vite fait sur le gaz dans le minibus à l'issue du transfert, contre une vive recommandation au boss des clients italiens, pour en faire sa maîtresse attitrée. Pour la fille, un avantage non négligeable, et ça marchait quasiment toujours. A un détail près. Tous les intermédiaires réclamaient la même gâterie au passage. Mais, dans l'affaire, tout le monde était content. Alors, ce soir, Batul Kashim avait déjà repéré sa future proie. Silhouette élancée, blonde, belle salope au regard d'allumeuse. D'où son impatience. Cette pute-là était vraiment bandante. Qualité que les « courtiers », les agents des Italiens venus sur place évaluer la marchandise étaient en train de constater en ce moment à l'intérieur de la fromagerie. De visu. C'est-à-dire, eux habillés et les filles à poil. Comme du bétail devant les maquignons. Et là-bas, à en juger par le nombre de cigarettes qu'il grillait au volant du 4x4, leur chauffeur y pensait sûrement. C'était la cinquième. Batul Kashim les avait comptées. Par jeu. En essayant d'en allumer moins que lui. Et voilà justement qu'une nouvelle étincelle venait d'éclairer fugitivement l'habitable du 4x4. Seulement un éclair de briquet. Pas d'éclairage plus durable, comme l'allumage d'une flamme. Finalement, le Rital avait renoncé. Mais rien que d'y penser, l'envie d'en allumer encore une usait peu à peu la volonté de Kashim.

Une volonté qui céda une demi-minute plus tard.

Résigné et de plus en plus impatient, Batul Kashim inséra une nouvelle cigarette entre ses lèvres, craqua une allumette, embrasa le tabac, jeta l'allumette par la vitre ouverte, inspira une large goulée de fumée, la conserva quelques secondes dans ses bronches, rejeta la tête en arrière, et il allait souffler la fumée, quand son instinct attira son regard vers sa glace ouverte. Exactement à la seconde où une ombre se profilait dans l'ouverture. Puis un court éclair, et un son...

Bref et sourd.

Et le choc. En pleine tête. Violent. Batul Kashim se sentit plonger en avant, eut l'impression une fraction de seconde d'entendre comme une sirène... Et plus rien.

— *Ju kthehet !* Tournez-vous !

Sous la lumière jaunâtre des ampoules crasseuses suspendues au plafond, les corps presque nus des six filles ressemblaient à des mannequins de cire diaphane. Pieds nus, en slip et soutien-gorge, frigoriﬁées, elles obéirent, offrant le côté face de leur anatomie aux regards des huit hommes présents. Assis sur des caisses, le maquereau albanais et son « collègue » italien observaient les filles d'un air blasé, que leurs six baby-sitters essayaient plus ou moins vainement de singer.

— *Bras !* Soutiens-gorge !

Trop serré dans son blouson au cuir râpé, Fitor Tugdal, l'homme qui donnait les ordres, était une sorte de brute à grosses moustaches, aux yeux masqués par de larges lunettes de soleil, parfaitement ridicules ici. Mais c'était le chef de l'équipe albanaise, et dans son esprit ce signe distinctif devait lui conférer l'autorité idoine. Face aux hommes, les soutiens-gorge étaient tombés, révélant les poitrines des candidates à l'émigration. Jeunes, et pour quatre d'entre elles plutôt agréables à regarder, selon les critères exigés en Europe de l'Ouest. Pour les deux autres, destination l'Afrique. Bordels d'abattage.

Détail : les intéressées l'ignoraient encore, persuadées depuis leur premier contact avec les macs locaux de postuler pour un avenir fait de strass, de paillettes, de champagne et de cachets mirobolants.

Car, bien sûr, on les destinait toutes aux emplois de barmaids, voire entraîneuses, dans les boîtes de nuit de luxe, de Rome, Paris, Bruxelles ou Londres.

Le paradis, comparé aux sinistres troquets de Tirana.

Tout en continuant à mater la nudité des filles, les deux macs se mirent à chuchoter entre eux, comparant sans doute les charmes des plastiques offertes et discutant les tarifs. Enfin, visiblement dépité, Fitor Tugdal ordonna en désignant les deux moins belles des six filles :

— Vous deux, remontez dans le Volkswagen.

Simultanément, il avait fait signe à l'un des baby-sitters de les prendre en charge. Alors que le *truprojat* s'avancait pour les presser de se rhabiller, une des deux filles protesta :

— Hé ! Pourquoi on nous sépare ?

La deuxième enchaîna, inquiète :

— Ça veut dire quoi, le Volkswagen ?

Le mac italien ricana :

— *Perché tu sei brutta.*

Figée, la fille fronça les sourcils.

— *Une nuk e kuptoj italisht.* Je ne comprends pas l'italien.

Se rhabillant déjà et l'air résigné, sa copine traduisit :

— Laisse tomber, Sindi. Il dit qu'on est trop moches, toi et moi.

Elle comprenait l'italien, et visiblement elle avait deviné le système. Sans illusion.

— *I saktë*, acquiesça le mac albanais. Mais t'inquiète. On va quand même te trouver quelque chose.

Nouveau ricanement de son confrère italo.

— *Si, si ! Un buon lavoro. Per super succhiare.* Un bon boulot. Pour bonnes suceuses ! Tu verras, c'est.

La suite se perdit dans le vacarme à l'extérieur. Un Klaxon. Assourdissant. Véritable sirène qui fit sursauter tout le monde.

Alerte.

Instantanément, les armes jusqu'alors discrètement tenues cachées sous les blousons jaillirent dans les poings des baby-sitters.

— C'est encore loin ?

— On arrive.

A son habitude, Marciano n'était pas bavard. Et, sur les sièges avant de la vieille Mercedes, le chauffeur et son passager encore moins. Deux *picciotti*, jeunes loubards de *l'Organizzazione*, seulement chargés des petits boulots. Convoyage, couverture, sécurité, éventuellement semer les patrouilles de police, etc. Payés pour obéir et ne jamais la ramener. Muets comme des carpes. Pour les missions de Tino Basini, c'était toujours comme ça. Ne rien dire devant lui. Il n'était que le *tecnico*. Le pue-la-sueur, la dernière roue du carrosse. On l'emmenait seulement à destination, il désactivait les alarmes et les verrouillages, et il ramenait les bagnoles à son garage pour les maquiller. La suite ne le concernait pas. Ce qui s'était passé en amont de son intervention non plus. Notamment, le repérage du, ou des véhicules en question. Le plus souvent, dans des quartiers plutôt BCBG, immeubles chic, villas cossues dans des zones résidentielles de Rome, Milan, et même Naples, ainsi que leurs banlieues chics. Bien sûr, en vérifiant qu'il ne s'agissait pas de voitures appartenant à des *uomini d'onore*. Les « hommes d'honneur ». En général, aucun théâtre d'opération n'étonnait Tino Basini. Mais, cette nuit, le décor dans lequel la vieille Mercedes roulait depuis un moment le surprenait. Il connaissait le secteur. Pas vraiment reluisant. Banlieue populaire, succession de quartiers tristes, mal éclairés, murs gris, voies aux revêtements mal entretenus...

— *E qui.* C'est là.

Près de Tino Basini, Marciano lui désigna une longue file de voitures stationnées contre un trottoir longeant un long mur plus ou moins en ruines.

— Le voilà.

Tino Basini tendit le cou, aperçut devant eux la silhouette sombre d'un gros véhicule aux vitres teintées, garé dans la file des voitures, à demi masqué par une fourgonnette. Malgré cette dernière, il identifia le 4x4 au premier coup d'œil.

BMW X5 E70

Valeur marchande neuve : entre 60 000 et 110 000 euros selon la gamme. Immédiatement, les rouages de son cerveau se mirent en route. A 5 % la commission, joli pactole dans sa poche. Lapidaire, Marciano interrogea :

— T'as maté ?

— Vu, répondit Basini.

Dans cette quasi-obscurité, et grâce à la masse de la fourgonnette, il allait pouvoir opérer en toute sécurité. Tandis qu'il organisait déjà mentalement les procédures de son matériel électronique, Marciano commanda au chauffeur :

— *Controllo.*

Le *picciotto* ralentit la Mercedes, l'arrêta au niveau du gros 4x4, clignotant activé, comme pour laisser descendre son passager. Celui-ci ouvrit sa portière, et simulant une trop grande hâte poussa celle-ci un peu trop, lui faisant comme par mégarde légèrement heurter la carrosserie du BMW. Le test. Négatif. Aucune réaction électronique, personne à l'intérieur.

— En train de baiser sa poule, commenta Marciano avec un regard aux habitations bordant la voie.

Puis à l'adresse du chauffeur :

— *Ungiro.*

Procédure habituelle. Sécurisation. Parfois, les flics tournaient dans le secteur. Tour d'observation qui donnait le temps au *tecnico* de préparer son intervention. Le passager referma la portière, la Mercedes repartit, remonta toute la file de stationnement, longeant une série de constructions. Immeubles décrépits, maisons particulières mal fichues, bordées de grilles et de murets. Pas vraiment le luxe, mais dans cette région tenue par l'économie souterraine de la camorra, on n'égalait pas forcément son fric. La Mercedes fit le tour d'un pâté d'immeubles gris, longea un autre mur aveugle, par-dessus lequel pointaient çà et là quelques sommets de croix en pierre d'un cimetière. De l'autre côté, un vaste terrain vague, envahi de végétation rachitique, de carcasses métalliques et de gravats divers. Décharges sauvages. Ordures, vermine et rats. Pas la joie... et pas de flics. Plus loin et, reprenant à droite, la Mercedes retomba dans la voie du premier passage, et, peu après, elle s'arrêtait de nouveau, à hauteur de la fourgonnette.

— *Go*, envoya Marciano au *tecnico*. Et magne-toi.

Conseil superflu. Tino Basini faisait toujours vite. Empoignant son

sac de matériel, il ouvrit sa portière et descendit. Penché en avant, il entendit un raclement mécanique au-dessus de lui, releva la tête, eut le temps d'apercevoir la porte coulissante de la fourgonnette s'ouvrir à la volée, et quelque chose s'abattre vers son crâne.

Puis un choc. Violent.

Des éclairs plein les yeux, et plus rien.

CHAPITRE IV

Un hurlement de sirène.

Véritable vacarme, à exploser le crâne. Le Klaxon du minibus Toyota, bloqué par le front éclaté du chauffeur qui a basculé en avant. Un boucan suraigu, si fort que l'Exécuteur sentit ses tympanes vibrer. Et le pire : l'alerte. L'urgence. Dents serrées, regard acéré derrière l'écran feuille du Smart, le Guerrier bondit de côté, alla se plaquer au mur de la fromagerie, à cinq mètres de la porte fermée. Beretta 93-R dans le poing droit, P.-M. Mac 10 dans le gauche, index sur les pontets.

Prêt au combat.

Mal. Des chevaux emballés plein la tête.

— ... Y est... va émerger... *culo*...

Des chevaux et des trains. Rugissants. Et des marteaux-piqueurs. Des tempêtes de vacarmes. De douleur infernale. Tino Basini avait beau chercher, sa mémoire était sèche. Pas moyen de comprendre. Impression de vide. Et soudain, des coups. Violents.

Dans les flancs, le ventre. Et des gifles. En pleine face. Le nez. Craquement. Goût salé dans la bouche...

— ... veille-toi, *fanculo* !

Voix dure. Vulgaire. Inconnue. Et d'autres coups. Et brusquement, la mémoire... pas complètement.

Puis d'autres coups. Un surtout sous le nez. La bouche. Nouveau craquement. Et la douleur. Abominable. Les dents. Douleur si forte que, cette fois, Tino Basini émergea. Brutalement. Il essaya de bouger. D'échapper aux coups. En vain. Paralysé. Simultanément, ses yeux s'étaient ouverts. Presque malgré lui.

— *Bene ! Bene*, Tino ! *Guardami*. Regarde-moi.

D'abord, Tino Basini ne vit rien. Rien de précis. Des ombres, découpées sur un fond lumineux blême. Des silhouettes humaines. Puis l'une d'elles grandit dans son champ de vision, et une tête se pencha sur lui.

— Ça y est ? T'es avec nous, ordure ?

Basura. Ordure. On l'appelait ordure ! Alors, d'un coup, malgré sa cervelle en compote, il réalisa, et son sang se figea.

Ils savaient !

Un hurlement de sirène, à crever les tympanes. A peine l'Exécuteur avait-il eu le temps de se plaquer au mur de la fromagerie, que, sur sa droite, la porte métallique du bâtiment s'ouvrait à la volée, libérant

trois silhouettes qui débouchèrent en trombe à l'extérieur. Sur l'écran feuille du Smart, les formes verdâtres de l'intensificateur de luminosité marquèrent un bref temps d'arrêt, pointant leurs armes tous azimuts, cherchant des cibles potentielles. Droit devant, sur les côtés, mais pas derrière. Erreur collégiale, immédiatement sanctionnée.

— *Kujdes ! Attention !*

Mise en garde trop tardive, mais édifiante. Clan albanais. Des deux mains, il avait actionné les détentes de ses armes. MAC 10 à gauche, 93-R à droite. Courte rafale du P.-M., quatre coups, suivis du Beretta. Trois ogives. A cinq mètres, les deux silhouettes les plus en avant sursautèrent sous les impacts, tandis que la troisième située en arrière-plan pivotait sur elle-même, sa tête basculant violemment de côté, atteinte en pleine tempe. A cet instant, un quatrième homme apparut à la porte, brandissant un calibre et criant :

— *Putana di merda !*

Flingueur italien. Mais alors que l'index de l'Exécuteur pressait la détente du MAC 10, l'autre recula précipitamment, disparaissant aussitôt à l'abri du panneau d'acier. Instinctivement, le Guerrier avait déjà remisé le Beretta dans son étui de hanche. Fonçant vers la porte qui commençait à se refermer, il n'eut qu'à déplacer sa dextre de quelques centimètres pour atteindre la ligne de grenades accrochées à sa ceinture. Délaissant les M26 à fragmentation, inexploitable à cause des filles retenues à l'intérieur, il empoigna une des deux M84 incapacitantes, en arracha l'anneau de goupille. Dans le mouvement suivant, il stoppa du pied la fermeture du battant, balançant dans la foulée l'engin à l'intérieur du local et se rejetant aussitôt de côté.

Suite de l'action, dans quatre secondes.

— T'entends, *basura* ?

Ils savaient !

Comment avaient-ils pu savoir ? Sous le crâne de Tino Basini, une tempête s'était déchaînée. Un ouragan glacial, qui annihilait toute forme de raisonnement. Une seule évidence, ils savaient... et il allait mourir.

Ici. Maintenant.

Evidence inéluctable, qui figeait tout en lui. Impossible de penser. De bouger. Même de parler.

— Tu m'entends, salope ?

Aveuglé par le puissant rayon de la torche, Tino Basini essayait de reconnaître la voix. Impossible. Pas celle de Marciano. Ni d'aucun des *picciotti*. Jamais entendue. Un timbre dur. Sec. Toujours aveuglé par la lampe, Basini sentit des larmes couler, sinuer vers ses tempes, ferma les yeux. Prenant sans doute cela pour un acquiescement, le type penché déclara :

— *Bene. Allora*, écoute bien, et réponds aux questions, *basura*. Réponds vite, et bien.

Tino Basini voulut dire oui, mais aucun son ne passa ses lèvres. Il rouvrit les yeux, fut de nouveau aveuglé, essaya de tourner la tête, sentit son front brusquement écrasé. Une semelle de chaussure, qui lui enfonça l'arrière du crâne dans les immondices. Cette fois, un cri s'échappa de sa gorge. Aigu. Quasi animal. Tandis qu'il refermait les yeux, un bref silence suivit, puis une autre voix descendit vers lui.

— Chuuut, Tino ! Chuuut. Parle tout bas.

Une voix étrange. Rauque. Voilée. Très basse.

— Parle tout bas, Tino, car on pourrait bien nous entendre...

La voix... Celle de... celle de Marlon Brando dans ce putain de film. *Le Parrain* ! Qu'est-ce que...

— Réponds seulement aux questions, Tino. Pas de cris. Rien que des réponses. A voix basse. *Capice* ?

Tino Basini crut entendre des rires étouffés. Puis encore la voix :

— Parle tout bas, Tino. Parle tout bas !

La voix ! *The Voice* !

Quand même pas... Le boss ! Forcément le boss ! *The Voice* !

— Tu sais qui je suis, Tino ?

Un ton confidentiel. Presque amical. Etrangement, Tino Basini retrouva une partie de ses esprits. Et la possibilité de parler :

— N... non. Qu'est-ce que...

— Pas de questions, Tino. Rien que des réponses. Les *bonnes* réponses.

Toujours cette voix, cette imitation idiote de Brando, avec, autour, quelques rires étouffés...

— *Bene*, Tino. Je suis celui qui peut condamner ou pardonner.

Condamner ! Tout en Basini se révolta. C'était bien le boss. Il s'étrangla :

— *Ma...* pardonner quoi ? Je...

— Je te l'ai dit, Tino, les questions, c'est seulement moi. *Allora*, voilà ma première. Comment est-ce que les flics ont réussi à te piéger ?

Sous le crâne de Basini coincé sous la semelle, sa cervelle en fusion essayait désespérément de trouver la parade. Vainement. Les rouages ne fonctionnaient pas. Une évidence pointait toutefois dans son esprit chancelant, répondre à cette première question serait de fait reconnaître sa culpabilité. En clair, admettre qu'il avait trahi *l'Organizzazione*. Avec son corollaire : La mort. Violente.

Mais, au contraire, ne pas avouer serait s'exposer à pire encore : la torture.

Sanglante, mutilante, sauvage... et, bien sûr, la mort au bout du supplice. Choix cornélien, que Tino Basini était incapable de faire.

— *Come ?*

Bizarrement, la voix déformée de son interlocuteur était passée au premier plan dans l'esprit de Basini. Elle était la voix, et elle seule représentait le danger. Une menace particulièrement aiguë à cet instant. Et plus que tout le reste, c'était cette voix qui gelait sa raison. Impossible de choisir entre répondre à la question ou garder le silence. Et, bien sûr, l'indécision choisit pour lui. Le silence. Longtemps. Dans une espèce de brume psychologique, où Basini sentit confusément qu'on le manipulait. Notamment au niveau des jambes. Des pieds. Sans violence. Ce qui le rassura.

Jusqu'au choc.

Epouvantable. Sur les deux pieds. Une douleur si intense, si brutale, qu'elle lui remonta jusqu'à la tête comme une vague. Sa bouche s'ouvrit, démesurée, sur un hurlement qui lui resta dans la gorge, refoulé par une autre semelle. Sa mâchoire inférieure craqua, deux dents cédèrent avec de petits bruits secs, et, d'un coup, tout son corps ne fut plus que douleur. A travers les larmes, son regard dilaté d'horreur capta au-dessus de lui l'image floue et fugace d'une forme qui se relevait dans le faisceau de lumière. Un objet noir au bout d'un long manche. Comme une masse de terrassier...

— Des pieds, Tino, ça se répare.

La voix du *Parrain*. Toujours calme. Toujours presque amicale, mais en partie inaudible, à cause des grognements atroces qui sourdaient entre les lèvres de Basini toujours écrasées par la semelle.

— Mais les mains... Tino,... plus délicat. Plus... fragile. En fait, sans pieds et sans mains... tu pourras même pas... la manche... mon pauvre Tino ! *Allora...*

Et le choc à la main droite. Cette fois, Tino Basini entendit nettement ses phalanges se fracasser sous la masse d'acier. Quant à la douleur... si insupportable que sa tête s'arracha à la pression des semelles qui l'écrasaient. Et son hurlement jaillit enfin. Aigu, assourdissant. Celui du supplicé écartelé. Du cochon qu'on égorge. Un hurlement qui vibra dans l'air nocturne, jusqu'à s'essouffler dans un râle de moribond. Alors, la voix du *Parrain* reprit :

— Une main, Tino, ça se répare aussi... Mais les yeux, Tino ! Les yeux, quand ils sont crevés, c'est le noir. Pour toujours. Et ça, c'est le pire... surtout quand on n'a plus de langue pour demander son chemin, Tino.

Un couinement sourdit entre les dents brisées de Basini. Aussitôt relayé par la voix :

— *Come*, Tino ? Tu vas me dire comment les flics t'ont piégé ? Tu vas faire en sorte de garder tes yeux et ta langue ?

Voix quasi complice. Faussement. En vrai, voix implacable. Irrésistible. Alors, au paroxysme de la peur, la tête vide et les boyaux

violemment secoués par un spasme irrépressible, Tino crachouilla entre deux hoquets sanglants :

— *Si, padrone ! Si !*

CHAPITRE V

Trois secondes...

A l'intérieur du bâtiment, un cri :

— *Putana ! Bomba !*

Deux secondes... Une...

— *Attenzio...*

Des hurlements de filles...

Explosion assourdissante. Et, à l'intérieur, un éclair aveuglant. Instantanément, et ses armes de nouveau aux poings, l'Exécuteur avait franchi la porte, plongé au sol, photographiant du regard l'ensemble du décor, les protagonistes de la scène, situant l'emplacement de chacun. D'un côté les filles, dénudées, tétanisées, faces figées, expressions désorientées. De l'autre, sept hommes. Le flingueur rescapé de la fusillade extérieure, quatre autres, armes aux poings, tournant sur eux-mêmes comme des derviches et cherchant une cible que leurs rétines aveuglées par l'éclair ne captaient pas, et deux types à l'écart, complètement hagards, l'air foudroyé. Les boss des deux équipes. Agitée de mouvements convulsifs, la main de l'un d'eux essayait d'empoigner la crosse de l'automatique engagé dans sa ceinture de pantalon. En vain. Toujours l'effet incapacitant. Un effet temporaire. Quelques secondes, selon les individus.

Suffisant pour l'Exécuteur.

Déjà, ses deux armes crachaient leurs ogives. Mini-rafales du P.-M., tirs coup par coup du 93-R. Quatre. Pour ces derniers, très sélectifs. A hauteur d'abdomens. Ceux des deux bigs maquereaux. L'Albanais et l'Italien. Ses « témoins ». Pour neutraliser. Pas pour tuer, seulement blesser... provisoirement.

Par nécessité. Besoin d'infos.

Régime « spécial » refusé aux baby-sitters. Face à Bolan, ces derniers encaissèrent le plomb mortel sans avoir eu le temps de réagir. Cœur et poumons éclatés par les terribles impacts, ils s'écroulèrent en désordre, accompagnés par un concert de hurlements. Ceux des filles paniquées, qui reprenaient leurs esprits et tentaient de s'enfuir à l'aveugle tous azimuts. Dans la pagaïe, l'Exécuteur entendit l'une d'elles appeler :

— Sindie ! Sindie ! Viens vite !

Cindy !

Un prénom qui s'imprima en lettres de feu dans son esprit, mais l'ordinateur de guerre de son cerveau l'avait déjà fait bondir en avant, couvrant l'espace le séparant du groupe ennemi, envoyant au passage la fin de chargeur du MAC 10 dans les corps des flingueurs qui

s'affalèrent au sol. Dans la foulée, le 93-R punissait d'une deuxième balle dans l'épaule un des deux macs, qui, bien qu'en mauvais état, le pantalon plein de sang et le visage cireux, tentait de pointer son calibre vers lui. Pendant ce temps, les filles avaient trouvé la sortie. Folles de terreur, toujours quasi nues, elles disparurent dans la nuit sans cesser de hurler. Et encore cet appel :

— Sindie ! Vite ! Vite !

Tandis que leurs cris s'estompaient au loin et que ce prénom agitant de nouveau sa farandole de souvenirs dans la mémoire du Guerrier, les deux maquereaux se tordaient à ses pieds en gémissant, mains crispées sur leurs ventres baignés de sang. Il confisqua leurs armes, vérifia qu'aucun baby-sitter ne survivait, revint vers les maquereaux, vérifia leur état respectif. Gravement blessés tous deux, mais a priori capables de parler. En fait, un seul intéressait l'Exécuteur pour la suite de son blitz.

L'Italo.

Insensible aux plaintes, Bolan fouilla le plus sérieusement atteint, trouva un Smartphone, un porte-cartes, un permis de conduire, une carte d'identité portant le nom de Fitor Tukdal.

L'Albanais.

Heureusement pour l'Exécuteur, car pour celui-là la messe semblait dite. Plus mal en point qu'il ne l'avait cru. Question de minutes. Yeux révulsés, du sang coulant de sa bouche, il haletait, laissant filer des plaintes de moins en moins audibles. De son côté, l'Italien semblait en meilleure forme. Relativement. Entre ses doigts crispés par la douleur, du sang coulait de son abdomen, mais le regard qu'il levait sur Bolan paraissait lucide. Et chargé de haine. Comme ce qui sortit de sa bouche à cet instant :

— *Fan... culo !*

La conversation s'engageait.

— *Bene*, renvoya Bolan.

Indifférent aux insultes, il le fouilla à son tour, découvrit là aussi un Smartphone, des papiers au nom de Franco Gasso. Il hocha la tête, planta son regard dans celui du mac.

— O.K., Franco. Tu m'entends ?

— *Fanculo !* Tu... Tu ne sais pas à quoi tu t'attaques !

La crosse du MAC 10 s'abattit sur l'abdomen du blessé. Mouvement vif, sec et très douloureux, qui fit hurler l'Italo. Mack Bolan détestait la torture, mais le temps pressait. Les filles dans la nature, tout pouvait arriver... Il affirma :

— Je sais parfaitement ce à quoi je m'attaque, pourri. La mafia albanaise. Pas des rigolos, je sais.

Il savait effectivement. Les mafias albanaises étaient sans doute parmi les plus violentes du Crime Organisé mondial.

— Alors, chuinta le blessé, tu ferais mieux... de compter tes couilles, connard ! Parce qu'ils te retrouveront et...

D'un nouveau petit coup dans l'abdomen, le Guerrier stoppa le discours :

— Sois poli, Franco. Poli, coopératif, et *presto. Capice ?*

Des larmes plein les yeux et le teint virant au livide, le trafiquant de chair humaine grogna quelque chose qui ressemblait fort à une troisième insulte, et finit par haleter :

— *Putà... chi...* qui t'es, bordel ?

— Bolan. Bolan le Fumier.

D'abord, une expression incrédule passa dans les yeux larmoyants de l'Italien. Puis son regard s'agrandit, tandis que sa bouche s'ouvrait sur une exclamation muette. Saisissement, hébétude. Puis :

— Bolan !

Présentations faites. Comme la plupart des *amici*, l'Italo avait ce nom gravé au fer rouge dans sa mémoire. Celui le plus haï de toute la nébuleuse mafieuse de la planète. Haletant de plus belle, le maquereau crachouilla entre deux bulles de sang :

— *Che...* qu'est-ce que... *Merda !* Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu viens faire chier, *fanculo* ?

D'un nouveau coup dans l'abdomen, le Guerrier lui fit ravalier son injure. Puis, d'une voix égale et sans se soucier du filet de bile sanglante vomie par le pourri, il précisa :

— Je veux savoir à qui tu destinais ces filles, Franco. A des collègues italiens ? A des Français ? A d'autres ? Je veux leurs noms. Leurs coordonnées. En bref, la chaîne de tes contacts. Vite.

— Va... va te faire mettre, *Yankee di merda !*

Un vrai dur.

Bolan connaissait ce genre de mac. Gros bras, grande gueule, surtout devant témoin du même bord, comme c'était le cas ici. Son alter ego local. Blessé, mais pas sourd, l'Albanais. Une question de prestige. D'orgueil. Ça aussi, l'Exécuteur connaissait. Le remède également. Hochant de nouveau la tête, il souffla :

— *Bene, Franco. Bene.*

Et pendant ce temps, cette Cindy...

Bon sang ! Chasser ce prénom de son esprit !

Cette... Cindy et ses copines cavalaient quelque part dans le secteur. Sûrement du côté de la route. Peu de véhicules, mais il suffisait d'un seul. Et d'un téléphone pour appeler les flics. Chaque minute passée ici devenait plus risquée pour Bolan. Attentif au moindre son extérieur, il répéta en se redressant :

— *Bene, Franco.*

De nouveau, il alla se pencher sur le mac albanais. Ce dernier vivait toujours, mais à la faiblesse de ses rôles et au voile qui embuait

ses yeux, on le devinait proche du grand saut. S'adressant alors au trafiquant italien, il appela :

— Eh, Franco ! *Guardate un poco per qui*. Regarde un peu par ici.

Consigne inutile. Intrigué, le regard du mac l'avait suivi comme son ombre. Abaissant alors le canon du Beretta vers la tête du mourant, l'Exécuteur pressa la détente. L'arme tressauta dans son poing, catapultant une 9mm Para qui fracassa le front de l'Albanais. Le corps de ce dernier fut secoué d'un violent soubresaut, s'immobilisa.

Mort. Souffrances abrégées.

Revenant alors au-dessus du Rital, le Guerrier répéta sur le même ton univoque :

— Leurs noms, leurs coordonnées.

Et, joignant le geste à la parole, il enfonça le canon du 93-R dans l'abdomen poisseux de sang de l'Italien, index sur la détente en ordonnant :

— *Molto presto !*

A cet instant, quelque chose changea dans le regard du trafiquant. Comme l'expression d'un lâcher prise. Ce genre de désarroi auquel on ne s'attend pas soi-même, et dont on comprend qu'il va vous emporter quoi qu'il advienne. Le pas du fildefériste qui dérape sur le câble d'acier, le sol qui se dérobe au bord de la falaise, laissant le corps en suspension, le temps de se dire qu'on peut encore se rattraper, tout en réalisant qu'il est déjà trop tard. Mack Bolan connaissait ce regard-là. Il l'avait tant de fois surpris dans les yeux des ordures qu'il avait dû tuer sur le chemin sanglant de sa longue croisade. Un théâtre de mimes et de sinistres marionnettes, dont il tirait les ficelles depuis tant d'années, où les faces pourries de ses premières victimes se diluaient dans la brume du temps. Elles étaient pourtant le monstrueux symbole du terrible drame qui, un soir d'horreur à Pittsfield [2], avait fauché ce qu'il avait de plus précieux au monde... Les siens.

Et Cindy !

Sa petite sœur Cindy, sa mère Elsa, et Sam Bolan son père.

Tous les siens... à part Johnny.

C'était dans une autre vie.

— *Pu... putana*, Bolan...

A cet instant, le kaléidoscope des souvenirs sombres tournoyait de nouveau dans la mémoire de Mack Bolan. L'ordinateur de guerre de son cerveau enregistrait le présent, mais son oreille à lui n'écoutait plus qu'en filigrane. Son âme était ailleurs. Loin. Très loin dans l'espace et le temps.

A Pittsfield, des siècles plus tôt.

Il était alors un jeune sergent-chef. Un soldat de métier. Sa mère, Elsa, belle Américaine d'origine polonaise, lui écrivait souvent et lui

expédiait des colis. Des colis savoureux, emplis de saucisses polonaises et de pâtisseries. Ses lettres étaient belles et gaies. Optimistes aussi. Souvent accompagnées de photos de Cindy, sa sœur de dix-sept ans, et de Johnny, leur petit frère, qui venait d'avoir quatorze ans. Leur père, Sam Bolan, était ouvrier dans une aciérie depuis l'âge de seize ans. Mack pensait alors que son père était sûr et solide comme cet acier qu'il coulait.

Illusion.

Un matin du mois d'août, le sergent Mack Bolan fut convoqué chez le pasteur de sa base. On lui apprit la mort de son père, de sa mère et de sa sœur. Le seul survivant était le jeune Johnny. Blessé, dans un état grave, mais vivant.

— *Io... Je... écoute, Bolan, je...*

... Officiellement, le vieux Sam Bolan était devenu fou, et avait abattu sa femme, sa fille et grièvement blessé son fils cadet, avant de se tirer une balle dans la tête.

Rapatrié d'urgence en permission libérable, Mack Bolan s'était rué à l'hôpital où son jeune frère lui avait tout raconté. Le père malade, les dettes contractées chez l'usurier, l'impossibilité de rembourser. Le truc classique. Le piège, aveugle, inexorable. Alors, du haut de ses dix-sept ans, la jolie Cindy avait décidé de porter secours à son père. Elle était allée voir les prêteurs qui avaient accepté un marché et posé leurs conditions. Au début, elle ne faisait que leur donner sa paye chaque semaine. Trente-cinq dollars. Ensuite, le piège s'était encore mieux refermé. Coincée, Cindy ne pouvait plus lutter. Méthode classique, la jolie Cindy s'était retrouvée sur le trottoir. Un soir, le jeune Johnny l'avait suivie jusqu'au motel où elle exerçait et Cindy avait craqué. Tout raconté.

Fou de désespoir, Johnny avait cherché des tas de solutions pour arrêter ça et n'en avait trouvé qu'une. Tout révéler au père. Lui, c'était un homme. Il était fort. Il saurait quoi faire.

Mais, au lieu de cela, Sam Bolan était devenu dingue. Il avait frappé Johnny, le traitant de menteur, le frappant encore. Mais quand Cindy était intervenue pour les séparer et qu'elle avait elle-même avoué, qu'elle avait supplié son père en disant que ce n'était pas grave, qu'elle s'en remettrait, etc., Sam Bolan avait basculé dans un autre monde.

Celui de la vraie folie.

Il avait quitté la pièce, y était revenu avec le vieux Smith & Wesson de l'oncle Billy et s'était mis à tirer.

Comme au stand.

Et Elsa et Cindy Bolan étaient mortes. Johnny, lui, s'en était tiré par miracle, et c'est ainsi que passant outre la version de la police, le sergent-chef Mack Bolan avait appris la vérité. Alors, il était allé voir

les prêteurs. La *Triangle Industrial Finance*. Une affaire apparemment légale, mais en réalité entièrement contrôlée par la mafia.

— *D'accordo !* D'accord, Bolan... d'accord, ces gonzesses, on devait les embarquer en Italie... *ma*, c'est pas ce que tu crois...

... Quatre jours après avoir discuté de ça avec le détective chargé de l'affaire et constaté que personne ne pourrait agir, Mack Bolan avait commis son premier acte de hors-la-loi. Entré par effraction dans une armurerie de Pittsfield, il s'était emparé d'une Marlin 444, d'une lunette de visée, de cartouches et de cibles d'entraînement. Avant de partir, il avait laissé sur le comptoir une enveloppe contenant une somme équivalente à la valeur du matériel.

La Marlin 444 était une arme redoutable, et les cinq cannibales de la *Triangle Industrial Finance* n'avaient pas eu le temps d'avoir peur. Ils étaient morts sur le trottoir, abattus comme des bêtes enragées, juste au pied du building de leur siège social. A leur tour, ils avaient payé le prix fort.

Ainsi avait commencé la guerre de l'Exécuteur.

C'était un siècle plus tôt. Peut-être deux.

Alors, depuis ce jour lointain de violence et de sang où il avait puni de mort les financiers véreux de la *Triangle Industrial Finance*, ces désarrois surpris dans les regards des mafieux qu'il croisait dans sa traque n'éveillaient aucune émotion dans l'âme de Mack Bolan. Ni joie, ni pitié... ni même le moindre soulagement. Depuis cette époque-là, une part de lui-même était morte, et sa mission sacrée ne se résumait qu'en trois mots :

Identifier, localiser, éliminer.

— Bolan ! D'acc... d'accord ! C'est O.K. !

Aussi vite qu'ils étaient venus, les souvenirs sombres s'estompèrent dans l'esprit du Guerrier. Des hideurs du passé, il revenait à l'horreur du présent. Sur le béton du sol, le mac italo se tordait toujours, et sa face couverte de sueur grimaçait de douleur. De nouveau dur, implacable et glacé, le Guerrier répéta :

— *Presto, Franco. Presto. Parle.*

— *Si ! Si !* Je... je vais te dire... mais... mais je sais pas tout. Moi... moi, mon boulot, c'est juste livrer. Et pour ça, j'ai... qu'un contact ! Un seul ! A Otrante ! *Pa... parola di huomo !*

— Parole de maquereau, Franco. Pas parole d'homme. Accouche. Le nom de ce contact ?

— *Si ! Si !* C'est... son nom, c'est... c'est Riso.

— Riso comment ?

— Ri... Riso. Je connais que ce nom-là ! *Parola !* Sur ce réseau, je... tout est cloisonné. Je jure !

Probablement vrai. Enfonçant derechef le canon du Beretta dans l'abdomen du Rital, l'Exécuteur tenta néanmoins :

— Tu mens, Franco. TU me prends pour...

— *No ! No !* Je jure !

L'accent de la sincérité. En fait, Franco Gasso n'était sans doute qu'une sorte de livreur, qui vérifiait la « marchandise » sur place, et la transportait jusqu'au point de réception italien. A Otrante.

Le Guerrier insista :

— Otrante, c'est en Italie. Comment faites-vous passer les filles ?

— Par... par la mer. Plus court et... et moins risqué.

— Par où la mer ?

— Vlo... Vlora. Au port de pêche. Le... le Himaro. Le... passeur, mon... collègue albanais que tu viens de flinguer, il... il l'appelait Gur. Je... je sais juste qu'il le prévient par téléphone chaque fois... qu'il arrive à Vlora... avec les filles, mais... j'en sais pas plus. Je... La partie albanaise, c'est pas mon boulot.

Sûrement vrai aussi.

— Pour quand, la livraison au port ?

— Je... Là. Le... le temps du transport. Petit matin... Je... J'en sais pas plus !

— O.K. pour le Gur en question, fit le Guerrier en saisissant le Smartphone trouvé sur le mac. Mais ce Riso d'Otrante, c'est quoi, son numéro ?

Désignant d'un regard fiévreux l'appareil dans la main de Bolan, le maquereau souffla :

— Dans... dans le répertoire.

Prêtant toujours l'oreille aux sons environnants, l'Exécuteur allait vérifier, quand, brusquement, des grondements s'élevèrent à l'extérieur... Puis une sirène ! Rageuse.

La polici !

CHAPITRE VI

Des sirènes de police comme jaillies de nulle part !

Instantanément, le cerveau de l'Exécuteur était entré en action. Analysé les options. Et la première... son index avait enfoncé la détente du Beretta. Une seule fois. Front éclaté, Franco Gasso, le maquereau, mourut instantanément. Jamais de témoins. Puis, empochant le téléphone de l'Italien, ramassant au passage celui du mac albanais et remisant ses armes, Bolan courut vers la porte, risqua un œil dehors. Là-bas à droite, l'entrée de la vaste cour. Balayée par des faisceaux de lumière. Mouvantes. Bicolores. Et des phares. Déjà sous le porche. Une question de secondes, de vie ou de mort. Toute fuite impossible. La cour était fermée et son 4x4 de location à l'extérieur. Loin. Souci de discrétion pour surprendre les pourris, les piéger. Maintenant, le piégé, c'était lui. L'animal coincé dans la nasse. Une décision. Vite ! Choix de l'option. La bonne... ou l'échec. Peut-être la mort. Alors, Bolan bondit, sprinta à travers la cour, direction l'option unique, folle, suicidaire.

Le puits.

Contournant le Toyota au pas de course, sautant les obstacles, manquant se prendre les pieds dans un tas de gravats, de ferrailles et de tuyaux d'arrosage entremêlés, il sauta enfin sur la margelle, saisit la chaîne rouillée à pleines mains. Le saut dans le gouffre et... Clac. La chaîne ! Toute molle dans ses poings !

Cassée !

Choc, descente brutale, vitesse infernale. De plus en plus vite. Succession d'autres chocs. Contre les pierres, les branches, les ronces. Coups. Griffures. Plongeon dans le gouffre. Interminable.

Noir comme la mort...

— *Si, padrone ! Si !*

— *Bene, Tino ! Bene !* encouragea de nouveau la voix rauque et lente du *Parrain*. Parle-moi, Tino ! Parle-moi ! Ils t'ont eu comment, les flics ?

Fou de douleur et de peur, le *tecnico* crachouilla :

— Ils... ils ont débarqué au garage... Ils ont... fouillé partout... ont découvert la planque...

— La planque de quoi, Tino ?

— La planque... du matos. Les instruments... les cartes grises et... enfin tout ça, quoi. Le business.

— Et puis quoi, encore ?

— *Cosa ?*

— Et puis quoi, Tino ? Qu'est-ce qu'ils ont découvert en plus, qui t'a obligé à trahir ?

Basini sentit un vent de panique le submerger.

Trahir. Le mot était lâché. Un mot terrible. Vocabulaire maudit chez les *amici*. Il hoqueta :

— Je... *Che* ? Je compr...

— Tu dois tout me dire, Tino. Absolument tout, si tu veux espérer le pardon.

Un bref silence, puis, de nouveau, la voix du *Parrain* :

— Parce que tu souhaites que je te pardonne, Tino. *Vero* ?

C'était affolant. Basini n'arrivait toujours pas à remettre ses pensées en place. A trouver le moyen de se défendre.

— Dépêche-toi, Tino. Dépêche-toi, *amico mio*.

Mon ami ! Sous le ton plein de menaces et malgré cette voix ridicule, le *tecnico* eut soudain le sentiment de déceler comme une véritable complicité. Ou d'indulgence. Après tout, il avait rendu tant de services. Il avait fait gagner tant de fric à *l'Organizzazione*...

— *Sì, sì !*

Puis, subitement, les ultimes verrous sautèrent dans son esprit. Et, pour obtenir le pardon évoqué, il avoua :

— De... de la poudre. Ils ont trouvé la poudre.

— La poudre ? Quelle poudre, Tino ?

— La... la coke !

— Quelle coke ? Tu es *tecnico*, Tino. Tu n'es pas dealer. *Vero* ?

— *Sì... sì ma...* de la coke que j'avais.

— De la coke. *Bene*, Tino. Là, je sais que tu commences à dire la vérité. Et, quelle quantité ils ont trouvée chez toi, les flics ?

La quantité. Tout le problème était justement là. Mais le processus était lancé, Basini ne pouvait plus reculer. Il pouvait juste minimiser un peu.

— Ben... quelques... enfin, quelques dizaines de grammes.

Un silence, puis de nouveau la voix du *Parrain*, même ton conciliant :

— Bizarre, Tino. On sait tout de toi, mais on ignorait que tu consommais autant. Des dizaines de grammes, ça fait déjà pas mal, pour un consommateur moyen. *Vero* ?

— *Ma...*

— Et puis, encore plus bizarre, des flics qui retournent un *amico*, simple consommateur, pour seulement quelques dizaines de grammes... tu dois faire erreur, Tino. Je veux dire, sur la quantité. Sans doute à cause de la douleur. Mais oublie la douleur, Tino. Concentre-toi sur l'essentiel. Dis-moi combien de dope ils ont découvert en vrai, les flics.

— *No ! No ! Sicuro !* Juste quelques dizaines...

— Tu mens, Tino. Je le sais.

Il savait ! Comment le boss pouvait-il...

— J'ai mes sources, Tino. Tu devrais savoir que, par ici, la famille contrôle tout. Absolument tout.

La voix ridicule avait lourdement insisté sur les deux derniers mots. Tino Basini essayait de réfléchir, mais cette douleur qui flambait partout en lui... et cette peur...

— La vérité soulage, Tino. Et, le plus souvent, elle conduit au pardon. Ça, c'est la loi, chez nous. Tu le sais. Pas vrai, Tino ?

— *Si !*

Le *tecnico* n'avait pas vraiment voulu dire ça, c'était sorti tout seul de sa bouche. La panique. Et l'espoir. Soudain et fou. Et ce simple mot déverrouilla tous ses blocages.

— *Si*, répéta-t-il, les lèvres gluantes de sang. *Si, padrone*. J'ai... j'ai déconné. Vraiment déconné.

— *Bene*, Tino. *Bene ! Mi parlare*. Dis-moi tout.

— *Si, si !* J'ai... Enfin, les livraisons... je veux dire, pendant les transports... enfin, c'est... en vrai, c'est plutôt plusieurs centaines de grammes, que les flics ont trouvées.

— Hum ! Tu veux dire, beaucoup de centaines de grammes, Tino ?

— Je... *Si*. Enfin... presque six cents...

— Six cents grammes. Hum..., répéta la voix ridicule du *Parrain*, tu mens encore un peu, Tino.

Infernal. Tino Basini perdait de plus en plus pied. L'impression de n'avoir plus de cerveau pour réfléchir. Et, de nouveau, sa bouche avoua sans qu'il ait conscience de l'avoir voulu :

— Euh... *si, ma...* c'était peut-être un peu plus. Peut-être dans les... sept à huit cents grammes.

— *Bene*, Tino ! *Bene !* Exactement sept cent soixante-six grammes. Poids relevé par la balance de la police.

La police. Ils connaissaient les poids relevés par les flics ! Ils avaient une taupe chez les anti-stups locaux. Une taupe qui avait tout balancé sur l'enquête.

Tino Basini avait envie de hurler. Il s'était piégé lui-même. Complètement coincé.

— Sept cent soixante-six grammes, enchaîna la voix imitant Marlon Brando. Exactement ce qui te restait à revendre du petit stock que tu as patiemment prélevé par petites quantités dans les paquets de poudre qu'on te chargeait parfois de transporter dans les caches des véhicules que tu trafiquais. Sept cent soixante-six grammes... que tu nous as volés.

Un silence, puis :

— *Esatto*, Tino ?

Complètement vidé, le *tecnico* s'entendit geindre :

— *Si, padrone. Esatto.*

— *Bene, Tino.* Et tu as continué à nous voler, en montant ta petite combine de revente personnelle. Un système discret, à la sauvette, qui aurait pu durer encore longtemps, si les flics n'avaient pas eu un indic parmi ta petite clientèle. Des flics qui te sont tombés dessus, qui t'ont suffisamment cuisiné pour te faire craquer, et pour t'imposer ensuite un de leurs putains de marchés. Genre, tu devenais leur indic et ils te foutaient la paix.

Nouveau silence et :

— *Esatto, Tino ?*

— *Si...*

Encore un silence, plus long, avant que la voix ne reprenne, plus douce, plus complice encore :

— J'ignore comment tu t'y prenais pour piquer la poudre dans les paquets scellés sans qu'on s'en aperçoive, Tino. En fait, sans notre indic chez les anti-stups, on n'en aurait peut-être jamais rien su. C'était super bien goupillé, ton petit business. Vraiment super bien, et ça aurait pu continuer encore longtemps. Seulement, les flics ont trouvé la dope chez toi. Ils t'ont fait chanter, et tu leur as dit où et quand la prochaine livraison par mer aurait lieu. Celle de Porto Salvo. Là où toute l'équipe de Strosi s'est fait coincer. Une équipe dont tu aurais dû faire partie, si on ne t'avait pas envoyé sur ce lot des deux Mercedes de Reggio...

Encore un silence et :

— Un carnage, Tino. Quatre morts chez nos gars. Dont Strosi. Tu te rends compte ? Giacomo Strosi ! Le propre neveu de *Zio Sandro* « *Rabbia* » !

Re-silence. Lourd. Et la voix enchaîna :

— Une tragédie dans la famille, Tino. Un terrible contentieux que *Zio Sandro* m'a chargé de solutionner moi-même, car tu fais partie de mes équipes. Une dette d'honneur que je suis précisément en train de régler ce soir, devant ses lieutenants ici présents.

Des grognements peu amènes s'élevèrent au-dessus de Tino Basini, tandis que *The Voice* reprenait sur le même ton :

— Tu as eu tort, Tino. Super tort de nous faire ça. Parce que t'aurais dû te souvenir d'un truc. Un truc essentiel, Tino. T'aurais dû te rappeler que *l'Organizzazione* ne pardonne jamais la trahison de ses membres.

— *Padrone ! Io...*

— *Mai, Tino. Jamais.*

Un temps mort, puis encore la voix déformée :

— Mais comme tu as avoué, Tino, on va te pardonner.

A travers ses larmes et malgré le rayon de la lampe qui l'aveuglait, Tino Basini devina la tête du boss qui pivotait vers le groupe en

retrait, et entendit :

— *D'accordo, fratelli ?*

— *Si*, répondirent en chœur deux autres voix. *Si*. On lui pardonne.

— *Bene, bene, fratelli.*

Tino Basini sentit un fol espoir le submerger.

— Et vous, *i tenienti* ? Est-ce que *Zio Sandro* vous a chargés de pardonner si le *pentito* Basini se repentait ?

Un lourd silence régna, bientôt suivi par la voix du *Parrain* qui enchaîna sur le même ton amène :

— Tu vois, Tino, les lieutenants de *Zio Sandro* hésitent encore un peu. Normal. Parce que ce que tu as fait est vraiment impardonnable. Mais parfois, *l'Organizzazione* sait être indulgente avec les *pentiti*. Parce qu'un repentir comme toi n'est qu'un *amico* qui n'a pas eu de chance. Un bon gars, un fidèle membre de *l'Organizzazione*, qui est tombé par malchance entre les mains des flics, et qui n'a cédé que sous la torture psychologique qu'ils lui ont infligée. C'est bien ça, Tino ? Ça s'est bien passé comme je dis ?

— *Si*, s'entendit chuintier Tino Basini. *Si. E vero.*

— *Bene*, Tino. *Bene*. Aussi, puisque tu as avoué tes fautes, moi, mes frères et les *tenienti* de *Zio Sandro*, on a décidé de ne plus te torturer avec cet interrogatoire, et on est d'accord pour t'aider à extirper le mal enfoui en toi. Dans ta tête, dans ta chair, dans ton sang, et aussi dans tes yeux, Tino. Tes yeux aveuglés par la mauvaise image que ces putains de flics donnent de nous tous. Nous, les *amici*.

Dans son esprit malmené, le *tecnico* essayait de comprendre ce que ces étranges propos sous-entendaient. Effort cérébral stoppé net par ce reflet brutal qui fondit vers lui. Le temps d'un bref éclair... et du choc. Dans l'œil droit. Terrible fulgurance atroce, explosion de soleils pourpres, puis le noir. Total. Et la douleur, épouvantable, dans toute la tête, jusqu'au fond du cerveau. Exactement synchronisée avec le deuxième choc.

Dans l'œil gauche.

Le corps de Tino Basini sursauta si violemment, les puissants muscles de ses bras se bandèrent si fort, que ses liens lui tranchèrent la peau des poignets jusqu'à l'os, et, alors que sa bouche s'ouvrait à s'arracher les commissures pour libérer le hurlement coincé dans sa gorge, il entendit très loin la voix du *Parrain* lancer à la cantonade :

— Regardez, vous autres ! Regardez, *fratelli e tenienti di Zio Sandro* « *Rabbia* » ! Regardez comme le sang qui coule des yeux du *pentito* est noir ! Tout ce sang noir, tout ce sang de la couleur du diable qui s'échappe de lui ! Vous pourrez dire à *Zio Sandro*...

La suite fut balayée par le hurlement qui jaillit enfin de la gorge de Tino Basini. Un hurlement brusquement refoulé par cette chose, ce soudain flot tiède qui força ses lèvres, qui inonda sa bouche grande

ouverte, ses narines, qui ruissela bientôt sur lui comme un torrent. Une cascade suffocante, chargée de relents écœurants : l'odeur de l'essence.

CHAPITRE VII

La fièvre. L'excitation rageuse.

Crispé dans son fauteuil roulant électrique, Giuseppe Sciafone se battait avec sa Playstation connectée à la télé. Depuis un moment, son envie d'une bonne ligne et d'un ou deux verres le tenaillait, mais ce n'était pas le moment. D'ailleurs une incrustation sur l'écran de TV annonçait déjà le tirage du SuperEnalotto. Abandonnant son *game* pour son écran d'ordinateur, l'infirme y fit apparaître une longue liste de chiffres. Pendant ce temps, à la TV, le tirage était lancé, et l'instant d'après les six boules chiffrées s'affichèrent. Comme d'habitude sans illusions, Giuseppe Sciafone tapa sur le clavier du P.C., la suite des six chiffres dans la boîte de dialogue « recherche », cliqua sur « suivant » et... les six mêmes chiffres s'inscrivirent en surbrillance dans le listing figurant dans le cadre voisin. Six chiffres, que sa mère était allée jouer en ville, comme toutes les semaines depuis sa paralysie. Pas de paris par internet. Pas de traces. Les ordinateurs parlaient trop aux flics en cas de saisie. Chez les Sciafone, on était discret.

Question de survie.

Abasourdi, incrédule puis tétanisé, l'infirme douta, battit des paupières, sentit les acouphènes augmenter brutalement de volume dans ses conduits auditifs. La tension nerveuse. L'émotion. Parfois, c'était à devenir fou. Jusqu'à ne plus rien percevoir d'autre. Quasiment sourd. Séquelle de la dernière *faide*^[3]. Comme son hémiplegie. Un éclat de balle dans une vertèbre lombaire.

Saloperie.

Serrant les dents, Giuseppe Sciafone esquissa une grimace, et les acouphènes plein les oreilles, compara encore la liste de son P.C. aux numéros affichés à la TV, puis, comme un fou, fit rouler son fauteuil, l'arrêta devant le dressing attenant à sa chambre. A l'intérieur, des étagères pleines de linge, des tiroirs, des panneaux de miroirs coulissants, dont un qu'il fit glisser. Derrière, accrochées à des tringles, des rangées de vêtements qu'il écarta pour découvrir la porte en acier gris d'un petit coffre-fort encastré dans le mur. En quatre tours de molette à combinaison, il l'ouvrit, en retira une enveloppe en Kraft, dont il sortit une petite liasse de papiers. Des coupons de loterie.

SuperEnalotto.

Fiévreux, ses doigts firent défiler les bulletins, vérifiant les chiffres sur chacun, jusqu'à ce que l'un d'eux stoppe net son inventaire.

Les six numéros !

D'abord, il resta là, le souffle bloqué, tandis qu'une sorte de trou noir se creusait dans son esprit. Un vide immense. Puis, soudain, sa

bouche s'ouvrit, démesurée, sur un cri, un hurlement qu'il retint in extremis. Pétrifié, il hésita, vérifia de nouveau les chiffres, demeura un instant comme prostré, avant de glisser le coupon gagnant dans l'enveloppe en Kraft, laissant les autres de côté. Refermant enfin le coffre, il en brouilla la combinaison, resta un long moment immobile dans son fauteuil, indécis, comme prostré. Puis mû par une sorte d'automatisme et les pensées brumeuses, il fit rouler le fauteuil jusqu'au meuble bar du salon, s'empara d'une bouteille de grappa, en lampa une grosse gorgée au goulot, sortit d'un tiroir un mini-sachet en plastique rempli de poudre blanche accompagnée d'une paille, et d'une main qui tremblait encore, étala fébrilement deux lignes de coke sur le dessus du bar. Deux traits livides qu'il sniffa goulûment avant de fermer les yeux. D'abord, se détendre. Besoin de faire le vide. Ne voir personne, n'appeler personne. Même pas ses frères. D'ailleurs ce soir et à cette heure, ses frères étaient occupés. Une affaire à régler, pour le compte de *Zio Sandro* « *Rabbia* ». Une dette de sang, un contentieux d'honneur. Ses frères qui lui épargnaient ce genre de trucs dégueus. Qui se souciaient pour lui, qui lui filaient du fric, qui le protégeaient et qui lui trouvaient même les filles quand il en avait besoin. Même qu'ils lui avaient dégotté la perle rare : Tania, la vedette de pol dance du *Capri's*. Avec elle, plus besoin des autres gonzesses. Tania, super petit canon. Gentille avec lui et dévouée en tout. Et même amoureuse de lui. Ça se voyait. Un de ces jours, il demanderait à Emiliano de la libérer de son contrat au night, et il l'aurait toute à lui. Son frangin trouverait peut-être ça complètement nul, mais il céderait. Giuseppe en était sûr, Tania était faite pour lui. Il avait confiance. Une fille comme elle avec un infirme comme lui... elle l'aimait. D'ailleurs, il lui avait filé les clés d'ici. Pour quand elle venait parfois le rejoindre dans son lit en quittant le *Capri's*, sans qu'il soit obligé de se contorsionner avec ce putain de fauteuil. Pour son confort. D'ailleurs, ses frères aussi s'occupaient de son bien-être. Au maximum. Mais, après tout, c'était plus que normal, tout ça. Plus que mérité. Parce que c'était lui qui s'était pris la bastos dans le dos dans la bagarre. Lui qui avait écopé pour tous les quatre. Alors... Bien sûr, qu'il allait les appeler. Leur dire qu'il avait gagné... qu'ils avaient gagné... que la Famille avait gagné. Mais plus tard. Quand il serait en forme. Beaucoup plus tard. Peut-être après... oui, après son deuxième sniff. Un méga trip. Histoire de rêver qu'avec des millions, on peut s'acheter des jambes neuves.

C'était ça. Il lui fallait un nouveau sniff.

Une nouvelle ligne, qu'il se confectionna presque dans la foulée. Et, cette fois, le trip l'embarqua tout de suite. Un shoot conscient, mais détaché des emmerdes, et enveloppé d'un nuage rose plein de pensées positives. Si confortable, si serein qu'il se sentit plonger.

Un sommeil chaloupé rempli d'images mouvantes, où il nageait

dans un flot bizarre. Un océan de vagues sèches composées de papier. Beaucoup de papier. Des billets. Des montagnes de billets. Des euros, des dollars, marqués de gros chiffres, dont le mouvement se brisait sur des rochers dorés. Des rochers en lingots, des monceaux de...

Puis le réveil.

Pas complètement. D'abord refusé. Intrus. Violeur. Cauchemar abhorré. violemment repoussé. Enlisé dans de lourdes vapeurs, baignant dans un état second et, à cause des acouphènes revenus en force, il refusait d'entendre. Un son maléfique. Inconfortable, vibrant contre son cœur. D'abord, il refusa de répondre. Besoin de calme. Mais le son insistait. Quasiment agressif. Que son instinct identifia : le téléphone.

Là. Son portable. Dans sa poche pectorale de chemise. Saloperie d'engin. Tout alors revint en force dans son esprit.

SuperEnalotto.

D'accord. Demain. Il penserait à tout ça demain. Ce soir, il voulait nager encore dans son trip. Le reste, il devait l'oublier. Provisoirement. Pour se reprendre, laisser la dope agir encore et réaliser plus tard. Comprendre le sens de cet événement quasi irréel. Mais le téléphone ne se taisait pas. Il vibrait toujours dans sa poche tel un animal grignoteur et...

Giuseppe Sciafone émergea d'un coup. Emiliano. L'aîné des quatre frères Sciafone. *The Voice*. Forcément lui. Toujours pareil. Il l'appelait chaque fois. Tous les mardis, jeudis et samedis soir. Pour le charrier. Avec toujours la même phrase, et cette même voix qui les faisait tant rire, ses autres frères et lui. Celle de Marlon Brando dans *Le Parrain* :

— *Allora*, flambeur ! C'est ce soir que tu me prêtes cent briques ?

Guissepe Sciafone avait décroché sans s'en rendre compte. Instinctivement et toujours à cause des acouphènes, il activa le mode mains libres, monta le son au maximum, éloigna l'appareil de son oreille, et sur fond d'une musique techno lointaine, la voix déformée de son aîné reprit, sarcastique :

— *Allora*, faignant ! T'as encore flambé tout le fric de la famille. *Vero* ?

Vieille plaisanterie là aussi, mais due à l'immobilité forcée du benjamin. Pas vraiment drôle, celle-là. Encore moins ce soir. Alors que les prémices des effets de la coke s'annonçaient, il sentit monter en lui une bouffée de rogne vengeresse. Dans une sorte de spasme de stress mal contenu, la réponse fusa des lèvres de Giuseppe d'un ton triomphant :

— Va te faire sucer, pue la sueur ! J'ai les six !

La chute. Vertigineuse.

Végétation sauvage, ronces, orties, les pierres du puits. Piqûres,

griffures, coups. La descente infernale continuait, à peine ralentie quand les mains du Guerrier parvenaient à saisir une branche, une racine au passage. Secondes interminables. Au-dessus de lui, étouffées, les sirènes résonnaient toujours. Combien de mètres encore ? Et le fond... de l'eau, des pierres ? L'écrasement et la mort ? Miraculeusement resté accroché à son front, le Smart ne transmettait à son œil droit qu'un film d'images trop rapides, défilement flou d'un décor verdâtre et chaotique, à la fois minéral et végétal.

Et, soudain, le choc.

Moins violent qu'il ne l'avait redouté. En fait, un lacs de branches et de feuilles, qui stoppa sa chute presque en douceur, avant de céder sous son poids. Mais, dans un réflexe, ses mains s'étaient refermées à la volée, empoignant un gros écheveau de branchages et de fougères emmêlées.

Et la chute ralentit.

Graduellement, à mesure que le Guerrier assurait ses empoignades dans la végétation de plus en plus clairsemée. Stop pant enfin la dégringolade, il parvint à insérer un pied dans une anfractuosité de l'étroite paroi, leva la tête vers le haut du puits, découvrant tout là-haut le cercle plus clair de sa margelle, aux deux tiers masquée par la végétation. Perclus de bosses, de griffures et d'hématomes, il reprit son souffle, le regretta presque. A cause de l'odeur pestilentielle. Tendant l'oreille aux sons venus d'en haut où les sirènes s'étaient tues, il perçut des grondements de moteurs, des appels, des rumeurs diverses. Claquements de portières, d'autres appels... des voix féminines. Nerveuses, éplorées.

La dénommée Cindy ? Ses copines ?

Accroché à ses branches, Mack Bolan ne se faisait guère d'illusions. Si une de ces filles l'avait vu sauter dans ce puits, elle parlerait, et il serait très mal. Car nulle part et dans aucun des pays où il avait mené sa guerre contre les mafias, l'Exécuteur ne s'était autorisé à tirer sur la police, hormis sur les ripoux. Et cette nuit, bien sûr, il n'allait pas faillir à la règle. Alors, s'il était découvert ici, il ferait connaissance avec les cachots albanais, réputés guère reluisants. Et si son support végétal se rompait... Instinctivement, il regarda vers le bas, où, à travers une végétation de plus en plus éparse, et grâce au système I.L. du Smart, il découvrit une portion du fond du puits.

A moins de trois mètres !

Pour le Guerrier, la baraka. Car, à la place de l'eau attendue, rien que des pierres. Les éboulis de la paroi. De quoi se fracasser à la réception. Bolan y avait échappé... contrairement à ce qu'il découvrit sur le mini-écran du Smart.

Un cadavre.

Désarticulé, si décomposé qu'il eut du mal à reconnaître celui

d'une femme. Nue. A peine visible à travers les ronces. Probablement une victime du sinistre trafic. Suicide, accident, exécution ? En tout cas, l'horreur. Parce que, autour de la chair putréfiée, des formes sombres s'affairaient, poussant parfois de petits cris à peine audibles.

Des rats.

De gros rats noirs en plein festin. Ecoeurant. Et tandis que les remugles montaient vers le Guerrier, qu'il commençait à fatiguer en cherchant toujours le moyen de renforcer sa prise incertaine, des voix résonnèrent au-dessus de lui. Il leva la tête, aperçut une vague silhouette penchée sur l'ouverture du puits tout là-haut, et brusquement le faisceau d'une lampe s'alluma pour ramper dans sa direction.

Mauvais ! Très mauvais !

CHAPITRE VIII

— « Va te faire sucer, pue la sueur ! J'ai les six ! » Dans le studio placardé d'affiches de foot et de filles nues de magazines, Michele Caserta, beau mec athlétique, queue-de-cheval en bataille, barbe « trois jours » noir de jais, en caleçon sur son lit défait et entouré d'un bric-à-brac d'appareils photos, de Caméscopes, et d'engins électroniques de toutes sortes écoutait distraitement la conversation téléphonique des frères Sciafone qu'un magnétophone enregistrerait. La routine. Depuis des mois. Sans jamais avoir rien appris d'intéressant, hormis les habitudes de Giuseppe Sciafone. Jeux vidéo, loto, plats favoris, films préférés, habitudes de vie, signes particuliers comme son addiction au sexe, à l'alcool et à la drogue. La coke. Sans doute pour mieux supporter ses handicaps. La paralysie de ses jambes et de puissants acouphènes issus d'une ancienne fusillade, qui l'obligeaient à monter le son du système mains libres de son portable.

Un son amplifié, bien pratique en l'occurrence. Des coups de fil qui n'apportaient pas grand-chose à Michele Caserta. Ou les frères Sciafone ne parlaient jamais business au téléphone, ou ils usaient d'un code qu'il n'avait pas réussi à casser.

Un silence dans la sono, puis légèrement métallique à cause de l'ampli du téléphone, la voix du frère de Giuseppe Sciafone interrogea :

— Quoi, les six ?

— *Putana !* Parle plus fort, j'entends rien. Ces putains d'acouphènes...

— Quoi, les six ! cria la voix du correspondant. Les six quoi ?

— Les six, *cornutto !* Les six. Le jackpot, *merda !* T'es bouché, ou quoi !

— Quoi ? Tu... Arrête ton charre, flambeur ! T'es pas drôle !

— Je serai sans doute plus comique avec quelques millions plein les coussins de ce putain de fauteuil de merde ! En fait, dès que j'aurai encaissé le mégachèque, pas vrai ?

Un autre silence s'établit, sur un vague fond de musique techno lointaine. Brusquement redressé sur un coude, bouche entrouverte et sourcils froncés, Michele Caserta monta le son de la sono, écouta plus attentivement. Incrédule. Sans très bien comprendre de quoi il s'agissait exactement. Une connerie. Forcément une connerie. Puis, soudain, il se souvint. Un détail. Une de ces infos banales fournies par cette petite salope de Tania.

SuperEnalotto.

Ce loto italien auquel, selon Tania, Giuseppe Sciafone jouait

chaque semaine. En fait, tous les tirages. Complètement accro, l'infirme. Tous les mardis, jeudis et samedis.

Et on était samedi soir.

— T'es encore chargé, Giu. Ou alors t'es encore soûl.

— Mon cul ! Pas chargé. J'ai rien pris. Enfin... presque rien.

Il y eut une hésitation sur la ligne, puis :

— T'es vraiment sérieux, *fratello* ?

— Plus sérieux, je s'rais sinistre et...

— *Cazzo* ! Putain de merde ! Ma parole, tu déconnes pas ?

C'était une autre voix. Plus lointaine. Probablement un des deux autres frères Sciavone. Caserta augmenta encore le son, entendit Giuseppe Sciavone renvoyer :

— *No*, Berto.

Sous-entendu Roberto. Puis encore la voix de l'infirme, légèrement essoufflée :

— Je déconne pas, les mecs. J'ai décroché les six ! Aussi vrai que j'ai des roues à la place des pattes !

Cette fois, le silence fut plus long. Quand la voix rocailleuse de l'aîné des Sciavone résonna de nouveau, ce fut pour jeter :

— On arrive.

— *No* !

Nouveau « blanc » sur le circuit, puis :

— *Che cosa* ?

— *No* ! Pas question que vous veniez maintenant.

— *Ma... perché* ?

— *Perché* la Mamma va vous entendre débarquer, elle va s'affoler... enfin... elle va descendre et... et merde ! Je veux pas qu'elle apprenne. Pas comme ça. Pas tout de suite.

— *Ma...* On s'en fout. On arrive. Autrement, tu vas déconner ! Tu vas te charger à mort et tu sauras plus...

— *Putana* ! Si vous débarquez à cette heure, la Mamma va faire un foin terrible. Elle voudra savoir à tout prix, et vous la connaissez, elle finira par nous arracher la vérité. Et dans son état...

Il y eut encore un « blanc » dans l'échange téléphonique, avant que la voix de l'aîné des Sciavone ne reprenne, légèrement plus bas :

— *Bene*, Giu. *Bene*. On te laisse la nuit. On va réfléchir à tout ça. Vraiment réfléchir, et tous ensemble. On sait pas encore combien ce billet va rapporter, mais une chose est sûre, ça va nous permettre de faire voir le jour à pas mal de nos trucs, si tu vois ce que je veux dire.

Encore une pause dans la conversation, mais Michele Caserta avait compris l'allusion. Il ignorait depuis combien de temps les six chiffres du SuperEnalotto n'avaient pas été trouvés, mais dans tous les cas ça rapportait des dizaines de millions d'euros. L'aîné des Sciavone le savait, et il avait compris le parti que leur business allait pouvoir en

tirer.

Blanchiment d'argent.

En fait, un vrai miracle. Du fric officiel et bien propre, qu'ils allaient recycler à leur manière...

— Tu vois ce que je veux dire, Flambeur ?

— Hum... si. *Ma...*

— On verra les détails plus tard. En attendant, tu planques soigneusement ce magnifique billet où tu sais et...

— C'est déjà fait. Il est au coffiot. Et la combinaison, vous la connaissez même pas, ricana Giuseppe Sciafone.

— *Bene, bene !* Pour la suite, on réfléchit, et on n'en parle plus dans ce putain de téléphone. Rien qu'entre nous. En live. Vu ?

— Hum... si. *Ma...* c'est moi qui l'ai gagné, ce fric, et...

— *Certamente*, Flambeur ! *Certamente !* C'est ton fric...

Un rire bref résonna dans la sono, avant qu'Emiliano Sciafone n'enchaîne, de sa voix de Marlon Brando dans *Le Parrain* :

— *Si, fratello ! Si*, il est à toi, ce fric, et tu le récupéreras, crois-moi ! Et avec les intérêts ! Tu connais la famille, pas vrai ? Tu sais que ce fric, c'est fait pour faire des petits.

En clair, grâce à cette manne, le business des frères Sciafone allait connaître un sacré coup de booster.

— Et à partir de maintenant, reprit Emiliano Sciafone de sa vraie voix, on la boucle tous les quatre. On se voit demain. Ensuite, on se mettra d'accord sur la manière de gérer tout ça. En attendant, silence radio total. Pas un mot. A personne. Et encore moins à ta petite pute kosovare de service.

— Fais pas chier ! Tania, c'est pas une pute ! Tu ferais aussi bien de ne plus l'appeler comme ça et...

— En tout cas, tu la boucles. *Capito ?*

— Fais pas chier, répéta la voix de Giuseppe Sciafone, grinçante. D'ailleurs, elle vient jamais le week-end. Bosse trop tard. T'es bien placé pour le savoir, *merda !*

L'intérêt de Caserta était encore monté d'un cran. Que l'infirmier en parle ou non à Tania lui importait peu. Lui, maintenant, il savait. Précisément, grâce à Tania, et au matériel d'écoutes qu'elle avait peu à peu infiltré sur place. Une aide très précieuse, car compte tenu de leurs activités, les quatre frères avaient élevé la discrétion au rang de sacro-saint principe, même si, dans le milieu de la dope napolitaine, tout le monde savait qui étaient réellement les *proprietari* du *Capri's* et du *Miami-Club*.

Les boss du deal de la zone nord de Naples.

Plus familièrement, les Dalton.

Mais, bien sûr, plus personne ne les appelait comme ça en face. Parce que le dernier à l'avoir fait un an auparavant, un minable petit

mac du secteur, avait été retrouvé découpé en morceaux dans une décharge proche de Secondigliano, une des cités-dortoirs du nord, deuxième fief local de la camorra, après Scampia. Des restes parfaitement identifiables, notamment la tête. Afin que nul ne l'ignore.

Avis aux amateurs.

Devenus très rares, comme les jaloux et les envieux. Car les frères Sciafone étaient protégés par leur oncle Sandro Di Candelo, dit *Zio* [4] Sandro « Rabbia ». « La rage. » Le puissant boss actuel de Scampia. Un capo qui avait largement fait le ménage parmi la concurrence lors de la dernière *faide*. Un ensemble mafieux qui couvrait tout le secteur nord de Naples, et qui fonctionnait parfaitement. Une nouvelle distribution des cartes, qui avait débuté deux ans plus tôt, exactement après la fin de ce massacre à Scampia. Une véritable guerre, soi-disant déclenchée par ce Yankee. Une sorte de justicier, que les *amici* du secteur et d'ailleurs appelaient le grand Fumier, et que la presse nommait l'Exécuteur. Un pseudo également bien connu aux States, notamment au F.B.I. et à la D.E.A. Michele Caserta était bien placé pour le savoir.

Mais, ce soir, l'intérêt de ce dernier était ailleurs.

— *Eh, Giu !*

La voix d'Emiliano Sciafone.

— *Si ?*

— Ce soir, déconne pas. Te bourre pas la gueule et te charge pas. *Capito ?*

— *Si ! Arrête de faire chier !*

Tandis qu'un déclic dans la sono annonçait la fin du coup de téléphone, Michele Caserta réfléchissait intensément. Une petite lueur s'était installée dans le gris clair de son regard de tombeur. Ce qu'il venait d'entendre était pour lui d'une importance capitale.

Mais c'était dangereux.

Figé sur le drap défait, il réfléchit un long moment, s'empara de son iPhone, hésita, finit par composer un numéro. Une sonnerie résonna dans l'écouteur. Trois fois. Puis une voix, féminine :

— *No sono libera per il momento, perd...*

Messagerie.

Michele Caserta esquissa une grimace, raccrocha, hésita encore un instant, sauta enfin du lit. Sa décision était prise. Sans doute la plus importante de son existence. La plus risquée aussi.

Voire mortelle.

La lumière descendait. Inexorablement, la tache claire rampait vers le bas. Reptile diaphane, qui ondulait, s'arrêtait, repartait au gré des lacs de végétation, accrochant méthodiquement chaque branche, chaque feuillu, chaque racine et chaque pierre de la paroi dans son

parcours vers le bas.

Vers l'Exécuteur.

En sueur, le souffle encore court et tassé sous un paquet de fougères, celui-ci essayait de ne pas penser. De chasser de sa tête la perspective d'échouer dans les geôles albanaises. Des cellules pourries, dont personne ne pourrait jamais le délivrer. Même pas Hal Brognola. Ici, le numéro Un du *Justice Department* U.S. n'avait aucun pouvoir. S'il était découvert, la seule manière d'échapper à la prison serait de lever son arme en direction des flics et de se faire tuer. La plus radicale. Définitive.

Ne pas penser. Ni à la prison, ni aux balles de la police locale. Ni même à se fondre dans l'ombre, ou à se faire le plus invisible possible. Se vider la tête, aussi longtemps qu'il le faudrait.

Alors, l'Exécuteur se vida la tête, et attendit.

Longtemps. Une éternité, lui sembla-t-il. Et lorsque enfin la lampe s'éteignit, que la silhouette disparut tout là-haut et que les bruits s'éloignèrent, il se remit à respirer normalement, et à penser. Au bilan de la situation. Rapide et sans appel. Situation critique. Car, compte tenu du nombre de cadavres laissés là-haut, les flics allaient grouiller longtemps dans le secteur. Police scientifique, investigations de toutes sortes. Moralité, il allait moisir dans ce puits puant pendant des heures. Voire plus longtemps encore. S'il parvenait jamais à remonter. Et si demain et en plein jour un flic plus curieux décidait d'inspecter le puits jusqu'au fond... En attendant, il n'allait pas rester accroché très longtemps à cette végétation qui menaçait de céder à chaque instant. D'ailleurs, ses bras s'ankylosaient sérieusement. Seule alternative dans l'immédiat, descendre au fond du puits.

Tenir compagnie au cadavre... et aux rats.

CHAPITRE IX

La sono faisait trembler les murs, et malgré l'interdiction de fumer dans les lieux publics, un épais brouillard de nicotine stagnait dans l'air surchauffé du *Capri's*. Toute une foule excitée chaloupait sous les flashes multicolores, aux rythmes décalés d'un DJ en pleine fièvre. Au bar, squatté par une faune suante et excitée, les boissons alcoolisées et autres cocktails surchargés défilaient à la vitesse grand V, et sur la petite scène surélevée les miroirs du plancher renvoyaient l'image à l'envers de l'artiste du moment évoluant autour de sa barre d'acier. La pol dance vedette du night.

Tania Strazic.

Seins nus, string minimaliste, corps de rêve. Et en plus, cervelle bien faite. Parfois, Michele Caserta se demandait comment il avait pu tomber cette nana-là. Belle réussite. Félicité par Frank. Son traitant. Raison de plus pour redoubler de prudence.

Surtout à partir de maintenant.

Il avait franchi le contrôle des cerbères de l'entrée sans problème, sans doute grâce à sa tenue BCBG qu'il avait pris soin de revêtir, et à son accent U.S. En Italie, on choyait les touristes... ce qu'il était très loin d'être, en réalité. Tout en fendant la foule, Michele Caserta avait repéré au moins deux des trois videurs de la boîte, et, du coin de l'œil, il cherchait à localiser les caméras de surveillance. Autant d'éléments appris sur l'oreiller, de la bouche même de Tania, maîtresse du benjamin de la fratrie Sciafone, propriétaire du *Capri's*. Giuseppe. Hémiplégique, accro à l'alcool et à la dope. Michele Caserta n'appréciait guère l'atmosphère étouffante des night-clubs, et celle du *Capri's* encore moins, mais ce soir, malgré l'interdiction formelle de Tania, il n'avait pas eu le choix.

Car c'était ce soir, ou jamais.

Enfin parvenu au bar où officiaient un « cocktailiste » en pleine démonstration acrobatique et deux serveuses en très petites tenues, il s'incrusta entre deux groupes de jeunes passablement éméchés, commanda une vodka soda et se fit tout petit. Il n'avait localisé qu'une seule des caméras évoquées par Tania. Décidément bien planquées. Pas grave, mais préoccupant, car son contact avec Tania devait rester secret. Impérativement. Aussi avait-il appelé plusieurs fois son portable en vain, avant de se risquer à venir. Il connaissait le caractère de Tania, elle allait être furieuse, mais ça lui passerait. Folle dingue de lui. De leurs séances de jambes en l'air. Dès la première fois, elle avait joui comme une folle, et elle lui avait avoué que c'était son premier vrai pied. Alors, même si elle se foutait en boule ce soir...

— T'es dingue !

Tania ! Là, derrière le bar !

Elle avait dû crier, mais à cause du vacarme Michele Caserta l'avait à peine entendue. Affairée, tête penchée et l'air de ranger des trucs sous le comptoir, Tania Strazic cracha sans le regarder :

— Bordel ! Qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu sais que...

— J'ai essayé de t'appeler ! Tu répondais pas et... Faut que je te parle. Très vite !

— Ce soir, je peux pas. Je te l'ai dit, je pars chez ma sœur à...

— *Merda !* Faut absolument que je te dise un truc. C'est très important !

— Mais merde ! T'as oublié les caméras ? T'as oublié qui je suis, ici ?

Michele Caserta n'avait rien oublié. Ni les caméras, ni le fait qu'elle était la maîtresse attitrée d'un des frères Sciafone, les boss mafieux du secteur. C'était même pour ça qu'il l'avait tamponnée, elle et pas une autre. Il insista :

— Caméras ou pas, frangine ou pas, faut que je te parle... CE SOIR !

Penché sur le bar, il avait quasiment hurlé dans l'oreille de Tania Strazic. Les nerfs à fleur de peau, il insista encore :

— Si je te dis que c'est urgent, c'est que...

— *Un problema ?*

Un videur surgit comme par magie. Montagne de muscles, crâne rasé, T-shirt gonflé bodybuilding. Le double de poids de Caserta. Et la mine renfrognée, pleine de soupçons grincheux.

— Laisse, Omar. C'est moi. Erreur de conso.

Sur la jolie face de Tania, l'expression désolée adéquate. Le bon réflexe. Toujours aussi renfrogné, le balèze enveloppa Caserta d'un long regard fixe. Pesant. Déjà, Tania avait disparu à l'extrémité opposée du bar, s'occupant d'autres candidats au coma éthylique. La hargne aux tripes, Caserta prit le temps d'avaler sa vodka, tout en surveillant le videur qui s'éloignait enfin. Sans remarquer un signe de ce dernier vers un angle de la salle, il profita d'un mouvement de foule au bar, se glissa en direction de Tania, parvint à lui jeter le plus discrètement possible :

— Agip. Dès que tu sors. Impératif.

Puis, sans lui laisser le temps de réagir, il fendit de nouveau la foule vers la sortie. Sans voir non plus dans son dos le regard du videur rivé à sa nuque.

Un regard lourd comme le plomb.

Les racines craquaient. Dans les poings crispés du Guerrier, le nœud de racines et de fougères commençait à céder. Inexorablement.

Et sous les semelles de ses Nike, les pierres descellées menaçaient d'en faire autant. Très bientôt. Et, là-haut, malgré ce brusque silence depuis un moment, plus rien. A croire que la police avait quitté les lieux. Simple illusion. Il n'avait entendu aucun véhicule repartir. Pourtant, quelque chose disait à l'Exécuteur que c'était peut-être le moment. Essayer de s'extirper de ce trou puant. De tenter sa chance. Il sentait ça à des riens. Comme une ambiance favorable. L'instinct du guerrier. Empoignant alors un entrelacs de racines situé au-dessus de lui et s'aidant des pieds sur les pierres, il commença à se hisser. Quelques centimètres. Peut-être une cinquantaine... et cela craqua. Si soudainement que son corps bascula en arrière. Entraîné par son poids, il dégringola plus bas, ne stoppa sa chute qu'au prix d'un réflexe fulgurant. Une autre racine qui craqua elle aussi, mais qui tint bon. Le temps de se dire que ça ne durerait pas, de réaliser qu'il ne remonterait pas, qu'il était coincé, vraiment prisonnier de ce puits, et que le départ des flics ne le sauverait pas pour autant. Sauf, bien sûr, s'il se manifestait. S'il appelait au secours.

Ce qu'il n'avait jamais fait, et qu'il ne ferait pas. Alors... Pendant ce temps, sa nouvelle prise s'arrachait lentement de la paroi en ruines. Il lança son bras de côté, parvint à en saisir une autre, qui se déroba aussitôt. Déséquilibré, il voulut en changer, rata sa cible, manqua lâcher prise, et ce qui devait arriver survint, la racine s'arracha de la paroi, entraînant un paquet de terre et de pierres, qui allèrent s'écraser trois mètres plus bas, sur le corps en décomposition. Dans un concert de couinements affolés, la meute de rats reflua, disparaissant dans les anfractuosités du fond du puits. A cet instant, Mack Bolan dut se rendre à l'évidence. Seule possibilité désormais : descendre. Quoi qu'il en coûte d'odeurs de charnier, de voisinage avec ce cadavre et avec les rats.

Cherchant alors une nouvelle prise plus bas, il allait tendre le bras sur sa gauche vers une touffe de ronces, quand une espèce de frémissement résonna au-dessus de lui. Instinctivement, il leva la tête, ne vit d'abord rien de particulier, puis :

— Pssst !

L'estomac brusquement serré, il regarda mieux, aperçut deux choses quasiment en même temps. Une espèce de long serpent clair qui descendait vers lui à travers les végétaux... et une silhouette, tout là-haut, penchée dans l'ouverture circulaire.

— Pssst ! *Get ! Get... Climb !* Montez !

En anglais. Une voix étrange. Comme désincarnée à cause de l'assourdissement provoqué par le puits.

— *Climb ! Quic... quickly !* Vite !

Une voix de femme ! Etouffée. Tendue. Accompagnée d'un mouvement de bras, dans le cercle de la margelle. Impératif. Au même

instant, l'extrémité du long serpent clair était arrivée au niveau des épaules de Bolan. Facilement identifiable grâce au système I.L. du Smart.

Un tuyau d'arrosage.

Genre, celui dans lequel il s'était pris les pieds plus tôt, lors de son sprint dans la cour. Incroyable. Là-haut, une femme l'avait vu sauter dans le puits, avait traîné le tuyau jusque-là pour venir l'aider à sortir...

— *Quickly !* Les flics reviennent !

Pas la police. Seule possibilité, une des candidates à l'immigration. De toute façon, aide inespérée. Déjà, le Guerrier avait empoigné le tuyau. Dur. Râpeux. Mauvais état évident. Et légèrement humide. Prise glissante, que Bolan assura de ses pieds comme les écoliers à la gym. Et il se mit à monter. Pas facile. Tuyau de faible diamètre, et caoutchouc creux se déformant sous la pression des doigts. Ascension délicate, mais régulière. Mais alors qu'il arrivait à trois mètres de la margelle, la voix de femme résonna de nouveau :

— Stop !

Incrédule, il releva la tête, vit cette fois nettement l'ensemble de la scène. La silhouette de fille penchée sur l'ouverture, le vieux treuil à la chaîne cassée, le tuyau enroulé autour, et, surtout, les deux mains crispées sur ce dernier pour le retenir.

— Stop ! répéta la fille alors qu'il assurait de nouveau ses prises pour continuer à monter.

Simultanément, il fut secoué par un à-coup, se sentit redescendre de presque un mètre. Il souffla :

— Eh ! *You...*

Il voulut relancer ses bras vers le haut, fut instantanément stoppé par un nouvel à-coup. Encore un mètre plus bas. Il était tombé sur une dingue !

Une folle, dont les mains continuaient de lâcher prise !

CHAPITRE X

Dans le minuscule local sombre au mur du fond tapissé d'écrans, l'homme assis devant la console avait parfaitement capté le signe d'Omar adressé à la caméra N°3. Un code établi entre les videurs et lui, pour désigner un incident ou un suspect particulier. D'un coup d'index sur le joystick de commande de ladite caméra, il avait actionné le zoom, et suivi en gros plan le comportement du client en question. Genre beau mec, bien sapé, apparemment pas sous l'emprise de l'alcool, et qui avait subtilement manœuvré pour rallier l'autre extrémité du bar, afin d'aller parler à Tania. Tania Strazic, la pol dance vedette de la boîte.

La protégée des Sciafone.

Sujet sensible.

Il avait vu Tania sembler s'énervier, et le mec insister pour lui parler à l'oreille, avant de quitter le night en vitesse. Sur un écran voisin, il avait surpris l'expression vite effacée qui avait flotté sur le joli visage de la maîtresse de Giuseppe Sciafone. Une expression où l'agacement avait vite été remplacé par ce que tout mec un tant soit peu branché gonzo sait reconnaître d'un coup d'œil.

Un truc monté tout droit du bas-ventre.

Un instant déconcerté, l'opérateur resta songeur. Parler de ça à Omar, aux boss directement, ou la boucler... Mais les conditions de son boulot avaient été bien précisées dès son embauche à la boîte. Entre autres, consigner sur son journal de bord chaque événement inhabituel, et en conserver l'enregistrement vidéo. Et alerter la direction pour chaque incident majeur. Alors, tandis que les images continuaient à défiler sur ses écrans de contrôle, l'opérateur se demanda si ce qu'il venait de surprendre constituait effectivement un incident majeur. A ses yeux, pas vraiment, mais si Omar allait baver auprès des patrons, ils ne comprendraient pas qu'il ait gardé ça pour lui. Or, ces patrons-là n'étaient pas des chefs d'entreprise ordinaires. Ils étaient les Sciafone. Les neveux de Zio Sandro « Rabbia ». En revanche, s'il y avait réellement un problème du côté de la poule de l'infirme, il allait être celui qui annonçait les mauvaises nouvelles. Pas très confortable. Pourtant, il n'avait guère le choix. Alors...

Il décocha le téléphone intérieur, frappa la touche 1, entendit une voix pressée répondre sur fond de conversations animées ponctuée de rires :

— Sì.

Le timbre d'Emiliano. *The Voice*. L'aîné des Sciafone. Le vrai boss du clan. L'opérateur prit sa respiration, annonça sobrement :

— Y a peut-être une embrouille, *padrone*.

*

* *

Là-haut, les mains de la folle allaient lâcher le tuyau.

— Hé ! jeta Mack Bolan. *You're...*

— *You stop !* coupa la fille d'une voix essoufflée par l'effort. *You stop... or I...*

— *Shit ! You are crazy ?*

— *You ! You Yankee ?*

— *What ?*

— *You'r a cop ! Cop Yankee.*

Un flic américain ! Qu'est-ce que cette malade s'imaginait !

— *Cop Yankee. I... I know !* Je le sais.

En plus de raconter n'importe quoi, cette folle était en train de fatiguer. Le tremblement de ses mains l'exprimait clairement, dangereusement. Si jamais elle lâchait... Et puis, il y avait la police tout près !

— *You, cop U.S.,* reprit la fille au-dessus de lui d'une voix tendue par l'effort et l'angoisse. *You cop, and... and I... I want go USA !*

Très mauvais anglais, mais cette fois parfaitement explicite. Pour une raison X, cette fille le prenait pour un flic et elle exigeait d'émigrer aux States. La vieille antienne. Il acceptait, elle retenait le tuyau, il refusait, elle le lâchait. Chantage certes quelque peu naïf, mais en l'occurrence son seul moyen de pression. Mack Bolan marqua un léger temps, finit par lâcher :

— O.K.

— *O.K. on Bible ?*

Serment sur la Bible ! Ne manquait plus que ça ! Agacé par l'urgence, l'Exécuteur renvoya sèchement :

— *You do shit, girl !* Tu fais chier, jeune fille ! J'essaierai de t'aider. Tu as ma parole. C'est tout ! Maintenant, lâche ce putain de tuyau ou non, je m'en tape !

Et il s'élança vers le haut sans lui laisser le temps de réfléchir, sans même savoir si elle avait tout compris. Quand ses mains agrippèrent enfin la pierre de la margelle, elle n'avait toujours pas lâché le tuyau. D'un coup d'œil, il enregistra la scène. De l'autre côté de la cour, au-delà des véhicules des mafieux, une voiture de la *policia*, arrêtée devant la porte ouverte de la fromagerie, aux pieds des trois cadavres. Une seule rampe bicolore allumée, portière ouverte, personne autour. Repoussant la fille pour sauter à terre, il souffla :

— Où sont les flics ?

Sans répondre, la fille lâcha enfin le tuyau qui disparut dans le puits, et, désignant la droite de la cour, elle pressa :

— *Come ! Quickly !* Je connaître chemin. Vite ! Autre police venir !

Quickly ! Quickly !

Là-bas, une silhouette en uniforme venait de réapparaître dans le cadre de la porte du bâtiment. Un flic. P-M. au poing, équipé d'une lampe torche. Un flic, dont la tête se tourna brusquement vers le puits.

Urgence absolue. La fille disparaissait déjà dans l'ombre. Alors, Bolan la suivit, tous les muscles tendus dans l'attente des impacts.

Ceux des balles qui allaient le tuer.

*

* *

— *Tu sei pazzo !* T'es dingue !

La phrase fut à demi emportée par le claquement de la portière. Se laissant tomber sur le siège passager de la vieille Lancia, Tania Strazic répéta dans un soupir excédé :

— T'es complètement dingue ! Je t'avais dit...

— Moi aussi, *bella cara*. Moi aussi, je suis content de te voir.

Tout en prononçant ces mots, Michele Caserta s'était penché sur la jeune pol dance, effleurant ses lèvres d'un baiser à la fois doux et furtif. Il connaissait Tania. D'ailleurs, il en avait connu beaucoup d'autres. Pas une seule n'avait longtemps résisté à ce type de traitement. Toutes folles de son regard, de sa voix, de ses mains et surtout... d'une certaine partie basse de son physique de sex-symbol. Déjà, ses mains étaient parties explorer la peau dénudée des reins de la jeune femme, faisant aussitôt naître les frissons, et la chair de poule qui allait avec. Glissant sa bouche à l'oreille de Tania, il souffla de cette belle voix grave et légèrement voilée qui la faisait frémir :

— Tu te souviens, *cara* ! Tu te souviens de notre première fois ? C'était ici. Derrière cette station Agip et...

— *Specie di...* Michele ! Arrête ! *Tu sei pazzo !* Je... je t'avais dit de ne jamais venir à la boîte !

Les phares d'une voiture de passage éclairèrent fugitivement la vieille enseigne Agip située à l'écart de la Lancia, et Tania Strazic se raidit.

— Arr... Arrête ! Si on nous voit ensemble...

— *Cool, cara ! Cool !* Il n'y a personne, ici. Rien que nous. Comme la première fois !

Il la caressa, fit naître de nouveaux frissons, engagea son autre main sous l'avant du minuscule boléro de soie qui couvrait son buste, et, cette fois, la jeune femme se cambra dans un râle. Déjà vaincue. Avant même que la première main de son amant ne quitte son dos pour s'engager sous sa courte jupe. Et là, en trouvant ce qu'il cherchait, dans l'état où il l'espérait, quand il fit basculer le siège passager à l'horizontale et qu'il entendit le nouveau râle de Tania, Michele Caserta sut qu'il avait gagné la première manche de son combat. Un match très serré.

A plusieurs millions d'euros.

— *Quickly ! Quickly !*

Sûr d'avoir été vu, quasi certain d'entendre bientôt des cris et des coups de feu, l'Exécuteur courait derrière la fille, la couvrant instinctivement du rempart de son propre corps au cas où. Mais, contre toute attente, rien ne s'était produit quand ils atteignirent le côté droit de la cour et le mur des dépendances. Un mur aveugle de ce côté. Autant dire, sans issue. Et, bien sûr, impossible de gagner la partie du bâtiment offrant la seule porte accessible. Trop loin, complètement à découvert, trop dangereux. Incrédule, Bolan entendit la fille insister :

— *Come !*

Dans le faible éclairage dispensé de loin par les phares de la voiture de police, elle indiquait un point situé devant eux et que son corps masquait au Guerrier. A trois mètres, une tache sombre, au pied du mur aveugle et au ras du sol. Une tache que l'Exécuteur identifia, grâce au système I.L. du Smart toujours fixé à son front. Un soupirail. A demi enterré dans sa partie inférieure, désespérément étroit... et barreaudé !

— *Come ! Come !*

Devant Bolan, la fille s'était précipitée, désignant précisément les barreaux en question à l'Exécuteur.

— *Casser ! Quickly !*

Casser ! Elle en avait de bonnes. A moins d'envoyer une grenade...

— Hé ! Là-bas !

Dans le dos de Bolan, une voix. Impérative.

— *Ej ! Stop !*

Dans le même temps et en un éclair, le Smart avait envoyé l'image du soupirail à l'Exécuteur. Analyse, option. Barreaux rouillés, défonçage envisageable, mais passage problématique. Trop étroit. Repoussant la fille de côté, le Guerrier allait néanmoins envoyer son coup de pied, quand dans son dos la rafale déchira la nuit.

Accompagnée par les premiers impacts.

— *Eccolo !* Le voilà !

A travers la vitre fumée de la BMW, Omar venait de désigner la station Agip au passage. Le chauffeur tourna la tête, aperçut à son tour la silhouette sombre d'un véhicule, à demi masqué par le bâtiment décrépit de la station désaffectée.

— C'est lui, enchaîna Omar. C'est la caisse du mec. Va te garer plus loin.

Omar était tout excité. Le boss lui avait ordonné de filocher Tania dès son départ à la fermeture du *Capri's*. Embarquant un autre des

videurs avec lui, ils avaient suivi de loin la petite Fiat de la maîtresse de Guiseppe Sciafone, jusqu'à cette station désaffectée, où elle s'était garée derrière l'autre bagnole. A vue de nez, une Lancia foncée, comme celle du mec qui avait emmerdé Tania au *Capri's*.

Emmerdé... visiblement pas vraiment.

Car cette petite salope était bel et bien là, accourue le rejoindre ici. Et qui venait de s'enfermer avec lui dans la Lancia. Sûrement pas pour discuter d'une recette de cocktail. Les deux caisses tous feux éteints, ça risquait de durer. Tandis que la BMW poursuivait son chemin sur la petite route, Omar ricana :

— Il se fait de jolies cornes, le frerot à roulettes.

Allusion évidente au frère cadet des Sciafone.

Près de lui, son collègue, un Black massif au crâne également rasé, grogna dans sa barbe :

— Avec un peu de bol, on sera peut-être chargés de la punir, la p'tite pute.

Une perspective qui l'excitait déjà.

— Là, indiqua Omar en désignant une ouverture dans le talus bordant la route.

Frustré dans son délire, le chauffeur obtempéra, et tandis qu'il stoppait la BMW dans le renforcement, Omar composa un numéro sur son portable. Une voix répondit aussitôt :

— *Si*.

Le timbre de *The Voice*. Emiliano Sciafone. Omar résuma la situation, demanda :

— On fait quoi, *padrone* ?

— *Momento*.

Sur la ligne, il y eut un « blanc » ponctué de murmures inaudibles, avant que la même voix ne résonne de nouveau :

— *Bene*. Voilà ce que vous allez faire...

CHAPITRE XI

La rafale déchirait l'air et les balles arrachaient l'enduit lépreux du mur, projetant des éclats de ciment tous azimuts. Juste au-dessus de leurs têtes, juste à la seconde où le Guerrier envoyait son premier coup de pied dans le cadre du soupirail. Simultanément, il avait bousculé la fille, l'envoyant rouler à terre, tandis qu'il doublait son coup de pied dans les barreaux. Sans plus de résultat. Au même instant, des phares débouchèrent soudain là-bas sous le porche, et deux véhicules déboulèrent comme des fusées dans la cour. Deux énormes 4x4 genre Hummer.

Renforts de police ?

Incrédule, l'Exécuteur vit des éclairs en jaillir, suivis de rafales nourries. Les flics tiraient sur les flics ! Il entendit des hurlements du côté de la police, d'autres rafales, aperçut des corps en uniforme qui s'écroulaient et la lumière se fit dans son esprit. Des 4x4 en renforts, mais pas de la police !

Les macs avaient eu le temps d'alerter la cavalerie. Comme pour le confirmer, la fille cria dans l'ombre :

— Mafia !

Ça devenait chaud brûlant. Comme un fou, le Guerrier renvoya son pied dans les barreaux du soupirail, obstacles qui cette fois s'arrachèrent d'un coup, emportant à l'intérieur tout le bâti métallique rongé par la rouille, plus une partie de la maçonnerie délitée. Dès lors, entièrement guidé par sa longue expérience de la survie, l'Exécuteur avait attrapé la fille par son col de blouson, la propulsant littéralement dans l'ouverture béante, la poussant sans ménagement aux fesses et aux pieds malgré ses cris de panique, comptant mentalement les secondes qui le séparaient encore de sa propre mort. Derrière, des appels, d'autres tirs. Quelqu'un hurla quelque chose en albanais, et, cette fois, tous les tirs convergèrent dans sa direction. Par le soupirail, il entendit la fille lui crier :

— Ils nous ont vus !

Une grêle furieuse déchiqueta le mur près de Bolan. N'y voyant pas grand-chose à cause des véhicules formant écrans, les flingueurs albanais tiraient au jugé. Ça n'allait pas durer. Il fallait calmer le jeu, vite, et sans risquer la ruée des flics. Libérant une main, le Guerrier arracha alors de sa ceinture la deuxième et dernière grenade M84 incapacitante, en fit sauter la goupille, balança la « poire » à la volée, par-dessus les véhicules des mafieux, plaqua ses paumes à ses oreilles et ferma les yeux. Il perçut vaguement des cris, entendit une déflagration si puissante que ses tympanes vibrèrent sous ses paumes.

Dans le même temps, et alors qu'une lumière diffuse traversait ses paupières, il sentit les pieds de la fille lui échapper.

Il rouvrit les yeux, pour voir l'Albanaise disparaître d'un coup, comme aspirée par le soupirail. Derrière, un soudain silence s'était établi. Provisoire. Quelques secondes de répit, dont Bolan profita pour plonger à son tour, bras en avant, dans l'étroit cadre sombre ouvert devant lui. Sans savoir où il allait... sans même savoir si sa carcasse allait pouvoir passer.

Et cela coïncida au niveau des épaules. Les bras étant passés, il poussa des deux mains contre le mur intérieur, se tordit en tous sens, essaya de rouler de côté, se coïncida davantage, dut carrément cogner des deux poings de chaque côté de l'ouverture pour sentir son épaule droite commencer à s'engager plus avant, avant de coincer de nouveau.

Poussant des pieds contre le sol à l'extérieur, Bolan eut l'impression de s'arracher les deux épaules à la fois, réalisa soudain qu'ils n'y étaient pour rien.

L'Albanaise ! C'était elle qui le tirait. Arc-boutée des pieds contre le mur de chaque côté de ses épaules, elle le tirait par les bras comme une forcenée, crachant rageusement dans sa langue des tas de choses sans doute pas très aimables, forces décuplées, folle de terreur à l'idée d'être prise par la *polici...* ou pire. A cet instant, le Guerrier entendit de nouveaux cris et de nouvelles rafales à l'extérieur. Bandant alors ses muscles à se rompre, et d'un ultime sursaut de tout le corps, il se sentit littéralement expulsé de l'étau de pierres, plongea en avant, et tandis que son corps roulait sur un sol inégal et jonché d'obstacles, il entendit la fille lâcher un petit cri sauvage.

De nouveau, elle le tirait par la manche, butant sur des choses, titubant, allant n'importe où dans le noir. Ce qui n'était pas le cas du Guerrier, grâce au Smart, dont l'écran-feuille lui restituait le décor verdâtre. Une sorte d'étable ou plutôt de bergerie désaffectée. Box aux parois écroulées, mangeoires vides striées de toiles d'araignées, quelques restes de végétaux desséchés ou en voie de pourrissement. Et, tout au fond, les traits plus clairs d'un cadre de porte entrouverte. Tirant Bolan par la manche, la fille pressa encore :

— *Come ! Quickly !*

A croire qu'elle était nyctalope, ou qu'elle connaissait les lieux par cœur. Ce qui semblait bien être le cas, car entraînant Bolan dans la foulée, elle ouvrit la porte à la volée, et ils se retrouvèrent dehors, en pleine campagne. Un pré en jachère, plutôt caillouteux, qui descendait en pente abrupte, vers une rangée de barbelés bordant ce qui ressemblait à un chemin bordé d'épais bosquets. Décor que la mémoire du Guerrier identifia immédiatement : son chemin.

Celui où il avait stationné son 4x4 de location. Quelque part, près

de là ou plus loin, en tout cas à l'abri d'un de ces bosquets.

Instantanément, son cerveau avait réinitialisé son parcours lors de son arrivée sur le secteur, et programmé l'itinéraire de retour vers le 4x4. Dévalant la pente et entraînant la fille dans sa course, il fit passer l'Albanaise de l'autre côté des barbelés, sauta à son tour sur le chemin, et tandis que là-haut des cris et des appels continuaient de résonner du côté de la fromagerie, tous deux se fondirent dans la nuit. Quelques minutes plus tard, alors que traînant toujours la fille à sa suite le Guerrier retrouvait enfin le 4x4 au fond du bosquet où il l'avait laissé, il entendit cette dernière haleter en s'écroulant contre l'aile du véhicule :

— *Sons of a bitch !*

Finalement pas si basique, son anglais ! Sans chercher à savoir qui de lui, des flics ou des pourris locaux étaient concernés par l'injure, il la propulsa sur le siège passager, sauta au volant et démarra sur les chapeaux de roues, tous feux éteints.

Dans l'esprit du Guerrier, pas question de rallier l'Italie par le nord. Bien trop long, et trop risqué. La police allait forcément établir des barrages. Et puisqu'il avait désormais une piste... Direction, Vlora.

S'ils y parvenaient jamais.

— T'es malade ! Je peux pas faire ça !

Les cheveux en bataille, la tenue en désordre et le souffle encore court, Tania Strazic avait entendu les propos de Michele Caserta sans les écouter vraiment. Trop chamboulée par cette étreinte, à la fois rapide et sauvage, qui l'avait laissée pantelante un long moment, avant de réaliser ce que son amant venait de lui demander.

Complètement dingue !

Tout en se réajustant maladroitement, elle essayait de remettre de l'ordre dans son esprit encore enfiévré, sans y parvenir. Les mots de Caserta formaient dans sa tête une espèce de kaléidoscope sonore qui se brouillait continuellement. Au point qu'elle doutait à présent d'avoir bien compris. La serrant contre lui et caressant ses cuisses sous sa jupe, Michele Caserta souffla à son oreille, sans cesser de la picorer de furtifs baisers :

— T'inquiète, *Bambina cara*. Si tu veux pas, tu le feras pas. Mais souviens-toi. L'autre jour, tu m'as dit que tu l'avais vu un soir manœuvrer la molette de ce coffre. Que tu l'avais vu composer la combinaison, que tu l'avais instinctivement noté dans ta tête, et que tu aurais pu lui faucher du fric...

— Je ferai pas ça. C'est trop dangereux. Tu sais qui sont ces types et...

— Je sais, bébé. Je sais ! Mais réfléchis. Personne ne pourra penser que c'est toi. Au téléphone, il avait l'air complètement shooté. Ses

frangins le connaissent. Ils penseront qu'il s'est gouré. Qu'il a confondu les numéros. Et comme personne ne trouvera ce foutu bulletin...

— Non ! T'es vraiment dingue d'avoir imaginé un truc pareil !

— C'est peut-être dingue, bébé, mais ce soir, il est question de plusieurs millions d'euros. Des millions, rien que pour nous si tu fais ce que je te demande. Ensuite, à nous les Bahamas, ou n'importe où dans ces royaumes du fric. A nous deux la belle vie. On se mariera dans un de ces foutus paradis fiscaux, et on pourra faire des gosses qui ne manqueront jamais de rien.

— Non, gémit Tania Strazic en se tordant entre ses bras. C'est pas possible ! Ils sauront que c'est moi et...,

— Dis pas de bêtises. Ils sauront jamais. Parce que personne saura que tu pouvais être au courant pour ce billet gagnant, et personne pourra savoir que tu seras allée là-bas cette nuit, même s'ils savent que ce con t'a confié un trousseau de ses clés. Ils savent que tu vas chez ta sœur tous les samedis soir sur la Costière après la fermeture de la boîte, ce que tu feras sitôt ce foutu billet dans ta poche. Et moi, je serai là. En couverture. Crois-moi, bébé. Rien ne peut t'arriver de mauvais. C'est facile ! Ecoute-moi, *cara* ! Je te jure que c'est facile. Entre ses acouphènes et ses trips, il n'entendra rien. Il ne saura même pas que tu es venue. Et sitôt le coup fait, je te suivrai de près, jusqu'à Amalfi s'il le faut. Tu risques rien. Rien de rien !

— Ils sauront. Ils se douteront et...

— De rien ! Je l'ai sur écoute depuis longtemps. Je sais qu'il ne joue pas par internet. Qu'il fait ses jeux lui-même et qu'il va les valider en personne à son point de pari habituel avec son fauteuil roulant. Donc, aucune trace. Rien qu'un bulletin qu'il a dit à ses frangins avoir rangé dans son coffre. Un bulletin qu'il suffira de présenter au bureau des gains pour encaisser le pactole sans risquer la moindre enquête. Pas la plus petite question. Ces trucs-là, si on veut que ça reste confidentiel, ça le reste.

— Non !

Tania Strazic s'était arraché à l'étreinte de Caserta. Le repoussant en secouant la tête comme si elle chassait l'idée même de ce projet fou, elle répéta d'une voix essoufflée :

— T'es vraiment dingue !

— *Merda*, bébé ! C'est un coup facile ! Une chance que tu ne verras plus jamais passer.

— La chance, hein ! Et si je me fais quand même prendre, tu sais ce qu'ils me feront ?

— Je t'assure que...

— C'est toi qui viendras me tirer de leurs pattes ?

— *Cara* ! Tout ça, c'est juste du délire ! Réfléchis un tout petit peu,

et tu verras qu'il n'y a aucun risque. Aucun. Parce que, au bout du compte, même ton Giuseppe finira par croire qu'il s'est gouré. Garanti.

— Non.

— Quoi, non ?

Tania Strazic secoua la tête.

— Non, je veux pas faire ça !

— Pfuiii ! Tu te déballonnes, *cara* ! Je le crois pas !

— Déballonner, mes fesses ! C'est quand même moi qui ai installé chez lui ton matériel d'écoutes à la noix !

— Justement ! T'aurais fait tout ça pour rien ?

— Tu m'avais dit que c'était seulement pour ton boulot. Pas pour me mouiller dans une histoire de gros fric où je risquerais ma peau !

Elle marqua un temps, haleta de plus belle, parut soudain réaliser, laissa tomber dans un souffle :

— Espèce de... T'as fait tout ça pour me mouiller ! Pour te servir de moi quand une occasion se présenterait. Tu t'es foutu de moi et...

— *Cara ! No !*

— Espèce de...

Elle déverrouilla sa portière, et la tenue toujours en désordre, elle se jeta dehors en feulant de rage et de dépit :

— *Stronso !*

Avant que Caserta n'ait pu la retenir, elle avait regagné sa Fiat stationnée derrière la Lancia et démarré en trombe.

CHAPITRE XII

Tania pleurait.

Seulement de l'intérieur. Désillusionnée. A la fois pétrie de rage et amère. D'origine kosovare, émigrées à cause de la guerre en Yougoslavie, orphelines de mère et délaissées par un père alcoolique, sa sœur Mariana et elle avaient été élevées à la dure dans une famille d'accueil, et, très tôt, elles avaient compris que les larmes extérieures n'étaient qu'un aveu de faiblesse. Surtout Tania. Dès l'âge de seize ans et au contraire de sa sœur âgée de dix-sept, elle avait refusé cet emploi à la manufacture de jus de citrons qu'on leur avait offert, et elle était montée à Naples. Elle se savait belle, elle avait du caractère, mais la vie était dure, et, dans les premiers temps, elle avait légèrement dérapé. Un peu de fumette, quelques petites passes occasionnelles. Des vieux messieurs dragués dans les cafés branchés de la côte. Jusqu'à ce qu'elle se fasse repérer par les patrons des boîtes de nuit du même secteur. D'abord barmaid, puis, grâce à son physique, la pol dance. De bons pourboires. Les billets que les mâles en rut transpirant d'envie glissaient dans son string durant son numéro dans des bars plus ou moins minables, avant qu'on vienne la recruter pour danser au *Capri's*, le plus top des night-clubs que la famille Sciafone possédait au nord de Naples. Beaucoup de voyous friqués, des gens du show-biz, de la télé, en veine d'encanailleries, beaucoup de fric. C'est là qu'un soir, Giuseppe Sciafone lui était apparu pour la première fois, dans son fauteuil roulant électrique. Pour son anniversaire, ses frères lui avaient préparé une soirée spéciale. Tout le gratin plus ou moins mafieux du secteur, y compris les super boss de Scampia et de Secondigliano, les deux fiefs de la camorra du nord, les supermarchés locaux de la dope. Tania savait tout ça, mais, au *Capri's*, elle était plutôt bien traitée, et, quand Giuseppe l'avait draguée, elle avait vite compris l'avantage de la situation.

En résumé, plein de blé.

Pour la forme, elle s'était fait désirer trois semaines, avant de tomber dans le lit de Giuseppe, et, très vite, le cadet des Sciafone avait refusé les habituelles demi-putes rabattues par ses frangins, pour ne garder qu'elle, complètement accro pour ne pas dire amoureux. Dès lors, le statut de Tania au *Capri's* avait évolué. De danseuse anonyme, on l'avait bombardée vedette, on lui avait donné des cours, on l'avait envoyée dans le meilleur institut esthétique de Naples, et Giuseppe lui avait offert sa première voiture neuve. Fiat Bravo toutes options. Plus un appart standing tout près de la résidence de son protecteur. Plus tard, de plus en plus mordu, il lui avait même fait faire un double de

ses clés, pour qu'elle puisse venir le « réveiller en douceur » en pleine nuit, quand elle quittait le *Capri's*. Bien sûr, et contre l'avis de ses frères, il lui avait demandé d'abandonner son boulot, ce qu'elle avait refusé. Libre depuis toujours, elle voulait le rester. Le destin. Car, sans cette liberté, elle n'aurait jamais croisé la route de Michele Caserta. Sa souffrance.

Rencontre qu'elle avait crue fortuite, un dimanche matin au marché d'Amalfi, en compagnie de sa sœur. Journaliste, beau à tomber raide, sourire de rêve et regard de fauve conquérant. Le charme à l'état brut. Même Mariana, pourtant bien mariée et mère heureuse de deux beaux enfants, en était restée toute molle. Résultat, jolie balade à Capri le soir même... et nuit de fièvre dans le meilleur hôtel de l'île.

Mais, depuis quelque temps, Tania souffrait.

Parce que, depuis, elle se savait manipulée par le beau journaliste. Il voulait tout savoir sur la famille Sciovone, il avait même réussi à lui faire installer ce matériel d'écoutes au domicile de Giuseppe. Michele Caserta l'avait transformée en espionne, en indic. Un truc où elle risquait sa vie. Car les Sciovone, c'était la camorra, et, elle le savait, *l'Organizzazione* savait punir les « donneuses ».

Au mieux, la mort, au pire, les bordels d'abattage en Afrique.

Alors, ce que Michele venait de lui proposer ce soir la glaçait de peur, certes, mais surtout de chagrin. Car tout à l'heure dans la Lancia, elle avait tout compris. Depuis le début, elle n'était pour lui qu'une source d'infos. Rien de plus. S'il l'avait aimée, il ne lui serait pas venu à l'idée de la mettre en danger à ce point.

Cambrioler le coffre d'un Sciovone !

Seulement, ce soir et du fond de son lit, alors que malgré elle des tas de combinaisons chiffrées tournaient dans sa tête, alors qu'elle se demandait même si elle pourrait se souvenir un jour de cette fichue combinaison à peine entraperçue par hasard, elle comprenait aussi qu'elle allait désormais souffrir encore plus. Parce qu'elle allait devoir rompre avec Michele... et qu'elle l'aurait encore dans la peau un très long moment, ce foutu salaud ! Alors, pour la première fois depuis son enfance et toute glacée sur son oreiller, elle eut l'impression que quelque chose de tiède roulait sur sa joue...

Mais non. Bien sûr que non...

— *What's name you ?*

La jeune Albanaise venait d'émerger d'un sommeil plutôt agité, et son anglais très approximatif aurait pu faire sourire, mais Mack Bolan essayait d'ordonner ses pensées. Ils roulaient depuis longtemps sans s'être dit un mot, les routes désertes à cette heure de la nuit commençaient à l'anesthésier, et il ne trouvait pas la solution.

Que faire de cette fille ?

Avant de s'endormir, alors qu'il surveillait régulièrement la rare circulation dans son rétro, elle lui avait résumé sa vie. Serveuse de bar à Tirana, mauvaises rencontres, propositions d'émigration à l'Ouest avec promesse de vie facile. Classique. Elle avait appris le peu d'anglais qu'elle connaissait dans des livres, espérant aller un jour en Amérique, ce qu'elle croyait pouvoir faire à partir de l'Italie. D'où cette émigration par le réseau des macs. Tout à l'heure au cours du blitz, et plutôt que suivre ses copines de misère en fuite, elle avait paniqué, s'était perdue au fond du local, avait entendu de loin le mac italien traiter Bolan de *Yankee di merda*, et elle l'avait pris pour une sorte de flic U.S. Et, malgré la panique, l'idée lui était venue de se planquer et d'attendre pour lui demander son aide. En fait d'aide, c'était elle qui lui en avait apporté. La chance de sa triste vie. En contrepartie, il avait certes promis de faire ce qu'il pourrait, mais en tout cas, sûrement pas de l'emmener en Amérique. Or, à part l'abandonner en pleine nature dans son pays ou l'embarquer avec lui pour l'Italie...

— Hé ! *What's name you* ?

Se redressant au volant, Bolan lui jeta un regard de côté à la lueur du tableau de bord. Dans les vingt ans et quelque chose, plutôt maigrichonne, nez pointu, petits yeux noirs, pas très belle. Pas le genre à faire les soirées top des bordels de luxe. Revenant à la route, il questionna à son tour :

— Et toi, c'est quoi, ton nom ?

— Sendi. Sendi Pavak.

Sendi ! Ce prénom qu'il avait entendu crier tout à l'heure par une des filles qui fuyaient la fromagerie. Ce prénom qu'il avait pris pour celui de sa petite sœur Cindy, et qui l'avait tant troublé ! Reprenant le cours de ses pensées, il décida de mettre les choses au point :

— Ecoute, Sendi. Question Amérique, je ne pourrai rien pour toi. Mais si je peux passer en Italie par bateau, tu passeras avec moi. Ce sera tout ce que je pourrai faire. Seulement, ta vie là-bas ne sera guère plus facile qu'ici. Sans personne pour t'aider, sans papiers... *You know* ?

— *I have passport.*

Bolan tiqua.

— Tu veux dire que ces types t'ont laissé ton passeport ?

Sendi secoua la tête.

— Pendant bagarre toi et eux, j'ai retrouvé *passport*. Dans le camion.

Joignant le geste à la parole, elle se tortilla pour fouiller sa poche revolver de jean, brandit le précieux sésame devant le Guerrier en disant :

— Toi voir ça ? C'est bon pour l'Amérique !

Il fit la grimace.

— Pas si facile, fillette. Un passeport ne suffit...

— C'est quoi, fillette ?

Sourcils froncés, Sendi cherchait à comprendre. Pour la première fois depuis le début de son blitz local, le Guerrier esquissa une ombre de sourire.

— Fillette, c'est comme jeune fille.

— O.K. Mais je ne te crois pas. Je crois qu'avec le *passport* je dois pouvoir aller en Amérique. Et si tu m'emmènes en Italie, je me débrouillerai. Là-bas, je connais quelqu'un.

Bolan s'étonna :

— Tu connais du monde en Italie ?

— *Yes. A man. A car businessman.* Il s'appeler Tino.

— Tu veux dire, un type qui vend des voitures ?

— *Yes.* Vendre des voitures d'occasion Albanie et partout Europe.

— Hum ! Et tu l'as connu comment ?

— Ça te regarde pas. Je connais, c'est tout. Il m'a dit de venir en Italie et lui m'aider.

— Hum... Où ça, en Italie ?

— Il a dit de venir à Naples. Il travaille là-bas.

Un Napolitain vendeur de voitures d'occasion dans les pays de l'Est... Bien sûr, bien sûr, mon Tino ! Chose à peu près certaine, même en Italie, cette jeune Sendi pas très jolie n'allait sûrement pas vers un avenir pavé de roses.

— Et toi, interrogea Sendi, c'est quoi, ton nom ?

— John, énonça Bolan.

— John quoi ?

— Dakota.

L'identité d'un de ses nombreux faux passeports à lui.

— Toi flic américain ?

— Non.

— Ah ? Alors toi *killer* ?

Il hocha la tête.

— Si tu veux.

Sendi lui lança un regard de travers, finit par se laisser aller contre son dossier de siège en soupirant :

— O.K., *Killer*. Tu m'emmènes en Italie. Après, je me débrouille.

Et elle ferma les yeux.

*

* *

Une éternité.

Tania ne dormait pas, et cela lui semblait durer depuis des heures. Trop nerveuse. Trop en colère contre Michele... trop malheureuse et...

Téléphone. Son portable. Et, sur l'écran, le numéro de Michele !

Tania faillit décrocher, se ravisa. Ce salaud s'était assez fichu d'elle. Vraiment assez. Il l'avait prise pour une bimbo facile à gruger. Sa marionnette. Mais c'était fini, bien fini. Cette fois, elle en avait fait le tour. Entièrement démasqué. Un manipulateur, qui allait sans doute encore essayer de la faire marcher...

Le salaud !

Tania laissa sonner. Le temps de déclencher la messagerie. De toute façon, elle n'avait rien à fiche du message qu'il lui laisserait sans doute. Elle ferma les yeux, laissa tomber son portable sur le chevet, se retourna sur le côté pour dormir.

Sans succès. Trop énervée.

Et, dix minutes plus tard, elle reprenait son portable et consultait sa messagerie, comme ça, pour savoir ce que ce salaud avait encore inventé.

— « *Scusi, Bambina cara. C'est moi. »*

La voix grave, ensorcelante... malgré ce surnom de *Bambina* complètement stupide. Elle se dit qu'elle devait effacer ce message... écouta la suite :

— « *Bambina !* Je... Ecoute, je sais que tu vas chez ta sœur, que tu es peut-être déjà en route, et que pour ce que je t'ai demandé, c'est désormais trop tard... »

Tania n'était pas partie. Cette histoire l'avait lessivée. Elle avait préféré envoyer un texto à sa sœur pour lui annoncer qu'elle ne viendrait que demain, enfin, aujourd'hui, maintenant.

Michele Caserta enchaînait :

— « ... mais je voulais te dire que je comprends et que je m'excuse d'avoir insisté et de t'avoir fait du mal. Tu as raison, je suis un vrai salaud. Tu es une fille bien. Pas armée pour ce genre de combine. D'ailleurs, même si tu avais accepté, tu n'aurais sûrement pas pu aller jusqu'au bout. Ce genre de truc, ça demande des nerfs d'acier. De professionnel. *Perdonami, Bambina.* Je ne t'embêterai plus avec tout ça. Ce que je veux, c'est seulement toi. »

La voix grave qui avait tellement chamboulé Tania dès le début de leur liaison s'était légèrement cassée dans le combiné. Encore plus quand elle ajouta :

— « Je t'en prie, *Bambina.* Appelle-moi. *Ti amo. Ti amo tanto !* »

Un déclic, et plus rien.

CHAPITRE XIII

Michele Caserta s'inquiétait, conscient d'avoir été trop loin, trop brusquement. A présent, il craignait d'avoir cassé son coup avec Tania, une sacrée bonne recrue, exactement ce qu'il lui fallait en ce moment. Il connaissait tout d'elle ou presque, son enfance morose, cette galère passée à son arrivée à Naples. Une fille sacrément solide. Et ambitieuse. Or, avec ce qu'elle savait maintenant à propos de ce bulletin gagnant, elle était capable de le doubler. Pour se venger. D'ailleurs, au lieu d'être partie chez sa sœur comme prévu, elle était chez elle. Tout à l'heure, il avait vu ses fenêtres s'éteindre, et depuis, plus rien. Allait-elle ressortir ? Aller faucher le bulletin chez l'infirmier ? Parfaitement capable, malgré ses dénégations offusquées à la station Agip. Caserta en était sûr. Parce que ce genre de fille ne pouvait cracher sur quelques millions d'euros.

— *Cazzo di merda !*

Dans l'habitacle de la vieille Lancia, sa voix assourdie l'inquiéta encore plus. Il ignorait combien le tirage de ce soir allait chiffrer, mais ça se comptait toujours en millions. Alors, tout en gardant de loin un œil sur l'entrée vitrée de l'immeuble de Tania, il déprimait. Tout ce fric perdu à cause de lui, sa précipitation, son manque de psychologie. Ce n'était pas son habitude. A cause du fric. L'énormité de la somme. Et maintenant, en planque dans sa bagnole comme un minable flic, il attendait. Que Tania le rappelle. Qu'elle le fasse, et il aura gagné. Elle rappellera, ou il montera directement... Non, si elle n'appelle pas, il la rappellera et il laissera sur sa messagerie à la con un truc qui l'obligera à le rappeler. Qui la forcera. Suffisait de trouver le truc.

Ensuite, il la suppliera, il montera, elle lui ouvrira, il la sautera de nouveau avec plein de mots d'amour à la con bavés dans son oreille, et elle finira par le faire, ce putain de coup. Et à eux le fric. Ensemble, au moins pour quelque temps. Ensuite, il aviserait. Les gonzesses, ça pullulait sur cette putain de planète. Surtout quand on était beau gosse, et qu'on était plein aux as. Alors, les yeux rivés tour à tour sur l'entrée de l'immeuble et sur la sortie de son parking souterrain, il cherchait la bonne astuce pour l'obliger à le rappeler. A condition de ne pas trop tramer.

Car le temps passait. Trop vite.

— Loin encore, Vlora ?

Tiré d'un début de torpeur par le réveil de Sendi, l'Exécuteur se redressa à son volant, consulta une nouvelle fois le rétroviseur. A priori rien de suspect, et il répondit :

— On approche, mais tu peux encore dormir.

A part quelques camions et des utilitaires, la circulation était à présent quasi nulle, et, à vue de nez, ils en avaient encore pour une petite demi-heure. Restait à savoir si, au port, ils allaient bien trouver ce fameux Gur et son fichu bateau. Le *Himaro*. Un moment plus tôt, il avait envoyé un message par cellulaire satellitaire à Harold Brognola, son ami et numéro Un du *Justice Department* U.S., à la fois pour lui résumer la situation, et pour essayer de savoir si le *Himaro* figurait aux listings du F.B.I. Faute de quoi...

— Hé !

L'exclamation de Sendi ramena le regard de Bolan vers le pare-brise, et son estomac fit un nœud.

Là-bas. Droit devant... des feux bicolores. Des véhicules en travers de la route !

— *Polici* ! gémit Sendi en se tassant sur son siège.

La police contrôlant une camionnette. Dans le cerveau de l'Exécuteur, plusieurs paramètres s'étaient déjà inscrits. Tous mauvais. Forcer le barrage ? Quasi suicidaire. Stopper sur place et tenter la fuite à pied ? Même punition. Tenter le demi-tour ? La chasse à l'homme serait lancée. Subir le contrôle avec sa combinaison de combat conservée sur lui par prudence, et tout l'arsenal de guerre à bord ? Arrestation immédiate, enquête, procès, prison. A moins de balancer très vite le matos par-dessus bord. Hormis pour le MAC 10 et le Beretta chargés conservés près de lui, ce serait trop long. Arrêt obligatoire, déchargement du stock rangé à l'arrière, impossible. La police le verrait. Plus les témoins. Un camion et un utilitaire arrivaient derrière eux. Situation désespérée. Pourtant, le temps d'un éclair, l'unique option envisageable s'était imposée à l'esprit du Guerrier : forcer le barrage. Suicidaire, mais responsable. Tout seul. Ralentissant brusquement, Bolan se pencha par-dessus le buste de la jeune Albanaise, déverrouilla sa portière en lançant à la volée :

— *Jump ! Quick !*

Saisie, elle marqua un temps, cria :

— *No !*

Et s'accrocha à lui comme une naufragée à une bouée en criant de plus belle :

— Je ne veux pas !

— Saute !

Elle se débattit, hurla, lui griffa la main, parvint à refermer la portière en hurlant encore :

— *No want ! No want !*

Une furie.

Derrière, les freins du camion crissèrent sur le mauvais asphalte. Surpris par le quasi-arrêt du 4x4, le routier envoya un furieux coup de

Glaxon, déportant le poids lourd sur la gauche. Pendant que le lourd véhicule stoppait enfin à hauteur du 4x4 et que le chauffeur invectivait Bolan par sa vitre ouverte, devant eux, il y eut un mouvement parmi les uniformes, tandis que la camionnette contrôlée redémarrait pour franchir le barrage. Essayant de se donner le temps, Bolan fit signe au routier de passer devant lui, mais ce dernier ne comprit pas ou ne voulut pas, et là-bas les policiers agitaient les bras, s'impatientant visiblement. Près de Bolan, Sendi cria :

— *Go ! Go !*

Incroyable ! Elle aussi choisissait l'option forcing ! Elle la voulait, son Amérique ! Au risque d'en mourir. Et au regard qu'elle dardait sur Bolan, il comprit qu'elle ne céderait pas. A cet instant, les états d'âme de l'homme s'effacèrent dans son esprit, laissant place aux réflexes du guerrier. Mais alors que son pied pesait sur l'accélérateur, un grondement de moteur emballé résonna soudain derrière eux. Deux phares puissants s'inscrivirent dans le rétro, grossissant très vite pour dévier brutalement sur la gauche, et une ombre massive vint se glisser entre le camion et eux pour venir à hauteur de la portière du Guerrier. Automobiliste très pressé, ou bien...

Bolan avait compris.

— *Carefu...*

Le cri de Sendi coïncida exactement avec les premiers éclairs, mais, déjà, l'Exécuteur avait enclenché la marche arrière, enfoncé l'accélérateur et, comme propulsé par une force invisible, le 4x4 avait bondi en arrière.

Trop tard.

L'enfer ouvrait ses portes.

6-9-12... Non. 9-12-6. Non, non, bien sûr que non !

La rage. Colère glacée, inexpugnable, qui brouillait l'esprit, qui mélangeait tout. Tania ne dormait pas. Impossible. L'impression que plus jamais elle n'aurait sommeil. Ça l'agaçait encore plus, et pour tenter de se calmer elle se força à détourner le cours de ses pensées.

6-12-9... non !

C'était idiot. De toute façon, il y avait quatre chiffres, et elle ne se souvenait que de trois. Et dans le désordre.

6 à droite, 12 à gauche, 9 à droite... ou le contraire...

D'ailleurs, même pas sûr que ces trois-là soient les bons. Rien à faire, impossible d'organiser sa mémoire. Sa hargne l'oblitérait. Trop forte. A hauteur de sa désillusion. De ce nouvel échec. De tous ses échecs. Sa vie d'avant, jeunesse fichue, sa vie de maintenant, bonheurs absents entre ces minables contorsions à la barre de pol dance, cette adoration pesante d'un infirme mafieux, et cette vraie passion à elle, vécue avec ce salaud de Michele. Ce faux espion, ou faux détective, ou

vrai indic, ou n'importe quoi... elle n'avait jamais tenté de savoir. Aveuglée par l'amour. Jusqu'à cette nuit. Jusqu'à ce désastre, cet effondrement ressenti tout à l'heure, cette douche froide après la fièvre du corps, dans la Lancia de cet enfoiré.

Des millions d'euros !

Elle n'avait pas pesé lourd, face à ce pactole. Ce minable avait été prêt à la sacrifier pour tenter ce coup. Lui ne risquait rien. Maintenant, elle en était sûre, il aurait immédiatement déguerpi en cas de ratage. Se servir d'une femme amoureuse ! Un lâche ! 12-9-6...

A gauche, à droite, à gauche. Non. Elle ne se souvenait même pas dans quels sens tourner cette fichue molette chiffrée. Et l'aurait-elle su...

Téléphone !

Sur l'écran, le numéro de Michele. Portable. Le temps d'un réflexe, Tania Strazic faillit cette fois décrocher, se retint à temps, laissa sonner.

6-9-12, droite, gauche, droite... Non !

Et ce putain de quatrième chiffre ? Et si ça se trouvait, un des trois, voire deux sur les trois étaient faux... Messagerie. Gestes automatiques sur le clavier. Et la voix :

— *Bambina* ! Je t'en prie ! Décroche ! Je regrette. Je veux te voir ! Je t'aime tellement... pour rien au monde je ne pourrais te perdre. Tant pis pour tout ce fric. Je gagne peu, mais on se débrouillera. On se mariera... on fera des gosses et...

17 !

C'était ça ! Le 17 ! Maintenant, elle se souvenait. Presque certaine. Le 17, le 12, le 9 et le 6. Quant à l'ordre et le sens des rotations...

— Tu sais ce que je vais faire, ma *Bambina* ? Je vais sauter dans ma bagnole et rouler d'une traite jusqu'à Amalfi. J'irai chez ta sœur et je te demanderai en mariage. Et puis...

Rageuse, Tania coupa la messagerie. Minable. Finalement, ce type était un minable. Beau mec, bon coup au lit, mais minable. Et dire qu'elle avait cru trouver le grand amour avec lui ! Et dire...

— *Merda* !

D'un coup, elle venait de réaliser. Cet abruti avait décidé d'aller à Amalfi ! La rejoindre chez sa sœur !

Encore une fois, elle faillit reprendre son téléphone, composer le rappel automatique. Et cette fois de nouveau, elle se reprit. Que cet abruti taille la route de nuit si ça l'amusait. Elle, elle avait autre chose à faire. Pour voir. Une sorte de challenge. Après tout, si Giuseppe se réveillait malgré ses acouphènes et tout ce qu'il absorbait, elle en serait quitte pour finir dans son lit, comme d'habitude.

Et pour avoir essayé. Juste pour voir. Par défi.

CHAPITRE XIV

Un enfer bref, nourri, intense. Devant le Guerrier et sur sa gauche, le feuilleté du pare-brise et le securit de sa glace de portière criblés de balles devinrent opaques, mais, grâce à la vision de côté, la masse du gros véhicule noir emporté par son élan s'inscrivit parfaitement dans le cadre de la vitre éclatée. Un Hummer énorme.

Rare dans ces contrées pauvres, mais fréquent chez les *amici*, un des deux 4x4 mafieux surgis plus tôt en renfort à la fromagerie, quatre ou cinq silhouettes à bord, canons d'armes émergeant par les glaces abaissées. Les pourris les avaient coursés et retrouvés !

Instantanément, le MAC 10 était venu se loger dans le poing gauche de l'Exécuteur, son pouce avait déverrouillé la sécurité, et son index enfoncé la détente. L'arme tressauta dans sa main, lâchant une courte rafale, direction l'habitable du monstre. Le gros engin fit un écart, rétablit sa trajectoire, freina en faisant hurler ses pneus, dérapa, se présentant carrément en travers de la route. Emporté par son élan, le poids lourd avait fini sa course, ses roues de gauche quasiment dans le talus opposé, et son chauffeur avait disparu. Derrière et assez loin, deux voitures s'étaient arrêtées, warnings clignotants, et encore derrière, un troisième véhicule aux phares aveuglants semblait hésiter. Scène figée, y compris du côté des flics du contrôle, qui au-delà du Hummer en travers s'étaient repliés à l'abri de leurs véhicules aux rampes bicolores, armes braquées vers eux. Sûrement déjà en train de rameuter des troupes. En une seconde, l'Exécuteur avait tout enregistré. Senti en était sans doute au même constat. D'une voix blanche, elle coassa :

— On fait quoi ?

Eludant la question et sans quitter des yeux l'ensemble du théâtre d'opérations, il décréta :

— Toi, tu vas sauter à terre, filer et tenter de zapper le contrôle en passant par là.

Il indiquait le côté droit de la route, où le talus descendait en pente raide, largement occupée par une ligne de sapins.

— No.

Tendu, le Guerrier renvoya, acerbe :

— Tu préfères mourir ?

— Non, se buta l'Albanaise. Je reste. Je n'ai pas confiance.

Joignant le mouvement à la parole, elle avait déjà enjambé son siège pour aller se coucher entre ce dernier et ceux de l'arrière.

Mais le Guerrier n'écoutait plus. Dans son rétro, il venait de voir derrière eux bouger les phares éblouissants du troisième véhicule

jusqu'alors stoppé. Des phares qui grandirent subitement très vite. Instantanément, il comprit. Le véritable enfer commençait maintenant. Car, au même instant, un feu dément jaillit du Hummer stoppé en travers devant eux.

Un mur de rafales... destiné aux flics du contrôle !

Incroyable ! Mais pas le temps de réfléchir. Le véhicule venu de derrière était là, et le temps d'une milliseconde, l'Exécuteur intercepta l'image de canons d'armes qui s'abaissaient vers lui. Il cria :

— *Jump !*

En même temps, il avait plongé contre Sendi, et, d'instinct, avait simultanément débloqué l'ouverture de sa portière.

— Non ! hurla l'Albanaise.

Sourd à ses protestations, et d'une bourrade, il catapulta Sendi à l'extérieur, et tandis que les balles sifflaient tout autour, il la suivit, en vol plané, le MAC 10 au poing. Roulant dans le talus en pente, il buta sur le corps de la jeune fille, la poussa encore pour qu'elle roule en contrebas en lui criant :

— Plus bouger ! Attendre !

Sur la route, les rafales se succédaient sur un rythme infernal, criblant le 4x4 du Guerrier, envoyant des éclats et des balles tous azimuts au-dessus d'eux. C'était connu, les pourris albanais ne faisaient pas dans la dentelle. D'autres tirs, plus espacés provenaient de plus loin. Sans doute la police. Pour l'Exécuteur, la situation était plus que critique. Impératif, s'extraire de ce guêpier, disparaître au plus vite. Et, pour ça, faire le ménage, avec ce qu'il avait sur lui. Car, bien sûr, pas question d'aller chercher l'armement lourd du 4x4. Alors...

— *Not move ! Wait !* répéta-t-il à l'adresse de Sendi tassée derrière la première ligne de sapins.

Puis, en quelques reptations, il s'éloigna vers l'arrière de la scène des combats, dépassa les deux voitures arrêtées. A cet instant, l'une d'elles se mit à reculer précipitamment pour s'échapper, aussitôt imitée par la deuxième et l'utilitaire. Loin derrière, des phares apparurent à la sortie d'une courbe, mais, déjà, l'Exécuteur s'était redressé et avait traversé la route, MAC 10 et Beretta aux poings, direction l'arrière du poids lourd stoppé sur le talus d'en face. Il allait le contourner pour prendre les deux Hummer à revers, quand une silhouette émergea de derrière le train de roues arrière. Dans l'ombre, il vit le type se redresser en brandissant quelque chose et foncer sur lui.

Sur la détente du 92F, son index frémit... et se retint in extremis. Sans l'écran-feuille du Smart devant son œil droit, il aurait tiré sur le chauffeur du poids lourd.

Petit, maigre, jean maculé, baskets fatiguées, chemise froissée sur

tricot de peau, démonte-pneu au poing, grosse frayeur dans le regard.

Esquivant le démonte-pneu qui chuinta dans l'air tout près de sa tête, le Guerrier fit tomber l'homme d'un fauchage éclair de jambes, lui jeta au passage :

— *Tranquillo !*

Les gens de la région comprenaient plus ou moins l'italien. Celui-là roula à l'écart, lâcha son démonte-pneu, se releva précipitamment, piqua un sprint et disparut dans la nuit. Poursuivant sa manœuvre, Bolan atteignit l'avant du camion, risqua un regard, découvrit la scène du côté opposé avec les deux Hummer qui continuaient de tirer. L'un sur et autour de son 4x4 de location, l'autre en direction du barrage de police... d'où plus un seul coup de feu ne partait. Puis, subitement, tout cessa, et dans un silence brutal, un occupant du deuxième Hummer sauta à terre, P.-M. au poing, courut jusqu'au 4x4, se statufia au niveau de la portière gauche, se retourna pour crier quelque chose que Bolan ne chercha pas à comprendre. Remisant provisoirement le Beretta dans son étui de hanche, il avait détaché de sa ceinture de combinaison une des deux M26 à fragmentation, en avait fait sauter la goupille, et balancé son bras. Geste des milliers de fois répété, lors de ses entraînements et au cours de sa croisade contre les mafias. Mouvement coulé, parfaitement maîtrisé. La « poire » vola, décrivit une longue parabole, toucha l'asphalte à quelques mètres du premier Hummer. Celui qui s'était mis en travers de la route. Puis, comme une insolite boule de pétanque lancée avec effet, elle parcourut le reste de la distance en louvoyant, avant d'aller stopper sa course à quelques centimètres seulement du point fixé par l'Exécuteur : sous la caisse du gros véhicule, à peu de chose près, sous son réservoir.

Encore deux secondes, puis un éclair, suivi d'une explosion sèche. Elle-même suivie par une autre, sourde, accompagnée d'une boule de feu énorme qui parut soulever l'engin, avant d'en souffler littéralement à la fois la carrosserie et les occupants. Contrairement à son plan original, il n'envoya pas de deuxième grenade sous l'autre Hummer. Avec un peu de chance...

Simultanément, profitant du choc psychologique des autres pourris, le Guerrier s'était propulsé en avant. Protégé par la nuit, il avait déjà parcouru la moitié de la distance le séparant du deuxième Hummer, quand le type qui avait quitté l'engin pour inspecter le 4x4 vide l'aperçut dans le grondement du brasier du Hummer en flammes. Bolan l'entendit hurler :

— *Attentin !*

Son dernier mot. La mini-rafale du MAC 10 lui fit éclater tout le haut du tronc. Il n'avait pas fini de s'écrouler contre la portière du 4x4, quand l'Exécuteur arriva comme la foudre sur le deuxième monstre mécanique, ses deux armes aux poings. Mais, alors qu'il levait

déjà le canon du Beretta pour sélectionner ses cibles sans trop de dégâts sur le véhicule, son chauffeur tourna la tête, le vit, cria quelque chose. La 9mm chemisée du 92F l'atteignit sur le côté du front, le couchant sur son volant. Hélas, le mal était fait. A l'intérieur, les trois autres passagers s'étaient retournés, abaissant déjà les canons de leurs armes. Plus rapide, le MAC 10 cracha. Trois courtes rafales, qui firent exploser glaces et pare-brise du véhicule, ainsi que les crânes et les bustes des flingueurs à l'intérieur.

Puis ce fut le silence. Ou presque.

Seuls, le grondement et les craquements de l'incendie du premier Hummer le troublèrent, accompagnés d'un lourd nuage de fumée nauséabonde, piqué de myriades d'étincelles en folie s'envolant vers le ciel noir. Mais, insensible au spectacle et certain qu'aucun malfaisant ne survivait, et que la police du contrôle restait inerte, le Guerrier fonda au 4x4 très mal en point, percé comme une passoire, toutes glaces explosées, fumée blanche s'échappant du moteur calé. Vérifiant ses arrières d'un coup d'œil, il appela :

— *Sendi ! Come on !*

Puis, ouvrant l'arrière du véhicule, il en arracha le gros sac de voyage contenant son matériel de guerre, probablement quelque peu malmené par les grêles de projectiles. Pas le temps de vérifier.

Puis, tournant le dos, il alla vérifier ce qu'il savait déjà du deuxième Hummer. Le véhicule qu'il avait espéré récupérer pour sa fin de parcours : hors d'usage lui aussi, tableau de bord explosé. Méfiant, il vérifia que personne ne bougeait du côté de la police au contrôle. Bizarre. A moins que les flics aient été pris de panique... ou aient tous été tués !

Complètement dingue. Et dangereux.

Car, en amont du théâtre des combats, d'autres véhicules étaient apparus. Pour l'instant stoppés assez loin. Sans doute renseignés par les premiers témoins reflusés à l'arrière. Moralité, le Guerrier et Sendi devaient déguerpir au plus vite. Les flics avaient sûrement sonné le tocsin. Des renforts n'allaient pas tarder et...

D'abord, vérifier.

Prudemment, utilisant les zones d'ombre, Bolan progressa vers le barrage, où un des deux véhicules avait conservé un phare en état. Sans noter le moindre mouvement, il fut bientôt assez prêt pour avoir une vue d'ensemble de la scène.

Parfaitement édifiante. Et sinistre.

Six corps en tout. Criblés de balles, gisant à côté de leurs armes de service, dans de larges flaques de sang, au milieu d'éclats de verre et de toutes sortes. Six policiers assassinés. Décidément, les mafieux albanais étaient au top de leur réputation. Des sauvages sanguinaires. Des ordures absolues. Et quelque part, par son seul passage sur cette

route, il était un peu responsable de ça.

A vomir.

La conscience en berne, surveillant toujours le secteur et les phares des voitures arrêtées là-bas, il s'obligea à tirer les corps sur le bas-côté, dut ensuite déplacer un des deux véhicules de police afin de ménager un passage, revint en courant vers le 4x4 en lançant de nouveau à la cantonade :

— *Sendi !*

— John ?

La voix de Sendi quelque part dans l'ombre. Timbre bizarre. Tous les sens brusquement en alerte, Bolan releva les canons de ses armes, vit la frêle silhouette se profiler en haut du talus, à demi masquée par un pan de haie sauvage. Elle monta encore, apparut peu à peu dans les lueurs du brasier. Raide, arborant une expression étrange. Puis il vit ses vêtements. Maculés de rouge.

Du sang !

— *Sendi ! You're...*

— Tu ne bouges pas !

Une voix d'homme ! Caverneuse. Agressive.

Puis la silhouette apparut à son tour dans le dos de Sendi. Grande et massive, tenant la jeune fille par les cheveux, une arme enfoncée dans la nuque de l'Albanaise. Instantanément, le Guerrier intégra la situation. Visibilité réduite, urgence, preneur d'otage blessé, stressé, aux aguets, le regard mobile, comme cherchant quelque chose. Ou quelqu'un. En un mot, anxieux. Tendus, ils cracha, nerveux :

— *Ku janë miqtë tuaj ?*

Puis, bousculant la tête de Sendi, il dit autre chose dans sa langue, que l'Albanaise traduisit d'une voix tremblante :

— Lui demande où sont tes copains.

Bolan comprit pourquoi le salaud n'avait pas immédiatement essayé de le tuer. Compte tenu des dégâts et le nombre de morts, il pensait avoir affaire à toute une équipe, et il espérait que son otage lui donnerait l'ascendant. Raison... tort...

Poker menteur.

Désignant là-bas le poids lourd d'un signe de tête, l'Exécuteur assura :

— *There.*

Puis, de deux autres signes de tête dans deux directions différentes :

— *And there, and there...*

Poker très menteur.

Blessé, stressé et sans doute plus bête que Mack Bolan, le pourri tendit le cou pour essayer de repérer l'ennemi. Mauvais réflexe. Le temps d'une seconde, son crâne entra dans la ligne de mire du Beretta

juste le temps nécessaire. Le signe du destin. Instantanément, la 9mm Para chemisée lui fit éclater la tempe et une partie de la nuque en ressortant de l'autre côté.

Poker gagnant.

Le corps du flingueur n'avait pas encore roulé au sol, que le Guerrier attrapait le bras d'une Sendi tremblante et glacée. Empoignant l'anse de son sac de matériel de guerre, il pressa :

— *Come on. Quick.*

Puis il l'entraîna vers le poids lourd, l'unique véhicule en état de rouler.

CHAPITRE XV

— La salope !

Michele Caserta en était sûr, cette petite pute était en train de le doubler ! Pas difficile. Suffisait d'allumer la télé ou d'aller sur internet, de noter les numéros gagnants du tirage, et d'aller récupérer le bon ticket chez l'infirmier.

La salope !

En voyant la Fiat de Tania Strazic émerger du parking souterrain de sa résidence un quart d'heure plus tôt, il avait d'abord cru qu'elle s'était finalement décidée à partir chez sa sœur à Amalfi. Au lieu de ça, elle était en train de le couillonner.

— *Cazzo !*

Les minutes passaient, usantes pour les nerfs. Malgré ce flegme habituel pour lequel on l'avait tamponné deux ans plus tôt pour sa première mission, il avait envie d'écraser son volant. Une maladresse, une erreur de psychologie, et la chance de sa vie lui passait sous le nez.

Sauf si...

Pourtant absorbé par ses grises pensées, son attention fut soudain attirée à l'extérieur. Une voiture. Passage lent à proximité de sa Lancia. Police ? Non, les flics de Naples ne roulaient pas en BMW. Instinctivement, il nota les vitres fumées, un raccord d'enduit plus pâle sur l'aile avant droite, la courte antenne sur le capot de la malle du coffre, mais n'eut pas le temps de distinguer suffisamment la plaque arrière. Réflexe « professionnel ». Idiot. Déjà, la BMW disparaissait à l'angle de la rue. Michele Caserta secoua la tête. Il devenait parano. Qu'est-ce que ce serait, si Tania ressortait dans les minutes à venir !

Car si c'était le cas, si elle ne passait pas la nuit avec l'infirmier, cela signifierait qu'elle ne l'avait pas réveillé, qu'à 99 %, elle avait trouvé le bulletin gagnant, et qu'elle allait ramasser le pactole. Sans lui.

— *Cazzo !*

Alors, il ne la lâcherait plus.

Ni les millions d'euros. Jamais !

Vlora dormait; grise, déserte et mal éclairée, apparemment aussi riante qu'une feuille d'impôts. Ce n'était probablement qu'une impression, mais après ses précédentes péripéties, Mack Bolan ne voyait guère les choses en rose. Les images du massacre des policiers du contrôle routier demeuraient imprimées sur ses rétines. Six morts. Simplement parce qu'il avait pris cette route. Peut-être six épouses et

plein de gosses désormais orphelins.

— *Shit !*

— *What ?*

— *Nothing*, renvoya Bolan, les pensées ailleurs.

Tassée sur le siège passager du camion, Sendi haussa les épaules. Fataliste, épuisée. Dans sa tête à elle devaient également défiler des images difficiles. Il était près de 3 heures du matin, et depuis leur « emprunt » du vieux Scania poussif sans avoir vu son chauffeur pointer son nez, ils n'avaient pas échangé dix phrases, chacun songeant à son avenir immédiat. Pour le Guerrier, cela se résumait à leur traversée vers la côte italienne. Après l'élimination discrète du boss de Durrès et cette action de la soirée à la fromagerie, son miniblitz albanais était terminé. Sitôt de l'autre côté, Sendi et lui devraient se séparer. Il lui ferait don de quoi voir venir quelque temps, ensuite, à chacun son destin. Le sien était de tuer, il espérait pour elle que sa vie serait désormais moins moche. Question de hasard, et plus souvent de choix.

— *Ai është këtu !* C'est par là !

Bolan avait aperçu la plaque comportant deux flèches, l'une indiquant *Port*, l'autre *Port komercial*.

— *Komercial*. Port marchand, précisa l'Albanaise. L'autre, c'est pour les touristes.

Depuis quelque temps, les ports de ce côté de l'Adriatique attiraient de plus en plus de plaisanciers.

Acquiesçant, le Guerrier allait emprunter l'embranchement, quand son satellitaire sonna. Message de Brognola. Il stoppa le poids lourd sur une aire de dégagement, consulta sa messagerie. Pas de *Himaro* dans les listings du F.B.I. Plutôt bon signe pour la suite. Restait le principal : la traversée elle-même. Et pour ça, trouver le Gur en question. Profitant de l'arrêt du camion, Bolan sortit de son sac le P.C. portable qui l'accompagnait presque partout depuis déjà de nombreux blitz.

Le Spook. L'espion.

Un appareil directement connecté à certains satellites de la N.S.A. et de quelques autres agences U.S., dont les logiciels dégottés et actualisés par le génial Herman « Gadgets » Schwarz permettaient toute une foule de procédures très spéciales et très pratiques, interdites à l'informaticien lambda.

Par bonheur, protégé par la carrosserie et les sièges du 4x4 de location, le sac de voyage n'avait subi que peu de dégâts, et l'appareil était intact. Après quelques manœuvres, et sous le regard las mais intrigué de Sendi, une image apparut bientôt à l'écran. Une sorte de « vue du ciel » nocturne, marquée de zones plus sombres que d'autres, largement piquetée de points lumineux disséminés en grappes plus ou

moins denses. En haut de l'écran, deux mots en jaune :

Vlora – Albania.

Encore quelques manipulations, puis, utilisant le Smartphone prélevé sur le cadavre de Fitor Tukdal, le mac albanais de la fromagerie, il en ouvrit le répertoire, y trouva le nom de Gur. Numéro de portable. Il lança l'appel, entendit une sonnerie, vit instantanément une petite pastille rouge clignoter sur l'écran du Spook, raccrocha aussitôt. Depuis leurs premières mises en œuvre, les logiciels du Spook étaient régulièrement mis à jour, et perfectionnés par les ingénieurs de la Défense U.S., et piratés par Herman Schwarz. A présent, plus nécessaire d'attendre que le correspondant décroche pour qu'il soit ciblé. Une seule sonnerie suffisait, pour déclencher le processus de poursuite. Qu'il s'agisse d'une cible à poste fixe ou d'un portable, son utilisateur était irrémédiablement pisté. Piégé.

Sous le regard de plus en plus intrigué de Sendi, le Guerrier pianota une série de touches sur le clavier du computer, fit apparaître ce qui ressemblait à un réseau routier en surimpression sur l'image, puis des chiffres et des noms en albanais. De nouveaux pianotages déclenchèrent un effet de zoom. Le sol vu du ciel, la nuit, avec de petits points qui se déplaçaient sur les lignes du réseau routier. Des voitures. Prises de vues en direct, miracle de la technologie militaire. Des plans de plus en plus serrés, jusqu'à fixer une zone précise de la ville.

Le port.

Avec son chapelet de lumières bordant les bassins, et même les formes vues du dessus des bateaux au mouillage. Dont un, exactement positionné sous la petite pastille rouge clignotante. A cet instant, dans le regard de l'Exécuteur, une lueur froide s'alluma. A en croire la petite pastille, le nommé Gur était déjà à bord. Feu Franco le mac n'avait pas menti. Le passeur de Vlora attendait bel et bien son fret de chair fraîche albanaise.

S'adressant alors à Sendi, il demanda :

— J'aurais besoin d'une traduction ou deux en albanais.

*

* *

Tania était glacée. Terrorisée, elle tremblait encore des pieds à la tête. Nantie des bons numéros diffusés aux actus, elle avait fini par se décider, comme ça, seulement pour voir. Maintenant, elle avait peur. Quasiment la panique. Pourtant, tout s'était passé sans incident, hormis qu'elle s'était trompée une fois de combinaison, deux fois de sens de rotation de la mollette du coffre, et que, dans la chambre, Giuseppe avait toussé. Mais elle avait trouvé cette enveloppe en Kraft, avec les tickets dedans, portant les bons numéros. Presque un jeu d'enfant. Durant tout ce temps, la fièvre de cette espèce de jeu et celle

de la découverte l'avaient en quelque sorte galvanisée, mais, à présent, alors qu'elle roulait dans les rues de Naples sans très bien encore savoir où elle devait aller, la tenaille glacée de la trouille lui tordait les boyaux. Car, maintenant, plus moyen de reculer. Pas de retour en arrière possible. La fuite en avant, avec, dès l'ouverture du coffre par Giuseppe Sciafone, toute une meute lâchée à ses trousses. Car, bien sûr, elle ne pourrait être que la seule accusée. D'autant que sa disparition... Un bref instant, elle eut la tentation de faire comme si de rien n'était. D'aller chez sa sœur comme tous les dimanches, et de retourner prendre son « service » au *Capri's* mardi soir. Mais même si le clan Sciafone ne lui tombait pas immédiatement sur le dos, même si elle échappait à la torture et aux aveux qui en découleraient forcément, elle serait désormais étroitement surveillée. Giuseppe et ses frères appartenaient à toute une armée de mafieux. Elle serait pistée jour et nuit. Impossible alors pour elle d'aller toucher le jackpot. Mais, au moins, elle échapperait peut-être à la mort.

La mort ! Elle avait été folle. Elle aurait dû aller chez sa sœur et oublier tout ça. Maintenant...

Michele Caserta ! Lui aussi appartenait à un monde à part. Lui aussi bénéficiait sans doute de certaines protections. Une sorte de spécialiste d'un monde qu'elle ne connaissait pas, et qui n'avait pas pu imaginer cette embrouille sans être sûr de ses garanties. Seulement, Michele avait malgré lui révélé sa vraie personnalité. Un salaud de manipulateur. Elle n'avait plus confiance et elle savait qu'elle ne l'aurait jamais plus. Pourtant, quelque chose lui disait qu'il était à présent le seul à pouvoir éventuellement maîtriser la situation, et qu'il...

Non ! Il la doublerait. Elle le savait.

Alors, reprendre son sang-froid. Réfléchir. Peut-être serait-elle capable de tenir la dragée haute à Caserta si elle décidait malgré tout d'en faire son joker. Après tout, elle aurait alors sur lui un gros moyen de pression. La menace de lancer les Sciafone après lui en cas de problème.

Un sacré moyen de pression.

Mais, pour cette fin de nuit, elle devait se mettre à l'abri des Sciafone et de Caserta. Et réfléchir, bien réfléchir, question de sécurité.

De vie et de mort.

*

* *

Gur Ludjak buvait son café, parfaitement réveillé.

Durant les heures précédant un passage, il dormait toujours sur son bateau. Un petit chalutier de huit mètres, dont il avait aménagé la cabine en conséquence. Couchette plus que Spartiate, sur laquelle la

sonnerie l'avait redressé. Son portable. Mais à peine avait-il esquissé le geste de saisir l'appareil que la sonnerie s'était arrêtée, et, instinctivement, il avait consulté le journal des appels et vu s'afficher le numéro de Fitor. Soit une fausse manœuvre, soit il avait été dérangé, et il allait rappeler, comme chaque fois qu'il arrivait à Vlora, avec le nouveau « fret ». En général cinq ou six filles, parfois un peu plus, destinées aux bordels d'Europe de l'Ouest... ou d'Afrique, pour les moins baisables. De toute façon, pas son affaire. Son job à lui, faire passer les gonzesses, les livrer au bateau italien chargé de les récupérer, à la limite des eaux territoriales. En général, aucun problème. Parfaitement informés par leurs taupes locales, les collègues ritals connaissaient au jour le jour les horaires de passages des patrouilles maritimes des douanes. Pas de soucis, donc, pas question de partager le fric avec ses gars. De simples ouvriers pêcheurs qui savaient à peine lire, à peine compter. Des cons. Gur Ludjak opérait seul, et durant la traversée il bénéficiait parfois d'une petite gâterie vite fait. Jeune, costaud et plutôt beau mec, il n'avait pas besoin d'insister beaucoup.

Toutes des salopes.

Revenant au présent, Gur Ludjak consulta sa montre. Dix minutes à peine s'étaient écoulées, mais c'était bientôt l'heure, et il connaissait Fitor. Toujours ponctuel, à peu de chose près. Il avait juste le temps de monter prendre l'air...

Sa tasse de café à la main, il grimpa l'étroit escalier accédant au pont, et il débouchait à l'extérieur, quand un objet dur et froid s'enfonça dans sa nuque.

Puis une voix :

— *Nuk lëvizin, nuk ulëritës !* Pas bouger, pas crier !

En albanais.

Une voix grave, glacée, sinistre comme la mort.

CHAPITRE XVI

Tania Strazic avait mal dormi.

En fait, quasiment pas. Ce motel sinistre dans cette zone d'activités de la périphérie ouest de Naples était un vrai hall de gare. Enormément de passage, du bruit en permanence. Des insomnies à répétition, occupées à échafauder des dizaines de *scenari*. D'abord, aller toucher le pactole, sous identité non divulguée, bien sûr ! Non. D'abord, ouvrir un compte en banque, pour y déposer le méga chèque dans la foulée. Ensuite, prendre un avion. Très vite. Pour très loin. L'Amérique du Sud, ou l'Australie. Ou ailleurs. En tout cas, contracter le temps. A fond.

A partir de maintenant.

Il n'était pas 8 heures du matin, le jour commençait seulement à poindre, mais à partir de maintenant le sprint était lancé.

Les yeux rouges de fatigue et le corps raidi par la tension nerveuse, Tania quitta le lit au matelas défoncé, passa dans la minuscule salle d'eau, prit une douche rapide qui ne lui fit aucun bien. La trousse de toilette qu'elle avait jetée dans son sac de voyage avant de quitter son domicile ne contenait que le minimum, et la séance maquillage fut réduite au strict minimum. Elle en était au rimmel sur les cils, quand, d'un coup, l'évidence la frappa.

— *Merda !*

On était dimanche ! Elle chancela sur ses jambes molles.

Dimanche !

Son boulot dans le monde de la nuit lui faisait perdre la notion du vrai calendrier.

— *Oh no !* gémit-elle en laissant retomber ses bras le long du corps.
No !

On était dimanche matin, et rien ne serait possible avant demain. Sans doute même pas avant l'après-midi.

— *No ! No !*

Désespérée, le regard perdu entre les lames du store de la petite fenêtre de la salle d'eau, elle chercha un moment quelle solution d'attente adopter. Chez sa sœur, impossible. Les Sciafone connaissaient son existence.

Sa sœur !

Ils allaient forcément chercher de ce côté ! Mariana allait avoir des ennuis à cause d'elle ! Décidément, cette nuit, elle avait fait n'importe quoi. Jamais dû se lancer dans cette aventure. Trop dangereux. Pas armée pour ce genre de... Brusquement, son regard se figea. D'abord, elle crut y voir mal à cause du store, battit des cils, tendit le cou,

regarda mieux, et elle sentit son estomac se retourner.

Là-bas, stationnée et à demi masquée par les acacias rabougris séparant les zones parking du motel et du centre commercial désert, une voiture bleu nuit. Une Lancia.

Celle de Michele Caserta !

Erreur impossible, pare-chocs avant droit légèrement de guingois. Et puis la plaque. D'ici, elle n'en distinguait pas la totalité, mais la partie visible ne laissait aucun doute.

Michele Caserta !

Pétrifiée, Tania Strazic avait l'impression que son cœur avait cessé de battre. Caserta ici ! Comment avait-il pu... puis elle réalisa. Elle ignorait pour qui ce salaud travaillait, mais ça avait l'air d'un truc très secret. Clandestin. Une sorte d'espion, ou de détective... D'ailleurs, il faisait sûrement partie de tout un système, avec une équipe autour de lui. Presque aussi dangereux que les mafieux qu'elle connaissait, peut-être même appartenait-il lui aussi au monde de la pègre. Un clan concurrent, voire ennemi de celui des Sciafone. Depuis le début. Des inconnus qu'elle pressentait redoutables, et qui semblaient désormais savoir qu'elle possédait ce ticket gagnant du SuperEnalotto.

Prise de panique, toujours statufiée devant le store de la fenêtre, Tania Strazic cherchait une issue. Tenter de fuir ? Illusoire. Elle devait réfléchir. Vite ! Sinon...

Et alors que sa cervelle semblait prise dans la glace, alors que son cœur ne semblait toujours pas repartir, l'idée jaillit, lumineuse, à condition de ne rien rater.

Alors, tremblante et glacée, elle retourna dans la chambre minable, réfléchit encore un instant, avant d'activer son téléphone portable. Elle n'avait plus le choix.

— Tu fais le mariolo, tu es mort.

Dans la nuque de Gur Ludjak, la pression du canon froid s'était accentuée. Depuis la sortie du port de Vlora, cet inconnu à l'accent U.S. n'avait pas cessé de le tenir en joue, et ne lui avait presque pas parlé. Juste un débriefing en règle. Il lui avait demandé s'il comprenait l'anglais ou l'italien, Gur Ludjak avait avoué parler l'italien, et pendant que la fille qui accompagnait le type demeurait à l'écart, quelque part sur le pont noyé dans la nuit, l'autre l'avait questionné sur le mode de contact avec Riso, son relais italien. Destabilisé par la surprise de cette attaque et par les éléments que ce type connaissait déjà, Gur Ludjak avait parlé d'une vedette à coque semi-rigide, qui attendrait le « fret » à la limite des eaux territoriale, confirmant et complétant ainsi les aveux de feu Franco Gasso, le mac italo de la fromagerie. Dans la foulée, son agresseur lui avait ordonné :

— Cap sur Otrante. Arrivé au point de contact, tu mets en panne et

tu fais ce que je dis... ou tu meurs. *Capito ?*

— *Sì*, avait répondu Gur Ludjak.

Ce n'était pas un émotif. Il n'était qu'un simple passeur, et il savait distinguer le vrai du bluff. Or, ce type ne bluffait pas. Alors, même ici, arrivé au point de contact et tandis que la vedette à coque semi-rigide de Riso abordait en douceur le flanc tribord de l'*Himaro*, il n'avait pas envie de faire le mariole. Dans son dos, parfaitement masqué par lui, il entendit le type lui souffler :

— Dis-lui. En italien.

Gur Ludjak se pencha sur le bastingage, lança en direction du hors-bord et en italien :

— Hé ! Grimpe un peu jusqu'ici. J'ai un problème avec les gonzesses. Elles font chier. Elles veulent pas quitter le bateau.

En bas, le colosse en blouson, coiffé d'une casquette à visière et chaussé de grosses bottes marines, leva la tête, et affichant dans les lueurs du jour naissant un faciès prognathe de brute épaisse, hésita, avant de grogner d'une voix de rogomme :

— Défonce-leur le cul, à ces salopes !

Puis, attrapant les barreaux de l'échelle de corde de ses énormes poings de gorille, il se mit à grimper en jurant de plus belle.

A peine eut-il commencé à basculer son imposante carcasse par-dessus le plat-bord qu'une poigne d'acier l'attrapait par le col, le faisant basculer lourdement sur le pont. Le colosse perçut comme une plainte brève, suivie d'un bruit de chute. Dans son champ de vision restreint, il distingua une silhouette : Gur, écroulé près de lui. Et deux bas de jambes, avec des pieds chaussés de baskets montantes, tout près de sa tête.

— *Ché...*

Pas le temps d'en dire plus. Un objet dur et froid s'était enfoncé dans sa nuque. Tétanisé, il resta figé sur place, finit par grogner, mauvais :

— *Fanculi di poliziotti !* Enculés de flics ! *Merda !* On a des arrange...

— *No poliziotti*, gronda une voix grave et sinistre au-dessus de lui.

Pas les flics ! Riso marqua un temps, puis, dans un élan de tout son corps de brute, se dressa sur les deux mains avec un cri sauvage, faillit renverser son adversaire, réussit à balayer une de ses jambes d'un puissant revers de bras, eut l'impression de recevoir le ciel sur le crâne. Une bombe explosa dans ses yeux, son esprit devint flou; il sentit un liquide chaud inonder sa face, tandis qu'au-dessus de lui la voix grave et sinistre prévenait dans un italien teinté d'accent U.S. :

— Tu refais le con Riso, tu meurs.

— *Cazzo !* Je sais pas qui t'es, mais tu..., tu sais pas à qui tu t'attaques, *cornutto !*

Eternelle antienne. Menace classique. Penché sur l'Italien, le Guerrier esquissa une ombre de sourire glacé.

— Si, je sais. Tu t'appelles Marcello Risoli, un ancien minable *picciotto* de feu l'ex-capo d'Otrante Dani Fresci-Carioli, recyclé tout aussi minable dresseur de filles destinées aux macs que tu approvisionnes. *Esatto* ?

Durant la traversée, le Guerrier avait largement eu le temps de rappeler Hal Brognola, de lui indiquer le numéro de phone du nommé Riso. En retour, grâce aux échanges communs de listings *Justice department US-Ministero del Interno* italien, il avait pu obtenir tous ces renseignements, plus quelques autres. Notamment concernant la logistique de transport nécessaire à son séjour sur le territoire italien. S'adressant de nouveau à Riso, il précisa sur le même ton :

— Soupçonné à plusieurs reprises de meurtres pour le compte de Carioli, tu as fini par tomber. Trois mois avec sursis, pour coups et blessures sur une prostituée qui a ensuite osé porter plainte. Un peu plus tard, on a retrouvé le cadavre de la fille en question sur un tas d'ordures, dans la périphérie de Naples, du côté de Scampia, un des fiefs de la camorra. *Esatto* ?

La brute marqua un silence, reniflant son sang et soufflant comme un taureau. Puis dans un autre grognement, il cracha :

— *Putt... Merda, qui t'es, figlio di puttana* ?

— *No figlio di puttana*. Mon nom, c'est Mack Bolan. On m'appelle aussi le grand Fumier.

Cette fois, le mutisme de la brute fut plus long. Seul, son souffle taurin résonnait dans la brise légère. Enfin, sans doute à court d'arguments, il se contenta de grincer entre ses dents :

— Je sais qui tu es, Exécuteur de merde ! Mais toi, tu sais vraiment pas à qui tu t'attaques cette fois ! A Naples, la camorra, c'est plus la même, depuis tes derniers rafalages à la con !

Bien renseigné, le pourri. Décidément coriace, il enchaîna :

— Cette fois, t'as pas intérêt à te pointer là-haut, *fanculo*. Ils te baiseront. Parce que ta sale gueule, elle est en photo partout ! Chez tous les *amici*. Et si tu savais le montant de la prime...

— Je m'en doute, coupa Bolan. Mon prix grimpe régulièrement.

Enfin, apparemment maté, l'ex-tueur retomba sur le plancher du pont, et, dans la position fœtale, répéta dans un souffle fatigué :

— Va te faire foutre, espèce de *fancu...*

La suite se passa si vite que l'Exécuteur faillit se faire surprendre. Le temps d'un éclair, il vit la pogne de la brute remonter du niveau de sa botte vers le haut, brandissant un petit objet sombre. Puis il vit un canon braqué sur lui, n'eut que le temps de dévier le bras armé... et d'enfoncer la détente du 93-R. Sélecteur coup par coup, l'arme aboya une fois, le crâne explosé de Riso souilla toute une partie du pont de

l'Himaro, et sa grosse pogne lâcha le petit Colt Agent tiré de sa botte.

— *Fanculo* toi-même, souffla alors l'Exécuteur en se redressant.

A ses pieds, le passeur albanais était toujours dans le coma. Visiblement, le poing d'acier du Guerrier avait fait quelques dégâts dans sa cervelle pourrie. Enfin, sans plus s'attarder sur son sort, Bolan lui confisqua son portable, le balança par-dessus bord, passa dans le poste de pilotage, fracassa tous les instruments, arracha tous les contacts électriques. Commandes du moteur et système de communications H.S.

L'Himaro n'était pas près de repartir. Son propriétaire non plus.

Avant de quitter le poste, Mack Bolan se pencha dans la trémie d'escalier desservant la cabine, appela :

— Monte, Sendi. On s'en va.

Dans l'immédiat, la suite de son blitz pouvait attendre un peu. Car, à son corps défendant, il avait désormais charge d'âme. Sendi, qu'il avait déjà tirée des griffes des maquereaux à la fromagerie... et qui, en quelque sorte, avait payé sa dette en l'aidant à s'extraire du puits.

Sendi... Cindy...

Cette consonance commune entre les deux prénoms le troublait. Cindy, sa petite sœur, morte autrefois, pour avoir croisé les chemins fangeux du Crime Organisé. Malgré lui, et sans véritable raison, Mack Bolan se sentait responsable de la jeune Albanaise. Alors, il fallait la mettre en sécurité pour lui donner une chance. Ensuite...

CHAPITRE XVII

Michele Caserta était crevé. Il avait la bouche pâteuse, avait fumé toutes ses cigarettes, et avait l'impression d'avoir passé la nuit dans un panier à linge sale. Il avait même somnolé quelques minutes dans la nuit, s'était réveillé en sursaut pour vérifier que la Fiat de Tania était toujours sur le parking du motel. Avec la fatigue, il commençait à se dire qu'il s'était embarqué dans une histoire complètement dingue, et qu'au moindre faux pas tout risquait de foirer grave. Très grave, même. Car ses écoutes chez Giuseppe Sciafone l'avaient peu à peu édifié sur les tenants et aboutissants de la fratrie; protégée par Sandro Di Candelo, dit *Zio Sandro* « *Rabbia* », le puissant boss de Scampia, un capo qui avait fait le grand ménage parmi la concurrence lors de la dernière *faide*, et dont on connaissait les méthodes. Un véritable boucher, un fou furieux qui prenait lui-même la tête de ses troupes dans les cas importants, qui massacrait comme il respirait. Certes, Frank ne lui avait pas caché les risques de son boulot, mais en mettant le doigt dans l'engrenage de ce ticket de *lotto*, il sortait largement du cadre de sa mission. Il avait décidé de jouer perso, en dehors de la piste balisée, et si jamais il tombait entre leurs pattes... La sonnerie de son portable le fit sursauter. Encore vaseux, il consulta l'écran, se redressa brusquement sur son siège.

Tania !

Incrédule, il laissa sonner, hésita, décida de laisser la messagerie prendre le relais. Pour voir. Le temps de réfléchir. Un instant plus tard, le bip de la messagerie lui signifia la fin du message. Il porta le combiné à son oreille, écouta, toute curiosité aiguisée :

— Michele ! C'est moi !

Le ton excité de sa maîtresse l'intrigua, mais Tania enchaîna aussitôt :

— Je regrette, pour cette nuit, *caro mio* ! J'étais fatiguée. Enervée. Je... moi aussi, je t'aime ! *Molto forte* ! Rappelle-moi vite ! Je t'en prie ! Fin du message.

Dans les yeux fatigués de Caserta, une lueur s'était allumée, et plein de questions s'étaient mises à circuler dans son cerveau. Il ne comprenait pas ce revirement soudain, surtout après ce qu'il savait désormais des activités de Tania dans la nuit. Et, en filigrane, son instinct lui disait que ce coup de fil était important. Alors, il décida de rappeler. Mais pas tout de suite. Laisser la pol dance mariner un moment dans son jus.

Il appela un quart d'heure plus tard :

— Michele ! s'exclama aussitôt Tania Strazic sur le même ton

stressé. Je... oh, je suis si... je te demande pardon pour cette nuit...

— Laisse tomber ! l'interrompt Caserta. *Che passa ?*

Il y eut un silence sur le réseau, puis :

— Je l'ai, *caro mio* ! Je l'ai !

Cette fois, ce fut au tour de Caserta de marquer un « blanc », plein de sentiments contradictoires, hésitant entre l'incrédulité et l'excitation. Sur un ton qu'il voulut neutre, il finit par questionner :

— Quoi, tu l'as ?

— Je l'ai, Michele ! J'ai le coupon !

La nouvelle fit tout drôle à Caserta. N'osant encore se réjouir, il renvoya :

— Me charrie pas ! Cette nuit, tu m'as dit que...

— Michele ! Cette nuit, je ne savais pas que... Mais je l'ai ! J'ai réfléchi, et j'y suis allée. Et je l'ai trouvé dans le coffre ! Je l'ai ! On va être riches, *mi amor* ! On sera heureux et...

— Tu ne racontes pas d'histoire, *Bambina* ? Tu l'as vraiment ?

Cette fois, il avait pris un ton différent. Empreint d'admiration. Dans l'appareil, Tania confirma :

— Je te jure ! Viens vite !

Le rythme cardiaque brusquement accéléré, Michele Caserta réfléchissait à toute vitesse. Ne pas révéler sa présence sur place. Jouer le jeu jusqu'au bout. Il lança dans l'appareil :

— Bouge pas, *Bambina*. J'arrive.

— Je ne suis plus chez moi ! Je suis partie dès que, enfin bref ! J'ai préféré trouver une planque, tu comprends. Un motel. A la sortie ouest, à l'échangeur de l'A56 vers Podzzuoli.

— O.K., bébé. Je trouverai. T'es super. J'arrive.

Il raccrocha, demeura un long moment le regard fixé sur la façade du motel, songeur. Tania s'était-elle reprise spontanément en se réveillant ? Avait-elle naturellement cédé à son désir de continuer leur liaison, ou bien avait-elle simplement réalisé qu'elle aurait besoin de son aide ?

Des questions qui resteraient probablement sans réponse, car, lui, il avait son idée sur ses propres motivations.

Car cette petite salope avait bel et bien songé à le doubler.

— On te réveille, *fratello* ?

Giuseppe Sciafone avait mal à la tête. Trop de dope et trop d'alcool hier soir pour arroser son ticket gagnant. Il avait mal dormi. La fièvre du gain, plus quelques cauchemars, où il était question de casses de coffres-forts et de disparition de fortunes.

— Ça va pas, frérot ?

Giuseppe Sciafone se secoua, regarda l'heure. 8 h 20 ! Jamais ses frangins ne l'avaient réveillé si tôt. Ils connaissaient les difficultés de

son handicap et...

— Hé ! Giu !

— *Sì, sì ! Va bene, Milio ! Bene !* Je... j'ai seulement assez mal pioncé et... Mais pourquoi tu me réveilles si tôt ? Et puis merde, quoi ! On est dimanche ! *Ché passa ?*

— Ecoute, Giu. Les *fratelli* et moi, on voudrait que tu vérifies un truc.

Giuseppe entendait assez mal son aîné. A cause des acouphènes, et de cette vague rumeur dans l'écouteur. Genre circulation. Vexé, il persifla :

— Ah, je vois ! Vous, les cadors du business, vous me croyez naze au point de pas avoir vu les bons numéros hier soir à la télé !

— *No, no*, Giu ! C'est pas ça. On voudrait juste que tu ailles chercher ce ticket. Celui que t'as dit avoir planqué dans ton coffiot. Juste pour savoir... enfin, pour que tu nous dises que tu l'as toujours. *D'accordo ?*

— *Ma...* qu'est-ce que c'est, cette connerie ! Décidément, vous...

— Fais-nous plaisir, *fratello* ! Seulement pour nous faire plaisir. Genre nous faire fantasmer nous aussi. *D'accordo ?*

En plus d'être mal réveillé et plutôt mal foutu, Giuseppe Sciafone trouva le ton d'Emiliano bizarre. Et puis, contrairement à l'habitude, pas une seule fois il n'avait essayé d'imiter Brando dans *Le Parrain*. Dans sa voix, au contraire, il y avait une sorte de tension. Soudain alarmé, il questionna :

— Y a un problème, Milio ?

— *No, no ! No problem*, frangin ! On veut seulement que tu fasses ce qu'on demande. Comme ça. Pour le plaisir.

Giuseppe Sciafone secoua la tête. Ils en avaient de bonnes, les *fratelli* ! Comme si c'était facile pour lui de bouger à la demande, avant l'arrivée de son aide médical ! Pourtant, quelque part en lui, un sentiment de malaise persistait. Il connaissait Emiliano. Ce genre de caprice n'était pas dans sa nature.

— Fais chier ! finit-il par grogner dans le téléphone. *Momento*.

Puis, pestant et grimaçant, il tendit le bras pour attirer son fauteuil contre le lit.

— Fais chier ! répéta-t-il, agacé.

De plus en plus mal à l'aise.

A l'intérieur du 4x4 Mercedes, l'ambiance était tendue.

Informés en permanence de la situation en ville par les appels d'Omar, aucun des trois frères Sciafone n'avait vraiment dormi. Et quand Omar avait fait part, à la fois de la sortie précipitée de Tania du domicile de Giuseppe, puis de sa prise en filoché par la Lancia de ce mec venu la harceler au *Capri's*, ils avaient compris qu'il y avait

embrouille. Si, malgré ses dénégations, ce couillon de Giuseppe avait raconté ça à sa poule, et si ce mec et elle... Aussitôt, envolée l'envie de se coucher. A bord du 4x4 et accompagnés chacun de son propre *picciotto*, ils avaient rejoint la BMW d'Omar dans le secteur du motel en question.

Depuis, c'était l'attente, interminable.

La gonzesse était toujours au motel, et ce mec toujours dans sa putain de Lancia, là-bas, à l'écart, sur le parking du centre commercial. Même pas avec elle en train de la sauter. Forcément une embrouille.

Et ce couillon de Giu qui...

— Milio ?

La voix de Giuseppe fit se raidir Emiliano Sciafone. Un ton hésitant, perturbé. En son for intérieur, Emiliano Sciafone sut qu'il ne s'était pas trompé. Il répondit :

— *Si, fratello*. Tu le retrouves pas, ce ticket ?

— Je... Ben, c'est-à-dire, j'étais sûr... enfin, je veux dire, je suis sûr de l'avoir mis dans cette enveloppe et...

— Et tu l'as pas retrouvé. C'est ça ?

— Ben... j'ai regardé tous les autres tickets dans ma poche de robe de chambre et... J'y comprends rien !

— *Bene, Giu. Bene*, renvoya l'aîné des Sciafone. Laisse tomber. Nous, on a compris.

Dans ses petits yeux noirs, une lueur glacée était apparue. Puis, à son frère resté en ligne, il rassura :

— *Tranquillo, fratello*. On te rappelle.

Il raccrocha, et s'adressant à un des *picciotti* de l'arrière, il ordonna :

— Appelle Rico. Dis-lui où on est, et qu'il rapplique avec ses gus. *Presto*.

— *La cassetta postale é qui, signorina*.

L'employé désignait une fente dans le mur jouxtant le desk de la réception du motel. La boîte aux lettres destinée aux clients.

Tania Strazic ramassa l'enveloppe, le papier à lettre, le timbre « *Posta prioritaria* » qu'elle venait d'acheter, ainsi qu'un lot de prospectus publicitaires posés sur le comptoir. Elle reprenait le couloir menant à sa chambre, quand son portable sonna. Elle décrocha, entendit :

— *Sono là, Bambina*. Je suis là.

Michele. Tania Strazic sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Cette fois, les jeux étaient faits. Désormais, d'une façon ou d'une autre, son destin était lié à celui de Caserta.

— *Si*, répondit-elle. Le temps de prendre la Fiat et je te suis. Je

connais un garage qui me la gardera le temps nécessaire.

— *No, amore mio*. Ils connaissent ta bagnole. Pas la mienne. Et je vais avoir une planque où on pourra attendre en sécurité.

Une planque sécurité. Michele agissait en vrai pro. Du coup, Tania Strazic se sentit un peu soulagée. Elle avait été folle de vouloir jouer perso. Il serait temps plus tard, quand elle aurait touché le jackpot. Car, pas question que Michele se présente au bureau des gains du *lotto* à sa place. En découvrant tout à l'heure la Lancia de sa fenêtre de salle d'eau, elle avait compris qu'il trichait, elle allait donc tricher à son tour. Elle serait la gagnante. La seule de la partie. A moins bien sûr que les bons numéros n'aient également été cochés par un autre joueur. Ce qui était rarement le cas.

— *Bambina ?*

— *Si ?*

— Je t'attends dans la Lancia. Dépêche-toi, *amore !*

— J'arrive, *caro*.

Et Tania pressa le pas. Subitement, elle n'avait plus peur. Dès le ticket en lieu sûr, bien au chaud dans ses prospectus pour donner à l'enveloppe un aspect de courrier normal, elle maîtriserait complètement la situation. Les cartes seraient distribuées. Déjà, elle avait hâte de voir la partie s'achever.

Avec tous les jetons devant elle.

CHAPITRE XVIII

Michele Caserta était satisfait. Cette fois, ça y était. Cette petite dinde amoureuse était à sa botte. Elle avait compris qu'elle ne gagnerait jamais sans son concours. Une aide qu'il lui ferait payer cher, très cher, à la première occasion. Parce qu'il avait besoin de ce fric, un besoin vital pour foutre le camp, disparaître. Pour oublier cette existence de merde qui avait commencé quatre ans plus tôt, là-bas, à San José en Californie, quand, jeune espoir spécialisé dans les techniques de pointe à Silicon Valley, il avait culbuté une fille, un soir dans sa bagnole. Une de ces très jeunes allumeuses qui draguaient dans les night-clubs de la ville, et dont le petit copain les avait surpris en pleine séance. Sans doute vexé et très jaloux, le gars avait porté plainte pour viol. Résultat : enquête, prélèvements d'usage etc. Heureusement, la fille avait rompu avec le jaloux, et fini par innocenter Caserta. Mais le mal était fait dans sa tête. Marqué auprès de ses relations malgré sa mise hors de cause, dégoûté de l'Amérique et amoureux de l'Italie dont sa mère, décédée quelques années plus tôt, était originaire, il avait décidé d'émigrer. Ici. Une autre chance. Pas trop difficile pour un type dans sa spécialité. Hélas, la suite avait presque été pire et...

— Chier !

Chassant ses mauvais souvenirs, il se remit à guetter l'entrée du motel, refrénant mal un soudain besoin de fumer. La détente. Le soulagement. Depuis l'aube, il avait observé avec envie la devanture du *Tabacchi* attenant au supermarché *Upim* situé plus loin sur le parking. Mettant pied à terre, il fit quelques pas, sans illusion. Le *Tabacchi* était fermé. Normal, on était dimanche et...

Soudain, son regard se figea.

Là-bas ! Cette BMW ! Sous les arbres à l'angle du parking ! Avec ses glaces fumées, son enduit plus clair sur l'aile avant droite, et cette antenne sur le capot de la malle arrière ! A la vitesse d'un film en accéléré, la scène de la nuit à proximité du domicile de Giuseppe Sciafone avait fulguré dans sa mémoire. On l'avait entraîné à ce genre d'exercice, et chaque détail entrevu quelques heures plus tôt dans le peu de lumière ambiante de la ville afflua à son esprit. Les nerfs à fleur de peau et la gorge nouée, il n'eut même pas la faiblesse de se dire qu'il s'agissait peut-être d'une coïncidence. Car, même d'aussi loin, il avait deviné à travers le pare-brise, non fumé, au moins deux silhouettes à l'intérieur de la BM. A cette seconde précise, il sut alors qu'ils étaient là pour lui. Ou pour Tania. Ce qui maintenant revenait au même. Car désormais elle et lui étaient liés indéfectiblement par un

petit bout de papier, portant six numéros.

Cette simple évocation galvanisa Michele Caserta. Au moins, les choses étaient claires, il savait qu'il allait devoir se battre pour gagner ce fric, et il allait s'y employer. Lui savait à qui il avait affaire, eux ne savaient rien de lui, et encore moins de l'aide dont il pouvait bénéficier. Suffisait simplement de jouer la partie finement. De ne pas se tromper sur la méthode, et savoir frapper si nécessaire au bon moment.

Se forçant à regagner la Lancia d'un pas de promeneur, il se remit au volant, ouvrit sa boîte à gants, poussa de côté un sac en toile épaisse pour saisir la crosse d'un gros pistolet noir. Le Beretta 9mm qu'on lui avait remis au début de ses activités. Jusqu'alors, il ne s'en était jamais servi, mais il connaissait l'arme et s'était entraîné à son maniement. Si cela devait arriver cette fois, il n'hésiterait pas. Quelques millions d'euros valaient bien quelques grammes de plomb. Mais à y réfléchir, ni Tania ni lui ne risquaient grand-chose dans l'immédiat. Du moins, tant qu'ils seraient en possession du ticket gagnant. On ne tuait pas la poule aux œufs d'or.

Ça laissait un répit.

D'où il était maintenant, Caserta ne voyait plus la BMW, mais il se sentait observé, épié. Ressentant malgré lui une sorte de jouissance diffuse, il fit monter une balle dans la chambre de l'arme, en verrouilla la sécurité, la remisa dans le vide-poches de sa portière, étonné lui-même par cette espèce de calme qui l'avait investi. Sa nature profonde réapparaissait : le flegme indispensable à son job de limier, de fouille-merde. Dans leur jargon, de « source active ».

Un instant, il songea informer Tania de la présence de la BMW, y renonça. L'affoler pouvait tout faire capoter. Il avait besoin de calme et d'un peu d'aide. Réactivant son portable, il en manipula quatre fois de suite la touche zéro du cadran, composa ensuite le 1133, porta l'appareil à son oreille, entendit trois sonneries, puis une voix impersonnelle :

— *Speaking.*

Parlez, en anglais.

Michele Caserta déglutit, s'annonça :

— Code 01 FRZ17.

Un temps mort, puis, toujours en anglais :

— Parlez 01 FRZ17.

Caserta savait qu'on l'enregistrait. C'était la première fois qu'il requérait de l'aide, et il n'aima pas ça. Un peu crispé, il dit néanmoins calmement :

— Je demande la procédure « Terrier ». *Urgency.*

En clair, qu'on lui fournisse une *safe house*. Une planque. Encore un temps mort, puis :

— Localisation, 01 FRZ17.

Caserta se situa, s'entendit répondre :

— Bien reçu, 01 FRZ17. On vous rappelle.

Puis on raccrocha.

Subitement Michele Caserta se sentit seul. De nouveau livré à lui-même. Alors, lançant le moteur de la Lancia, il focalisa sa vue et sa pensée sur l'entrée du motel. Juste à temps. Tania était apparue à la porte, sac de voyage à l'épaule, petite queue-de-cheval, ensemble blouson jupe en jean. Silhouette au top. Presque aussi bandante qu'à sa barre de pol dance.

En fait, très bandante.

A peine si le rythme cardiaque de Caserta s'accéléra-t-il de quelques battements, quand il la vit regarder dans sa direction. Enclenchant la première, il lança doucement la Lancia à sa rencontre. Parvenu à sa hauteur, il remit pied à terre, fit le tour du véhicule, prit le temps de déposer un chaste baiser sur les lèvres de Tania, lui ouvrit la portière côté passager en l'invitant, regard tendre à l'appui :

— Installe-toi, *Bambina*.

Comme si leur différend n'avait jamais eu lieu. Tandis qu'elle prenait place, il alla ranger son sac de voyage dans le coffre de la voiture, tout en observant discrètement l'environnement. Mais la circulation commençait à se densifier sur la route, et beaucoup de véhicules stationnaient sur le parking du motel. Dont la belle Fiat toute neuve, offerte à Tania par Giuseppe Sciafone. Une voiture qu'elle ne reverrait sans doute jamais. Enfin, de nouveau installé au volant, il redémarra lentement, inséra sagement la Lancia dans la circulation.

Surtout, ne pas montrer qu'il les avait repérés.

— Où est-ce qu'on va ? interrogea Tania en levant sur lui un regard de côté.

Se fendant d'un de ces sourires *white* et canaille, dont il avait le secret et qui liquéfiait les filles, il posa tendrement la main droite sur la cuisse nue de Tania, en soufflant de sa voix grave et charmeuse :

— Avec toi, *Bambina*, jusqu'au bout du monde. Si tu veux de moi, bien sûr.

Dans les yeux de Tania, il y eut un flou, mais alors qu'elle ouvrait la bouche pour répondre, le Smartphone de Caserta sonna. Un œil sur le rétro, il avait vu la BMW décoller derrière eux à distance, entre deux autres véhicules. Discrets, pour le moment. Prenant la communication, il entendit :

— *Morning* 01 FRZ17.

La voix de Frank ! Son traitant !

Soulagé, Caserta répondit :

— *Morning Father*.

Code en vigueur entre eux. Dans l'appareil, son correspondant relança :

— On peut parler ?

— Affirmatif.

— O.K. Tu as demandé une *safe*. On en a une, près de ton secteur. Tu peux y aller dès maintenant.

Suivit une adresse, quelques indications à propos des clés, du voisinage, etc. Dans le cerveau de Caserta, le plan de la ville s'était inscrit et il commençait à localiser la *safe* en question, quand son regard accrocha un détail. Derrière eux, le conducteur de la BMW venait d'être doublé par une autre voiture, un gros 4x4 Jeep noir, exactement semblable à un des véhicules qu'il avait recensés et mémorisé au cours de sa longue enquête sur le clan Sciafone. Le temps de la manœuvre, il avait également aperçu sa plaque avant, et, instantanément, un signal d'alarme se déclencha dans sa mémoire. Un numéro qu'il avait déjà enregistré. Il en était certain.

Dans le téléphone et sous le regard intrigué de Tania, il dit alors :

— Je suis en voiture. Sur la route de Podzzuoli, et j'ai de la compagnie.

En clair, une filoché.

Pensant qu'il parlait d'elle, Tania détourna la tête, fit semblant de penser à autre chose. Bizarrement, à présent qu'ils étaient de nouveau réunis dans cette voiture, elle songeait à cette passion brûlante qui l'avait investie dès leur première fois derrière cette station Agip désaffectée, et aussi aux fois suivantes. Partout où cela les prenait. En pleine nature ou en ville, dans une encoignure de porte ou ailleurs, parmi les gravats et les engins sur les nombreux chantiers inachevés, voire abandonnés de la périphérie. Vraiment n'importe où et...

Soudain, une voiture les doubla en trombe, stoppant net ses évocations. Un gros 4x4 gris, qui passa près d'eux comme une fusée, qui dépassa deux autres véhicules situés devant, qui se rabattit sèchement, déclenchant un concert de Klaxons. A cet instant, Tania Strazic sentit son estomac se charger de glace. A l'intérieur, malgré Caserta masquant une partie de la scène, elle avait eu le temps d'apercevoir deux silhouettes. Et, au passage, le regard du passager tourné vers eux, plus, au second plan, le profil du chauffeur.

Rico ! Rico et un de ses copains. Deux hommes du clan Sciafone. Deux types qu'elle avait souvent vus accompagner les boss au cours de sorties nocturnes, notamment hier soir, pour revenir bien plus tard au *Capri's* juste avant l'arrivée inopinée de Michele à la boîte. En fait, des hommes de main, des *picciotti*, comme on disait ici. Au *Capri's*, tout le monde était au courant. Une apparition qui fit à Tania l'effet d'une électrocution. Une boule de glace dans la gorge, elle s'entendit coasser sur le ton d'une mourante :

— Michele !

— J'ai vu, répondit Caserta d'une voix désincarnée.

Il avait vu et compris. Parce qu'il avait également recensé une bonne partie des effectifs du clan Sciafone. Désormais, il savait que les dés de la partie étaient pipés et qu'il ne pouvait compter sur aucune aide armée. Pas dans le contrat. Et l'évidence s'imposa d'office : seul un miracle pouvait les sortir de ce guet-apens. Approchant alors le Smartphone de sa bouche, il annonça :

— Changement de programme, *Father*. Compagnie trop nombreuse pour atteindre la *safe*. Je vais tenter autre chose. J'essaierai de rappeler. Pour la suite, tous les enregistrements sont où vous savez. A condition de faire vite, acheva-t-il avant de raccrocher.

Son ton était étonnamment calme, presque fataliste.

Puis à Tania :

— Passe-moi le ticket.

— Hein !

— Le ticket du *lotto* ! *Presto* ! Faut le planquer. Dans la bagnole. Le tapis de sol. Vite !

Un silence lourd. Et :

— Je ne l'ai pas.

Caserta lui lança un regard incrédule.

— *Cosa ?* Quoi ?

— Je ne l'ai plus sur moi, articula Tania d'une voix cassée par la peur. Je... je l'ai envoyé... je me le suis envoyé.

— *Cosa ?*

— Je... je me le suis envoyé. *A Fermo Posta*.

Posta centrale di Napoli. La poste restante. Sous le choc, Michele Caserta avait ralenti sans y prendre garde. Regardant de nouveau devant lui, puis dans son rétro, il émit un grognement sourd, frappa le volant des deux poings en s'écriant :

— *Cazzo* !

Puis il accéléra très fort.

CHAPITRE XIX

— Je vais aller Naples.

Absorbé par l'intensité du trafic sur l'*autostrada* A3, Mack Bolan ne répondit pas immédiatement, et Sendi insista :

— Je vais aller Naples. Voir le copain.

Le fameux Tino, avec lequel, de toute évidence, elle avait eu une courte mais très marquante romance. Sans doute pas vraiment la relation idéale. Bolan connaissait ce genre de « vendeur » de belles voitures « première main » dans les pays de l'Est, mais la leçon de morale serait pour plus tard.

Maintenant, le 4x4 Pajero roulait depuis des heures, le soleil était couché depuis longtemps, et, dans quelques minutes, ils passeraient l'embranchement de l'A3-SP211, branche de gauche en direction de Salerne et Naples, branche de droite en direction de Rome, par l'A30 puis PA1. Rome, où après l'abordage sans histoire du hors-bord de feu Riso dans un secteur discret de la côte non loin d'Otrante, et au cours de ce long stand-by dans ce motel d'Otrante, Hal Brognola lui avait indiqué ce contact à l'ambassade, susceptible d'étudier le cas Sendi.

— J'ai un meilleur projet pour toi, renvoya l'Exécuteur. A Rome.

— Mais je ne connais personne, à Rome !

— Moi si. Et si tu veux aller en Amérique un jour, tu dois passer par Rome. D'abord, il te faut des papiers. Monter tout un doss...

Son téléphone satellitaire l'interrompt. Sur l'écran, le code de Brognola. A croire que son ami s'inquiétait de leur sort. Amusé, il établit le contact :

— Mack, commença le fédéral. Dans quel secteur es-tu ?

Le Guerrier donna leur position, et le numéro Un du *Justice Department* enchaîna aussitôt :

— Tu es la providence, *Striker* ! J'ai peut-être une affaire intéressante.

Une affaire intéressante : termes choisis pour qualifier un beau massacre en vue. Respectant leurs conventions de prudence, Hal Brognola l'appelaït rarement hors raison « professionnelle ».

— As-tu suffisamment de matériel avec toi ?

Autre terme choisi pour désigner un arsenal suffisamment conséquent. De plus en plus intrigué, Bolan acquiesça :

— Pratiquement ce que j'avais de l'autre côté.

Le réseau avait beau être protégé par le meilleur système *scrambler* du marché militaire, on n'était jamais trop discret. Question « matériel », il avait même réussi à passer tout ce que son 4x4 de location hors d'usage avait transporté sur la route de Vlora.

Petit arsenal en parfait état hormis quelques dégâts mineurs causés par les tirs ennemis sur cette même route, maintenant bien au chaud à l'arrière de ce Pajero, loué dans une agence Avis d'Otrante, quelques heures plus tôt. Revenant au présent sous le regard attentif de Sendi, Bolan interrogea :

— Dans quel secteur, ton... affaire ?

— Naples, répondit Hal Brognola. Le clan Sciafone.

L'Exécuteur resta coi un instant, pressa :

— Tu m'expliques ?

— En fait, précisa le fédéral, il s'agit d'une urgence. Un peu spéciale, et *absolute priority*.

Il marqua un temps, ajouta :

— Le *mayday* d'une source. Extraction si possible.

— Je les veux vivants. Pour le moment.

Dans l'ombre du 4x4 Jeep, les yeux d'Emiliano Sciafone luisaient de rage. Lui et ses frères n'avaient pu que somnoler dans la voiture, et par tranches de quelques minutes chacun. La tension nerveuse. Plus de vingt-quatre heures qu'à l'instar d'Omar et de son collègue dans la BMW, ils n'avaient pas vu un lit de près. Heureusement, leurs baby-sitters respectifs et les *picciotti* de Rico étaient nettement plus frais. En tout, ils étaient à présent une douzaine d'hommes à patrouiller sans cesse dans les friches des immenses terrains vagues entourant ce putain de chantier. Un de ces grands projets immobiliers fumeux et vite avortés, dont la camorra avait le secret. Lancements de gros chantiers, zones d'activités, d'habitations et autres qui ne verraient jamais le jour. Prévarications, achats de fonctionnaires, magistrats arrosés, enveloppes de fric tous azimuts, disparition des capitaux investis, faillites en chaînes, sauf pour les *amici*, qui avaient étouffé le pognon au passage. Des sommes colossales, aussitôt réinvesties dans le circuit classique. Dope, armes, prostitution, et... l'immobilier. Pour de nouvelles faillites, avec d'autres pigeons. Des entrepreneurs, des gogos de tous poils, pour la plupart définitivement ruinés. Des familles entières dans la merde, et parfois des suicides. Mais c'était comme ça depuis des lustres. Un système juteux, parfaitement rodé.

La combinazione.

Or, ce soir, l'aîné des frères Sciafone frémissait de rage impuissante. Car, par un de ces foutus caprices du hasard, c'était sur un de ces chantiers à la con que ces deux petits minables étaient venus se planquer. Après une cavale qui avait duré toute la journée. A rouler comme des malades, de filoches en filoches et sans but apparent, tout autour de Naples. Une guerre d'usure, ponctuée d'appels au numéro de portable de cette salope de Tania. Presque une dizaine. Pour tenter de négocier. Sans résultat. Toujours la messagerie. Ensuite, il y avait

eu ces crevaisons durant la poursuite. Crampons d'acier, semés par la portière des fuyards. Gros malins ! Ça ne les avait pas sauvés. Chasse poursuivie par les autres voitures. Ces *fanculi* retrouvés. Coincés ici. Durant un moment, Emiliano Sciafone avait craint le débarquement des flics. Mais non. Ces deux andouilles n'avaient pas intérêt à les appeler. A cause du ticket. Ils auraient dû expliquer, etc. Depuis, attente interminable, au cours de laquelle et sur son ordre aucun coup de feu n'avait été tiré par eux. Il voulait ces deux connards vivants. Pour une raison simple : récupérer ce putain de ticket.

En douceur si possible, pour ne pas risquer de le voir perdu ou détruit dans la bagarre. Finalement, pas si facile. Car si personne du clan Sciafone n'avait excité la gâchette au cours de cette interminable cavale, ça n'avait pas été le cas chez les deux rigolos. Car, en face, le mec était armé. Depuis le début de ce siège débile en fin de journée, il avait envoyé plusieurs bastos dans leur direction. C'est-à-dire un peu partout, car leurs gars, plus d'autres gus récemment appelés en renforts, patrouillaient tout autour, histoire de les fixer. Stratégie choisie par Emiliano, l'usure. La fatigue. La nuit qui s'annonçait serait longue et dure pour ces deux imbéciles. Vigilance en berne, et, à terme, plongée dans le sommeil. Au contraire, et précisément parce que le gibier était coincé, les trois frères allaient pouvoir s'octroyer quelques plages de repos. Sur place. Car, pour eux, pas question de quitter le théâtre des opérations. Même si seuls les frères étaient au courant de son existence, un ticket gagnant, c'était vite égaré, voire récupéré par une main mal intentionnée. Chez les Sciafone, on se méfiait des *picciotti* et autres *sgarriste*^[5]. La conscience humaine s'avérait parfois bien élastique.

— *Bene*, soupira l'aîné des Sciafone en inclinant le dossier de son siège en arrière. Réveillez-moi quand on aura du nouveau.

Il ferma les yeux, ajouta plus bas à l'intention des trois *picciotti* :

— Parlez tout bas, *i amici*, et guettez les corbeaux du Mal, car ils ne souhaitent que notre perte !

Avec la voix de Marlon Brando dans *Le Parrain*.

Il y eut quelques rires dans l'habacle, et cela détendit l'atmosphère.

Après tout, ils ne couraient aucun danger... eux.

— *It's magic !*

Dans l'habacle du 4x4 Pajero, le murmure de Sendi avait été à peine perceptible, mais, quelque part, elle avait raison. Parfois, les inventions des hommes pouvaient être magiques, à condition qu'elles servent au bien de l'humanité. Concernant l'usage des satellites espions et en particulier de celui relié au Spook, ça n'était pas toujours le cas. Grâce aux fabuleuses possibilités de ce matériel à la pointe de

la technologie, le Guerrier avait déjà beaucoup tué. Or, supprimer la vie de ses semblables était haïssable, mais, parfois, cela permettait de sauver d'autres semblables, et ça rachetait tout. Ou presque. Quelquefois, Mack Bolan se prenait à songer à toutes ces vies qu'il avait fauchées au cours de ses combats durant toutes ces années, et il se demandait, si Dieu existait, s'il lui pardonnerait lors du Jugement dernier. Et puis cela passait. Parce que dans l'univers fangeux où il évoluait depuis le massacre de sa famille en ce jour maudit des siècles plus tôt à Pittsfield, penser à toutes ces choses fragilisait l'esprit, et conduisait souvent à sa propre mort. Alors, ce soir, tandis que là-bas dans ces ruines de chantier la mort rôdait en attendant sa proie, l'Exécuteur n'y pensait pas. Grâce aux jumelles nocturnes de son arsenal, il avait soigneusement observé le manège des véhicules ennemis, les courts appels de phares donnant le signal du prochain démarrage, et noté mentalement le passage de chacun d'eux en des points précis de la noria.

Maintenant, il était prêt.

Sur l'écran du Spook, au milieu d'une zone exempte de tout point lumineux, la petite pastille rouge continuait de clignoter au même endroit; et ça, depuis le premier appel passé au numéro que ce Frank avait donné à Mack Bolan, quelques minutes seulement après qu'Hal Brognola eut raccroché.

D'après ce qu'avait compris le Guerrier, son correspondant appartenait à une de ces agences très officieuses du gouvernement américain. Une sorte d'officier traitant, dont un des agents, une « source active » qu'il appelait Michele, était actuellement piégé quelque part dans la région de Naples, par le clan mafieux qu'il observait depuis des mois. Etonné, Bolan avait demandé pourquoi ce Michele ne demandait pas tout simplement l'intervention de la police. Après tout, les U.S.A. et l'Italie étaient des alliés, et cette intrusion dans les affaires de cette dernière ne se serait sans doute soldée que par quelques grincements de dents. Frank lui avait seulement répondu :

— Absolument exclu.

Ils avaient leurs raisons que la raison ignorait.

De son côté, le Guerrier avait de bonnes raisons d'avoir accepté le deal : rendre service à son ami Brognola, et s'offrir quelques têtes de l'hydre mafieuse locale au passage. Et, dès lors, il avait lancé la procédure de recherche de sa « cible », la fameuse « source active ». De la même manière que pour les cas Gur et Riso quelques heures plus tôt. D'où une nouvelle activation du Spook, et son premier appel au numéro de portable de ce Michele. L'intéressé avait aussitôt décroché, écouté Bolan sans l'interrompre, et très vite compris de quoi il retournait. Petite variante non évoquée par Frank à Bolan, sa « source

active » n'était pas seule. Une fille était avec lui. La maîtresse d'un des frères Sciafone. Un beau sac de nœuds, compliqué par la présence de Sendi. Sendi, qui avait refusé de rester au motel qu'il avait retenu pour le temps de son blitz, sûre qu'elle était qu'il l'abandonnerait, et qu'elle n'irait jamais en Amérique. Sendi, qui l'avait menacé d'appeler la police, de dénoncer ce qui allait se passer dans le secteur s'il la laissait tomber. Sendi qui s'accrochait maintenant à lui comme une bernicle à son rocher, et qu'il allait devoir protéger.

Double sac de nœuds que le Guerrier allait devoir gérer, contre toute une petite armée camorriste, avec un minimum de matériel. Car, initialement prévu pour un blitz éclair en Albanie, son sac de voyage ne contenait plus que le strict minimum. Pas de quoi affronter les troupes surarmées de la camorra, une mafia qu'il ne connaissait que trop, pour s'y être attaqué à plusieurs reprises, avec chaque fois un énorme capital baraka. Or, il le savait, la chance était versatile, et cette fois les éléments ne jouaient pas en sa faveur. Les pourris avaient appelé des renforts : trois véhicules en plus. Avec combien d'hommes, difficile de compter à cette distance. Néanmoins, il n'avait plus le choix. Heureusement, il avait stationné le Pajero sur un secteur désert loin du théâtre d'opérations, bien à l'abri d'un remblai jouxtant les voies de l'A1. Ici, Sendi ne risquait pas grand-chose, et, sachant conduire, elle avait pour instruction de se mettre au volant, de déguerpir aussitôt pour se mettre à l'abri, et de l'appeler sur le portable confisqué de feu Riso.

Elle avait promis.

— Tu revenir vite ! murmura Sendi tandis qu'il achevait de se préparer.

Visiblement pas rassurée, mais d'une maîtrise étonnante, cette fille était dure et lucide. En Albanie, sa vie n'avait pas dû être rose. De nouveau vêtu de la sinistre combinaison de combat équipée de l'armement léger, Mack Bolan la rassura :

— *Affirmative.*

Puis, lesté de son sac de voyage-sac à dos contenant son « matériel », et l'écran feuille du Smart en place devant son œil, il referma doucement l'arrière du 4x4 et se fonda dans la nuit... Suivi par le regard anxieux de Sendi. A cet instant, la jeune Albanaise se mit à douter. Elle avait peut-être tort de s'accrocher à cette espèce de tueur qui ne l'emmènerait probablement pas en Amérique, alors qu'à tout moment, elle pouvait appeler ce numéro que lui avait donné Tino, cet amant de passage, qui lui avait promis de l'aider si elle venait un jour en Italie. Puis, haussant les épaules et tout en suivant le défilement des phares, plus haut sur *l'autostrada*, elle se dit qu'il serait toujours temps d'appeler Tino, si le killer américain au regard d'acier se faisait tuer.

Ce qui risquait bien d'arriver. Et ça, ça lui faisait peur. Affreusement.

— Fait chier !

Comme son alter ego, Rico Cabrisio, Sisco Malari détestait ces moments d'attente. Comme son équipier, il n'appréciait que l'action, la vraie, quand il devait tuer. violemment. Faire mal et donner la mort. Il avait même été recruté pour ça, quand il n'était encore qu'un de ces pâles *picciotti* qui hantaient les coursives au béton crasseux et maculé de tags des *vele*, les « voiles », les barres d'immeubles de Scampia.

— Fait chier ! répéta-t-il en déverrouillant la portière du gros 4x4 gris. *Merda !*

Se dégourdir les guibolles, mais pas tout seul. Avec son P.-M. K.G. 9mm, léger, robuste, sûr. Son jouet de mort favori. Fichant une cigarette à ses lèvres, il fit le tour du véhicule, bloqua le K.G. sous son aisselle, battit son vieux Dupont plaqué or, alluma la cigarette en cachant la flamme de ses mains réunies en conque, souffla un nuage de fumée, jeta un regard alentour, devina les silhouettes des autres voitures, et de celles, plus loin, qui faisaient la noria codes allumés, pour bloquer toute tentative de sortie des deux imbéciles. Six bagnoles en tout maintenant. Pour que le boss ait rameuté autant de renforts, il fallait que l'affaire soit importante. Mais là, top secret. Dans la pénombre du ciel sans lune, il pouvait discerner les reliefs de l'immense terrain en friche, avec ses tas de gravats, des débris de toutes sortes, avec tout là-bas les spectres décharnés des constructions inachevées, dégradées par le temps et par les déprédations : vols de matériaux, saccages divers opérés par les bandes de marginaux, de drogués qui hantaient périodiquement les lieux. Un instant, il se demanda si, à part ces deux abrutis qui leur tenaient la dragée haute depuis ce matin, d'autres traîne-lattes se planquaient dans ces ruines pleines de rats, de blattes et de merde.

Question avortée par ce léger souffle, ce trait d'air chuintant qui frôla son oreille, et ce reflet pâle, qui fugitivement passa devant ses yeux. Et aussi par cette poigne qui écrasa sur sa bouche la cigarette allumée, qui lui bloqua le souffle, qui l'empêcha de crier... juste avant qu'une lame de feu lui cisaille le cou.

D'un côté à l'autre.

CHAPITRE XX

— Ils vont venir !

Dans la nuit quasi totale du volume bétonné où ils s'étaient retranchés depuis l'encerclement des immenses ruines, le moindre son, le moindre craquement pouvait signifier les prémices d'un assaut. Ne sachant de qui Tania parlait, des *soldati* des Sciafone ou du type envoyé par Frank pour tenter de les tirer de là, Michele Caserta ne releva pas. Il écoutait. Et il se demandait si ce type, ce John qui l'avait appelé plus tôt, n'était pas un de ces dingues qui se prenaient pour Rambo. C'était certain, si ce mec venait seul, il serait réduit en bouillie avant même d'être arrivé au premier de ces bâtiments de merde.

Un dingue.

— Michele ! Ils vont venir, pas vrai ?

Dans l'ombre épaisse, Caserta devinait à peine la silhouette tassée au pied du mur, à quelques centimètres de lui. Durant tout le temps de leur cavale interminable, et alors que malgré tous les crampons d'acier du sac gris de la boîte à gants balancés sur l'asphalte, les véhicules des Sciafone continuaient leur poursuite, il avait haï Tania à cause de ce ticket qu'elle affirmait s'être envoyé à la *Fermo Posta* de Naples. Maintenant, il se disait que ça n'était pas forcément une mauvaise idée à condition, de sortir vivants de ce cauchemar. Vivants tous les deux. Parce que, évidemment, si elle laissait sa jolie peau ici, le fric serait perdu. Pour lui, et pour tout le monde. Il ignorait combien de temps la *Fermo Posta* conservait le courrier, mais sûrement plus longtemps que le délai limite pour venir retirer le gros chèque aux bureaux du SuperEnalotto.

— Ils vont venir ! Il faut appeler la police !

Michele Caserta ressentit un pincement à l'épigastre. Trois fois déjà qu'elle parlait des flics depuis cet après-midi. Il avait refusé, s'était même arrangé pour confisquer son téléphone. Bien sûr, elle ne comprenait pas la raison de ce refus et lui ne pouvait pas la lui donner. Parce que s'ils s'en sortaient, cette petite garce aurait ensuite barre sur lui, et il se ferait pigeonner. Obligé de lui laisser tout le pactole du ticket pour acheter son silence.

— Michele ! Appelle les flics !

— Tais-toi, et arrête de baliser. On va se tirer de là.

Il devait attendre. Parce que les flics, c'était vraiment la plus mauvaise idée du siècle. A cause de cette plainte pour viol, là-bas, à Silicon Valley.

Dégouté de l'Amérique, désormais installé en Italie, il avait réussi à faire son trou comme jeune ingénieur en électronique et en

informatique, spécialisé dans les spectacles pyrotechniques et les effets spéciaux pour le cinéma. Il rêvait alors de monter sa propre société. Au cours d'un son et lumière à Pompéi, Sandra et lui s'étaient rencontrés. Elle était avec des copines, et lui à son boulot, mais ç'avait tout de suite été le coup de foudre. Des deux côtés. Malgré la réticence d'une Sandra qui semblait craindre quelque chose qu'il ignorait, ils avaient réussi à se revoir. En grand secret. Chez lui. Ils avaient fait l'amour, puis peu après et sans raison Sandra avait voulu rompre, malgré l'évidence des sentiments qu'elle avait pour lui. Caserta ne comprenait pas. Il ignorait alors qu'elle était la « protégée » d'un certain Carmelo « Bello » Fragale, frère du Stefano du même nom, alors capo de toute la zone sud de Naples, mort depuis d'un cancer foudroyant. Très accro de la belle Sandra, il avait réussi à poursuivre leur liaison, jusqu'au jour où un inconnu l'avait discrètement contacté, l'accusant, en évoquant Sandra, de baisser la maîtresse d'un personnage très puissant, très dangereux et très jaloux, et que dans leur monde à eux cela équivalait à une condamnation à mort. Sanction à laquelle il pouvait échapper, s'il acceptait de bosser pour eux. Un boulot parfaitement dans ses cordes. La fabrication et la mise en œuvre le jour J d'un engin explosif. Le plus petit, le plus discret possible, et programmé électroniquement, pour faire sauter un véhicule quand un mot précis serait prononcé à bord.

Le mot « rubis ».

Réalisant avoir affaire à la mafia et qu'il risquait vraiment d'être tué, il avait accepté, fabriqué l'engin, l'avait programmé et l'avait lui-même installé dans la Mercedes blindée que l'inconnu en personne lui avait amenée sur le lieu du montage. Un système relié à la fois au moteur, au réservoir de carburant et à l'autoradio, au sein duquel il avait inséré une puce comportant le mot « rubis » enregistré au préalable sur clé U.S.B. fournie. Un montage si indécidable que même son commanditaire en avait paru bluffé. Résultat, deux jours plus tard, la Mercedes avait explosé entre Naples et Salerne, tuant sur le coup à la fois un agent F.B.I. de l'ambassade U.S. de Rome, et le propriétaire du véhicule, un capo mafieux important, concurrent haï des frères Fragale. Pour une raison inconnue de Caserta, un des deux hommes avait prononcé le mot « rubis ».

Evidemment le F.B.I. avait participé à l'enquête, dépêchant sur place leurs propres d'experts. Dans les débris de la Mercedes, et outre les empreintes génétiques de ses deux occupants, les fédéraux en avaient isolé quelques autres, dont la sienne. Infinitésimale, mais exploitable à condition de chercher dans la bonne direction. La police italienne principalement focalisée sur la faune de l'univers mafieux du secteur, le F.B.I. avait de son côté privilégié la piste technique de l'affaire. Avec un avantage : le fichier international des traces A.D.N.

de la C.I.A., et de quelques autres agences américaines. Collection très confidentielle, patiemment élaborée depuis le début des recherches dans ce domaine.

Et ils avaient trouvé son A.D.N. à lui, prélevé à la suite de cette histoire de fausse accusation de viol, à Silicon Valley. Enquête, remontée de piste en piste jusqu'en Italie, et bingo. Spécialisé dans les technologies touchant à la fois aux explosifs et aux systèmes électroniques de pointe... Suspect idéal. Et pour cause.

Pour le F.B.I., la mort des occupants de la Mercedes ne comptait pas. Un mafieux notoire, et un agent fédéral convaincu de corruption en plein business à l'époque des faits. En revanche, les spécialités de Caserta intéressaient beaucoup une certaine autre agence fédérale beaucoup moins officielle, et le chantage avait suivi. Ou il bossait pour l'agence en question, ou ils balançaient les résultats de son A.D.N. aux flics antimafia italiens. Choix évident, il avait accepté. Au début, de simples bidouillages sono, au bénéfice de leurs gus infiltrés, puis Frank lui avait demandé de tamponner Tania Strazic. La maîtresse d'un des frères Sciafone. Le but, la faire suffisamment reluire, pour qu'elle accepte d'introduire ce matériel d'écoutes chez lui.

Et, ce soir, il en était là : coincé, dans la merde jusqu'au cou. En train de se dire qu'en cas d'assaut de ces pourris, il finirait le chargeur du Beretta sur eux, histoire d'être enfin l'acteur de sa propre vie, de ne plus être cette marionnette manipulée par tout le monde. Alors, sans qu'il s'en rende vraiment compte, ses doigts se mirent à serrer davantage les stries de la crosse du Beretta. Parce que lui le savait, que ces salauds trouvent le ticket ou non, ils finiraient par les tuer.

Comme tous ceux qui défiaient la camorra.

*

* *

Rico Cabrisio avait lui aussi envie de fumer.

Il savait que Sisco était sorti pour tirer en douce quelques taffes de nicotine. L'odeur de son tabac blond lui arrivait même par sa glace de portière ouverte. Rico fumait, malgré l'interdiction du boss. Pourtant, rien que d'y penser, ça le taraudait à son tour. Mais il n'était pas Rico. Lui, il avait de la trempe. Il savait résister. Il ne fumerait qu'une fois le job de cette nuit termi...

Flop.

A peine si Rico Cabrisio eut le temps de percevoir ce son étouffé qu'il connaissait pourtant bien. Et il s'écroula sur son siège sans même ressentir la douleur de son crâne qui éclatait.

— *Putana !* On devrait y aller en force, et qu'on en finisse !

— *Calma, fratello*, lança Emiliano Sciafone par-dessus son épaule.
Calma !

Avec Roberto, c'était toujours comme ça. Le plus impatient des quatre frangins. Une vraie maladie. L'action, rien que l'action. Heureusement, l'aîné des Sciafone savait réfléchir. Cette histoire était très délicate. Pénétrer en force dans ces ruines pouvait déclencher une fusillade. Là-bas, ce mec était armé, et l'avait fait savoir un peu plus tôt. Or, Emiliano Sciafone connaissait ses *picciotti*. Des dingues de la détente. Si à leur entrée dans les lieux l'autre connard se mettait à canarder, et si les gars le descendaient, adieu le ticket de Giuseppe. Non. La bonne méthode était la sienne : l'usure. Le tout était de ne pas les laisser s'échapper. D'où cette noria incessante des voitures autour du site. Au bout du compte, ils choperaient ces deux abrutis en douceur. Et le ticket, ils le récupéreraient. Un doigt ou deux sectionnés au couteau, les rotules explosées à la barre d'acier, un ou deux yeux crevés... Personne ne résistait à ça. Ils le donneraient, le ticket gagnant ! En attendant, il fallait tenir bon. Continuer la guerre des nerfs, et appeler des renforts. Après la punition infligée en son nom à cette merde de Tino Basini, Zio Sandro « Rabbia » lui devait bien ça. En attendant... Il consulta la montre de bord, s'adressa au chauffeur du 4x4 Jeep pour ordonner :

— Fais signe. C'est le tour de Rico.

Le signe. Bref coup de phares, droit dans le pare-brise du 4x4. Sans son mouvement de tête de côté, et à cause du Smart et du système I.L., Mack Bolan aurait été ébloui, mais il s'y était attendu. Les pourris respectaient scrupuleusement le timing établi. Tout juste eu le temps de charger le cadavre de l'éborgné à l'arrière du véhicule, et de pousser celui du chauffeur sur le siège passager. A présent, MAC 10 et Beretta chargés à bloc sur les genoux, deux grenades M26 et deux M84 sur le dessus du sac ouvert contenant son arsenal et placé entre lui et le cadavre, le serre-tête du Smart parfaitement fixé et le Spook calé sur le tableau de bord, le Guerrier était prêt. Il démarra doucement.

Il traversa sa partie de friches en diagonale comme il l'avait vu faire par les autres, rejoignant ainsi le large cercle de véhicules engagés dans leur ronde. L'un d'eux s'en détacha, regagna la zone de nuit située à l'écart, où ses occupants pourraient se reposer avant leur prochaine prestation. Belle organisation. Réglée comme du papier à musique. Surveillant son rétro, il aperçut un mouvement de phares derrière lui, vers l'emplacement qu'il venait de quitter. La relève. Stratégie quasi militaire. Suivant de loin le véhicule qui le précédait, et jugeant le moment opportun, il activa son satellitaire, sollicita le rappel du numéro de la « source active » de Frank.

Sonnerie, et la voix du Michele en question :

— *Sì*.

Voix tendue.

— Je vais arriver dans ton secteur, annonça le Guerrier. 4x4 Nissan gris métal. Sur le tableau de bord, une petite pastille rouge clignotante. Je vais tâcher de fausser compagnie aux autres, de patrouiller avec le Nissan dans ce labyrinthe de béton. Dès que tu me vois, tu me le dis et...

La sonnerie lui coupa la parole, le téléphone, là, dans une des poches de feu le chauffeur. Bolan hésita une seconde, décida de passer outre, et, surveillant toujours ses arrières, reprit à l'attention de l'agent de Frank :

— Ensuite, vous attendez mon feu vert, et vous sautez dans le 4x4. *You know ?*

Son plan était simple. Exfiltrer si possible les tourtereaux en douceur et en toute discrétion, éloigner suffisamment le 4x4 pour laisser le volant à ce Michele, récupérer ensuite Sendi et le Pajero, et disparaître dans la foulée.

— Yes ! répondit l'homme de Frank en anglais. Compris.

— O.K., renvoya le Guerrier. On garde le contact.

Cette fois, c'était parti.

Dans le téléphone, la sonnerie s'éternisait.

Comme tous les chefs d'équipe, Rico Cabrisio avait pour instruction de couper sa messagerie. Le but, garder le contact, quoi qu'il arrive. Or, le portable de Rico ne répondait pas. Appareil à l'oreille, Emiliano Sciafone semblait fasciné par cette mare de liquide carmin qu'il voyait par-delà le pare-brise du 4x4 Jeep, étalée sur le sol en friche. Là où Omar qui venait prendre le relais du Nissan de Rico l'avait appelé d'urgence par téléphone. Motif, tout ce sang par terre... plus le briquet de Sisco. Un vieux Dupont plaqué or que tous connaissaient, tombé dans les herbes, à peine visible dans la lumière des codes. Quittant la mare cramoisie des yeux pour suivre de loin la noria qui continuait son ballet, il lâcha d'une voix coincée :

— Y a une merde !

Au même instant, il aperçut tout là-bas le 4x4 gris métal qui s'engageait entre les bâtiments délabrés, et, jetant la tête à l'extérieur par sa glace ouverte, il hurla à la cantonade :

— Le Nissan ! Bloquez le Nissan !

Mais, déjà, le Nissan avait disparu.

— On vous voit ! Ça y est, on vous voit !

La voix de Michele avait éclaté dans le satellitaire réglé main libre posé devant Bolan. Suivie d'une exclamation féminine en arrière-plan.

— O.K., renvoya-t-il. Rappliquez. Portière arrière droite. *Quick !*

A sa grande surprise, deux silhouettes avaient déjà jailli par une ouverture d'un des bâtiments. Une grande, une plus petite. Tout près.

Arrivé pile dessus.

Baraka.

Tout en ralentissant, il leva les yeux sur son rétro, comprit que tout se compliquait. Brusquement apparus à l'entrée du passage entre les bâtiments, deux véhicules fonçaient sur lui, tous phares allumés. La baraka fichait le camp.

CHAPITRE XXI

Derrière le Nissan, les phares grossissaient à la vitesse grand V. Les deux véhicules fonçaient comme des boulets de canon, et les deux fugitifs n'avaient pas encore parcouru la moitié du chemin. D'un coup d'accélérateur, Mack Bolan fit faire un bond en avant au 4x4 pour réduire la distance, mais, à cet instant, la glace arrière du Nissan explosa dans son dos, et une volée de frelons rageurs vint cribler le pare-brise. Derrière, les deux bolides n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres, et les balles sifflaient autour du Guerrier.

Devant, le nommé Michele et la fille s'étaient jetés contre un mur et, tandis que le Nissan arrivait sur eux, Bolan vit le jeune type brandir un objet sombre et attirer la fille dans son dos en faisant un écart de côté, tandis que des éclairs jaillissaient au bout de son poing. Dans le même temps, et alors que le Nissan freinait devant eux dans un nuage de poussière, l'Exécuteur avait sorti son bras du véhicule. Dans son poing, le MAC 10 tressautait déjà, expulsant une rafale de 9mm Para en direction des deux véhicules. Il vit les phares du premier éclater et la voiture se déporter violemment sur sa gauche avant de percuter un mur plein de tags, achevant sa course en crabe, en travers de la voie. Redressant le canon du P.-M., le Guerrier envoya une deuxième rafale en criant par-dessus son épaule :

— Portière arrière !

Disant cela, il avait plongé sa main droite dans le sac de voyage près de lui, et, tandis que sa portière arrière s'ouvrait enfin, il avait déverrouillé la sienne à la volée, tout en arrachant l'anneau de goupille de sa première M.26. Dans la foulée, son bras avait balancé la « poire » à fragmentation. Tandis que celle-ci volait dans l'espace en direction du premier véhicule des poursuivants, le deuxième venait de s'encastrier dans son arrière, le poussant de travers, tout en partant en crabe à son tour. Juste à temps pour accueillir la M.26 sous son châssis. Une grenade qui acheva sa course en louvoyant, avant d'exploser. Déflagration sèche, instantanément suivie d'une plus sourde, plus forte également. Comme pris de frénésie, les deux véhicules parurent vouloir s'envoler. Court sursaut, qui s'acheva en deux gerbes de feu et d'étincelles en folie, qui illuminèrent le décor dans un déluge sonore faisant trembler l'air entre les murs décrépits. A cet instant, dans le dos de Bolan, une voix féminine poussa un cri, puis :

— Il... il...

Le corps du flingueur égorgé ! Oublié !

— Grimpe ! cria Bolan en sautant à terre.

Arrachant littéralement la portière arrière de son côté, et tandis que, là-bas, une silhouette en flammes tentait de s'extraire du brasier infernal, il attrapa le cadavre par son col plein de sang, l'attira à l'extérieur pour le jeter au sol en criant de nouveau à l'intention du couple :

— Grimpez !

Au même moment, deux autres véhicules venaient d'apparaître simultanément. Deux 4x4, un à chaque extrémité du large corridor bordé de murs et d'ouvertures aveugles. Balançant le MAC 10 au chargeur vide à l'intérieur du Nissan, l'Exécuteur plongea vers son sac arsenal, empoigna le M.P 5K préparé à l'avance, avec ses deux chargeurs de trente cartouches chacun, fit volte-face, envoya la sauce vers le 4x4 face à eux, le vit infléchir sa course sur la droite, doubla son tir, pivota sur ses pieds, répéta la manœuvre vers l'autre véhicule, couchant au passage l'épouvantail en flammes tournant à présent sur lui-même à la manière d'un derviche fou. Derrière lui, gêné par les deux carcasses de voitures en feu, l'autre 4x4 avait tenté de s'infiltrer entre elles et les parois de béton. L'espace était trop étroit. Coincé, il encaissa la rafale du M.P., à la fois dans son moteur et dans son pare-brise. Bolan perçut des cris, vit des silhouettes s'en extraire en catastrophe, envoya une nouvelle rafale qui en fit basculer deux d'un coup, en avisa trois autres qui sautaient à terre à leur tour, se précipitant vers une des ouvertures dans le mur situé à proximité, tout en canardant dans sa direction. Des éclats jaillirent, des balles crevèrent la tôle du Nissan tout près de lui. Vers l'autre flanc du 4x4, la fille cria, apeurée :

— Ils vont nous tuer ! Michele ! Vite !

Elle avait raison, le temps jouait contre eux. Dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur, les paramètres s'inscrivaient à la vitesse de la lumière.

Si ça continuait, ceux qu'il était venu extraire allaient se faire descendre. Par ailleurs, si les trois pourris parvenaient à se planquer dans ce labyrinthe de béton...

Pas question. L'esprit une seconde détourné par le cri de la fille, le Guerrier avait suspendu ses tirs. Mauvais. D'une courte rafale, il fit basculer un des trois *sgarriste*, mais, déjà, les deux premiers atteignaient l'ouverture.

Shit !

Ils allaient se fondre dans l'ombre, quand, en trois bonds en avant, le Guerrier changea d'angle de tir pour lâcher une nouvelle rafale suffisante pour clouer au mur le moins engagé dans l'ouverture. Il allait doubler son tir, quand il entendit dans son dos « Source active » s'énerver :

— *Fuck ! It's not the war...*

La rafale déjà partie masqua une partie de la suite, et Bolan cria à son tour :

— Chargeurs. Dans le sac ! Envoie des chargeurs !

Que ce type serve au moins à quelque chose. En réponse, il entendit un choc sourd, et quelque chose atterrit contre ses talons. Son sac arsenal !

L'imbécile !

Et de nouveau la voix. Tendue :

— *Bitch !* On se casse, merde !

Suivie d'un grondement de moteur. Rageur. Du coin de l'œil et tandis que là-bas la troisième silhouette s'engageait dans l'ouverture, Bolan aperçut de côté le Nissan qui démarrait, entendit encore :

— On se tire, oui ou merde !

Mais, déjà, l'Exécuteur avait bondi en arrière pour couvrir le Nissan. Car d'autres silhouettes venaient d'apparaître derrière eux, arrivées à pied de n'importe où, armées de P-M. et de fusils d'assaut, qui se mirent à cracher le feu.

Le pire schéma.

Pris à revers, cerné par les tirs, sentant vrombir les projectiles à ses oreilles, Bolan arrosa large, eut le temps de voir deux flingueurs basculer, et, profitant d'une brève accalmie chez l'ennemi, attrapa l'anse de son sac, recula, bondit pour regagner le Nissan, entendit vaguement la fille hurler par-dessus le grondement du moteur. Le bruit de celui-ci couvrit le reste, et la voix de Bolan qui jura de nouveau en voyant le Nissan foncer en avant, éviter de peu l'autre 4x4 vide arrêté en biais, et tourner là-bas à l'angle du bâtiment. Paniqué, « Source active » prenait la fuite, laissant sur place, et au milieu d'une meute enragée, celui qui était venu les secourir !

— *Bastardo ! Bastardo ! Specie di...* Stop ! Arrête-toi !

Ecumant de rage, Tania Strazic hurlait en frappant des deux poings les épaules de Michele Caserta par-dessus le dossier de son siège.

— La ferme, hurla Caserta en essayant vainement de fuir les coups.

Près de lui, sur le siège passager, le cadavre à la tête éclatée resté en place tressautait à chaque cahot, l'air de s'éveiller d'un somme. Presque drôle. Mais Tania ne riait pas. Tout en elle se révoltait. Elle avait vu le grand type à la combinaison de combat bondir pour essayer de prendre le Nissan en marche, elle avait également vu par les larges trous de la glace arrière sa silhouette diminuer, puis se fondre au loin dans la nuit, alors qu'une nuée d'éclairs crevait l'obscurité vers l'endroit où Caserta venait de l'abandonner.

Caserta, ce mec qu'elle avait cru aimer, venait d'abandonner celui qui avait risqué sa vie pour tenter de les sauver !

— *Bastardo !* dit-elle encore, essoufflée.

Anéantie, se laissant aller contre le dossier du siège maculé du sang de l'éborgé que ce John avait plus tôt fait basculer à terre, elle répéta dans une sorte de râle :

— *Specie di...*

— Oh ! La ferme !

Se recalant dans son siège, propulsant le 4x4 dans un nouveau boyau du labyrinthe sans savoir où aller, Michele Caserta enchaîna, mauvais :

— Tu fais chier ! T'aurais préféré que je te laisse crever dans ce merd...

— *Atten...*

Lui coupant la parole, le cri de Tania coïncida exactement avec le choc. Impact puissant, sonore, dans la portière avant droite. Une voiture. Comme un bélier. Enorme. Pas vue arriver, secouant Caserta comme un pantin. Sa tête percuta violemment le montant de sa vitre, et, à travers une gerbe d'éclairs, son regard de côté intercepta la scène : portière droite défoncée, tentant avec peine de s'extraire de l'avant d'un gros 4x4, dont un des phares avait explosé sous l'impact. Dans la lumière frissante du deuxième, il eut le temps d'apercevoir des têtes derrière un pare-brise, et un bras émergeant du véhicule, brandissant un gros automatique. Juste à l'instant où, par bonheur, le Nissan parvenait à se dégager dans un vacarme de tôles arrachées.

Michele Caserta eut l'impression d'encaisser un coup de poing puissant au flanc droit et un peu dans le dos. Ouvrant la bouche sur un cri sourd, il se dit qu'une tôle l'avait blessé au passage, voulut s'emparer du Beretta fourni par Frank, ne le trouva pas, et son pied enfonça l'accélérateur. La rage. La peur. Et il fonça. N'importe où. Sourd à tout, cherchant l'issue providentielle qui le sortirait de cet enfer, avec une seule idée en tête : l'*autostrada*.

Il se souvenait de la topographie des lieux parcourus à leur arrivée des heures plus tôt, alors que le moteur de la Lancia émettait ses premiers hoquets. Panne sèche imminente. Et il se rappelait : la bretelle. Celle qui les avait sortis de l'*autostrada* pour accéder à cette zone de chantiers abandonnés, où Tania et lui avaient un soir échoué pour baiser un coup à la va-vite. Or, une bretelle de dégagement s'accompagnait le plus souvent d'une bretelle d'accès.

La rampe. Le but.

Ensuite, foncer sur l'autoroute et...

Ça y était ! La zone de friche ! Comme par miracle, ils étaient sortis du béton. Alors, refusant de voir les phares qui convergeaient là-bas vers les immenses ruines, essayant d'oublier ce mal sourd qui tenaillait son flanc et son dos, Michele Caserta accéléra encore.

Il roula à tombeau ouvert, faisant sauter le 4x4 dans les nids-de-poule, les ornières, ses roues écrasant débris et gravats dans sa course

folle. Enfin, alors qu'aucun véhicule ne semblait plus s'intéresser à eux, il lui sembla enfin reconnaître l'itinéraire parcouru à leur arrivée, et crut même apercevoir le remblai au sommet duquel passait l'autoroute. Il se dit qu'il avait gagné, leva les yeux vers le rétro pour lancer à l'adresse de Tania toujours tassée à l'arrière :

— Bingo !

Mais alors, un voile s'abattit devant ses yeux, il se sentit tomber dans le noir, et son buste bascula de côté. Juste avant le choc.

Sendi Pavak avait entendu le grondement de moteur. Elle avait même aperçu dans le rétro du Pajero un pinceau de lumière blême balayer le remblai quelque part derrière, et elle se dit qu'il y avait eu un accident, là-haut sur *l'autostrada*. Mais plus inquiète du sort de John... enfin, cet Américain bizarre qui se faisait appeler John, que de ce qui se passait plus haut sur l'A1, elle retourna vite dans ses pensées. Laissant son regard anxieux fouiller de nouveau l'étroite partie d'espace en friche visible d'où elle était. Elle aurait voulu en voir davantage, essayer de tout comprendre de ce qui se passait là-bas, mais elle devait rester dans la voiture. Pour pouvoir déguerpir en cas de danger.

Ordre de John.

Dès le début du lointain concert de détonations, elle avait compris qu'il s'agissait de coups de feu, et elle s'était mise à avoir peur. Et ça ne la quittait plus. Vraiment peur... mais étrangement, absolument pas pour elle. Seulement pour John. Même pas parce qu'elle comptait sur lui pour gagner l'Amérique, en ce moment, elle s'en fichait un peu. Elle avait seulement peur pour lui. Pour sa vie. Bien sûr, il avait largement l'âge de ce père qu'elle n'avait jamais vu, qui avait quitté sa mère à sa naissance, et qui lui avait tant manqué, mais ce grand diable au regard minéral et à la voix calme et grave avait immédiatement déclenché en elle un sentiment étrange. Une sorte d'attachement inexplicable et spontané, comme s'ils s'étaient toujours connus. Evidemment, pas question de montrer ce genre de sentiment. D'ailleurs, ses sentiments, Sendi ne les montrait plus depuis belle lurette. En Albanie, la vie lui avait appris à se fabriquer toutes sortes de boucliers. Des boucliers qui se fissuraient quelque peu cette nuit. Parce que, au loin, les chapelets de détonations s'étaient brusquement intensifiés, et qu'elle...

— *Non muovere !*

Par la vitre baissée de la portière, la voix avait claqué comme un coup de feu, et la chose qui s'était enfoncée dans la tempe de Sendi était froide, presque glacée.

CHAPITRE XXII

L'Exécuteur connaissait la nature humaine. Depuis longtemps, sa dernière illusion l'avait quitté, et les actes comme celui auquel il venait d'assister ne le révoltaient plus. Et tandis que les balles sifflaient autour de lui tels de frelons affolés, il n'avait même pas songé à la mort qui pouvait le frapper à chaque seconde, qui avait failli l'emporter, quand, surpris par la fuite du Nissan, il s'était retrouvé au centre de tous les tirs ennemis. Puis, comme souvent depuis les débuts de sa croisade contre la mafia, l'ordinateur de guerre de son cerveau avait instantanément pris le relais. Obéissant à des réflexes en permanence aiguisés par les combats, et tout en continuant d'arroser l'ennemi à coups de mini-rafales, il avait réussi, chargé de son sac, à sauter par-dessus un parapet. Puis, plongeant droit devant lui, il s'était fondu dans l'ombre épaisse du bâtiment. Une ombre pas si dense que cela, du moins pour lui, grâce au Smart et à son pouvoir d'amplification de luminosité.

Aussi, dès le premier instant, le Guerrier avait immédiatement découvert son nouvel environnement.

Local immense, rangées de poteaux en béton plus ou moins dégradés, tags omniprésents, papiers gras, immondices de toutes sortes, flaques putrides, et les inévitables lots de seringues et autres tubes de colle usagés. Et, en plus, des cadavres. Les siens. Mais dès le premier instant également, l'ennemi avait réagi, et de nouveaux effectifs avaient surgi dans le fond de l'immense local ouvert à tous vents, vomis dehors par des véhicules dont le nombre semblait avoir augmenté depuis le déclenchement des hostilités.

Des renforts pour l'hallali.

Une fin de chasse à l'homme programmée, dont les organisateurs ne pouvaient plus douter, tant les forces étaient disproportionnées. Mentalement, le Guerrier avait fait ses comptes : armement trop léger pour un tel blitz, munitions de plus en plus maigres. Constat : ne pas s'éterniser, sans renoncer pour autant. Hormis les furieux planqués derrière ces colonnes et qui progressaient de pilier en pilier en mitraillant sans discontinuer, sans très bien connaître la nature de l'adversaire, l'Exécuteur avait un but, sans doute ultime, compte tenu de ses réserves en matériel, ce 4x4 noir, qu'il avait « logé » plus tôt à la jumelle, au cours de sa phase d'observation. Un gros tout-terrain Jeep, aux vitres fumées, stationné loin à l'écart, et dont les phares envoyaient aux autres voitures les signaux de départ d'action. Le véhicule de commandement. Avec peut-être des boss à bord. En tout cas, des gus plus importants que tous ces *picciotti* qui transformaient

cet immense local puant en enfer. Alors, son sac aux épaules, son regard fouillant le sinistre décor à travers l'écran feuille du Smart, progressant également de pilier en pilier et s'attendant à chaque seconde à encaisser les chocs qui le tueraient sur place, il trouva enfin l'angle le plus favorable à son action de repli. MAC 10 rechargé en bi-chargeur scotché tête-bêche dans le poing gauche, il décrocha une M84 *Stun* de son mousqueton de ceinture. Une grenade incapacitante. D'abord figer l'adversaire, puis faire le ménage. Ensuite, tout là-bas au fond de la zone de friche, bouquet final sur le 4x4 Jeep noir.

S'il y parvenait. S'il survivait.

Mais alors qu'il s'apprêtait à dégoupiller sa première « poire », un grondement furieux emplit soudain l'espace. Puis, d'un coup, une orgie de lumières emplit le local. Gros phares blancs, puissants et, plus haut, rampes de projecteurs.

Un pick-up.

Et juste avant d'être ébloui, le Guerrier eut le temps d'apercevoir les formes installées sur son plateau. Plusieurs silhouettes armées et une mitrailleuse ! Brusquement, le pick-up stoppa sur place, et, sur son plateau, le servant abaissa le canon de la mitrailleuse...

Et, cette fois, ce fut vraiment l'enfer.

— Bouge pas !

Le cœur de Sendi avait cogné si fort contre ses côtes qu'elle en eut le souffle coupé. Là, contre sa tempe, ce contact... Malgré elle, son regard avait légèrement glissé de côté, et, dans la pénombre, elle distingua vaguement la forme d'une tête de fille, avec ce qui ressemblait à une queue-de-cheval. Tout le corps soudain glacé et instinctivement dans sa langue, elle coassa : *Kjo... çfarë !*

Puis se reprenant et dans son anglais approximatif :

— *That... that want ?*

La situation parut se figer un instant, avant que l'inconnue n'insiste, nerveuse :

— Ta bagnole, connasse !

L'objet dur et froid s'était davantage enfoncé dans la tempe de Sendi. Elle grimaça, chercha à comprendre ce qui lui arrivait, entendit encore et toujours en anglais :

— J'ai un blessé. L'hôpital. Magne !

Puis dans la foulée :

— *Shpejt !*

Sendi réalisa à peine qu'elle venait d'entendre un mot en albanais. Mal prononcé, mais de l'albanais. Complètement perdue, elle s'entendit renvoyer d'une voix blanche :

— C'est pas possible ! J'attends John ! *My... my friend !*

— Quoi, John ! *Shit !* Quel John ? Merde ! Descends de cette

putain de tire ou je te grille !

— *No ! John ! Là-bas !*

Sendi avait tendu un index frémissant en direction du grand complexe immobilier en ruines. Il y eut un silence, et il sembla à l'Albanaise que la chose dure pesait moins fort sur sa tempe. A l'extérieur du Pajero, l'inconnue changea de ton :

— Que... c'est ton John qui est là-bas ? L'Américain habillé en noir avec plein de flingues ?

— ... *Yes !*

— *Shit !... Bon, écoute...*

Un temps, puis changeant brusquement de langue et incrédule, l'inconnue s'étonna en albanais :

— T'es albanaise ?

— *Je... Po !*

Un autre temps mort, et alors que la pression de l'objet froid quittait enfin sa tempe, Sendi entendit l'inconnue enchaîner :

— Bon, écoute. Moi, c'est Tania, et je viens de Serbie... enfin, ça fait longtemps. C'est pour ça que je te comprends. Alors... enfin merde, je sais pas ce que tu fous avec ce Yankee, mais notre bagnole, là derrière est H.S., et mon copain est dedans, en train de crever. Besoin d'hôpital. Super urgent.

Encore sous le coup de l'émotion et du fait d'être enfin comprise dans sa langue, dans ce pays qu'elle ne connaissait pas, et surtout complètement dépassée par les événements, Sendi répliqua en hésitant :

— Je... Bon. D'accord. Mais on attend John.

Encore un temps mort, puis un soupir et :

— *Ta sranja ! Et merde !*

En serbe.

Et Sendi se sentit mieux.

Dans le cerveau de l'Exécuteur, les paramètres défilaient à la vitesse de la pensée. Une seule option : dans son poing gauche, le MAC 10 rechargé à bloc, dans le droit la M84. Il la dégoupilla, compta « quatre », ferma les yeux et, masqué par un pilier, il balança la *Stun* et se boucha les oreilles.

Deux ou trois secondes de vacarme et, par-dessus le grondement sauvage du pick-up à présent figé, l'explosion. Presque assourdissante, malgré ses mains sur les oreilles, presque éblouissante, malgré ses paupières closes. Puis tout cessa.

Temps suspendu, cinq secondes pour agir.

Alors, l'Exécuteur fonça. Le Beretta 93R, revenu dans sa dextre, et le MAC 10 crachèrent simultanément. Dans la lumière des quelques projecteurs restés intacts sur la cabine du pick-up, des silhouettes

figées, mitrailleuse silencieuse, scène irréelle que l'Exécuteur ranima à sa manière : mini-rafales sélectives, précises, de ses deux armes. Les silhouettes figées se mirent à tomber comme des pantins, comme des pipes d'argile à la foire.

Quatre secondes... trois...

D'autres silhouettes s'écroulèrent.

Deux secondes... une...

Encore quelques « pipes », et Bolan avait bondi. Une tête derrière le pare-brise du pick-up, brève rafale, tête éclatée. Sang, cervelle, le Guerrier ne regardait plus. Nouveau bond. Le plateau du pick-up. Petite rafale. Le servant, les deux *sgarriste* de couverture hachés sur place. Vite ! Rotation de la mitrailleuse M.60 US. Bande engagée, sécurité dégagée. Canon pivoté, doigt sur la détente, visée sur l'extérieur, là-bas. Véhicules des renforts ennemis.

Pression sur la détente.

Et l'enfer. A l'envers.

Toute la bande. Vacarme infernal, son écho partout... Bande vide. Plus rien devant. Plus de réaction. Néant. Hormis l'écho. Et le temps qui filait. L'Exécuteur sauta à terre, ouvrit la portière du pick-up à la volée, éjecta son chauffeur en charpie, grimpa dans la cabine, et tandis que des cris s'élevaient quelque part dans les profondeurs du labyrinthe de béton, il démarra, manœuvra, fonça vers la sortie, percuta une voiture, et un 4x4, et encore un, peut-être un autre... arracha quelques tôles au passage, puis s'éjectant droit devant, fonça dans l'espace qui s'ouvrait à lui. Sautant sur les bosses, plongeant dans les trous, tanguant dans les ornières, le pick-up se précipitait.

Vite ! Le temps ! Toujours le temps. De la vie. De la mort. Grâce au Smart, le Guerrier fouillait du regard la nuit devant lui. En vain. Plus de 4x4 Jeep. Envolé ! Mais alors que ses yeux se détournaient pour surveiller de nouveaux véhicules réapparus au loin, au-delà de son pare-brise étoilé et souillé de rouge et de gris blanchâtre, il le vit : le 4x4 noir Jeep !

Feux de code allumés. Immobile, à l'endroit où il avait égorgé le fumeur du Nissan. Pied au plancher, il accéléra encore, vit le Jeep grossir derrière son pare-brise, grossir encore et encore, aperçut une portière qui s'ouvrait, une silhouette qui en jaillissait, un bras tenant un P.-M., une grosse face incrédule... Mais, en biais, son regard avait aussi capté autre chose. Là-bas, de l'autre côté des friches, des feux bicolores ! *Polizia*.

*

* *

La police. Tania Strazic faillit s'écrouler sous le poids de Caserta, et de l'autre côté de ce dernier, Sendi émit une espèce de gémissement. Si les flics leur tombaient dessus ici...

— *Shpejt !* pressa Tania. Vite !

Mais Caserta était lourd, semblait encore à demi dans les vapes, et, même à deux, elles eurent du mal à l'enfourner à l'arrière du Pajero. Claquant la portière sur lui, Tania pressa de plus belle :

— *Shpejt ! Shpejt !*

Sendi se raidit, lança un regard vers les feux bicolores qui trouaient la nuit du côté des ruines. D'une voix angoissée, elle dit alors :

— Et... et John ?

— *Qij !* renvoya Tania. Faut se tirer ! En vitesse !

Et d'autorité, elle écarta Sendi, se mit au volant, lança le moteur et cria à l'adresse de l'Albanaise :

— Alors ?

Alors, Sendi monta près d'elle. Après tout, John lui avait bien recommandé de déguerpir en cas de danger.

Or, pour elle, la police italienne, c'était le danger immédiat.

L'Exécuteur ne réfléchissait plus. Son cerveau gérait pour lui. Tel un spectateur, il voyait le 4x4 Jeep noir grossir encore, la grosse face du type armé s'élargir au même rythme, et l'expérience du combat prit le relais. Coup de volant à droite, dérapage contrôlé, freinage en catastrophe, passage du bras gauche armé du MAC 10 à l'extérieur de la cabine, grenade M26 défensive dans le poing droit...

— Qu'est-ce que...

Emiliano Sciafone venait de comprendre. Les phares, la rampe des projecteurs sur le toit de l'engin qui fonçait droit sur eux... A la dernière seconde, ses deux frères et lui réalisèrent : le pick-up ! Un des véhicules envoyés en renfort par *Zio Sandro* « *Rabbia* ».

Derrière, un des *picciotti* s'exclama :

— *Putta...*

Il n'acheva pas. Il était déjà sorti du 4x4, P-M. au poing.

Emiliano le vit se dresser dans la lumière des projecteurs du pick-up, reporta son regard sur sa gauche, vit les projecteurs grandir encore, aperçut un bras émerger à la portière du gros véhicule, ouvrit la bouche pour crier, capta les éclairs au niveau du bras du conducteur du pick-up, entrevit en pensée le visage de Marlon Brando dans *Le Parrain*, se dit que tout ça n'était que du cinéma, encaissa comme de puissants coups de poing partout, et la foudre l'emporta dans un tourbillon de violence.

Vite ! Toujours plus vite ! Dans la foulée, le bras droit de l'Exécuteur s'était détendu, et la M26 avait volé dans l'espace, pénétrant tout droit dans le 4x4 Jeep par sa glace de portière explosée par la rafale. Et, déjà, son poing droit redescendait, reprenant

possession du volant du pick-up, tandis que son pied enfonçait de nouveau l'accélérateur pour foncer, tanguer, tressauter, plonger dans les accidents de terrain. Et, tout à coup derrière, la nuit explosa sans qu'il sache qui était mort. Puis tout fut plus facile. Le parcours lui était connu. Mémoire des yeux, de l'esprit, de l'instinct. Et dans les phares, le remblai. L'*autostrada* au-dessus. Et le 4x4. Pas le Pajero ! Le Nissan gris métal embouti de l'avant. H.S. Celui des fuyards, Michele et Tania.

Et pas de Sendi !

Au loin, les sirènes de police se faisaient entendre. Nombreuses. L'Exécuteur cherchait et il trouva. Michele, Tania, Sendi prise en otage. Ou partie, volontairement. La panique. Forcément.

Il faudrait retrouver Sendi. Impérativement. Cette nuit, demain... La police se rapprochait de plus en plus nombreuse. De plus en plus près.

Repartir. Quitter les lieux. Très vite !

— C'est par là.

A cette heure, Naples dormait presque partout. La via Leonardo Bianchi était déserte, une petite brise tiède venue de la mer soulevait par à-coups la poussière de pollution de la journée, et la voix de Tania fit presque sursauter Sendi. Tombée en somnolence pour ne plus entendre les plaintes venues de l'arrière. Ce Michele. Blessé. Une balle. Ou deux. Mal en point.

— C'est par là, répéta Tania Strazic en actionnant le clignotant du Pajero. On arrive.

Une plaque indiquait « *Urgenze* » à l'angle du grand bâtiment de l'*Ospedale Monaldi*. Le 4x4 vira à droite, s'arrêta bientôt devant une large entrée vitrée, illuminée de l'intérieur. Derrière, on devinait un comptoir, une silhouette en blanc, et, sur le côté, des gens assis sur des chaises. Ivrognes, drogués, blessés...

Tania Strazic arrêta le moteur, ramassa le téléphone de Caserta, le ferma, vérifia que rien de compromettant ne subsistait à bord, sauta à terre, appela Sendi :

— Eh ! Tu dors, ou quoi !

L'Albanaise hésita, finit par mettre pied à terre, ne sachant trop quelle attitude adopter. L'attirant à l'écart, Tania lui souffla :

— Attends-moi. Ça ne sera pas long.

Puis, d'un pas décidé, elle pénétra dans le hall des urgences, alla au desk, annonça à la réceptionniste en désignant l'extérieur :

— C'est bizarre, il y a une voiture, là-devant, avec un type. Il est plein de sang.

Et tandis que la femme tendait le cou vers la porte en décrochant son téléphone, Tania Strazic ressortit comme elle était venue, retrouva

Sendi, lui prit le bras, l'entraîna à sa suite. Hésitante et jetant un regard en arrière, Sendi s'inquiéta :

— Et... je veux dire... et ton copain !

— Pffft, souffla Tania, méprisante. Un lâche. Viens.

Un peu plus loin, alors que les lumières de *l'Ospedale Monaldi* s'estompaient dans la nuit et que Tania Strazic pressait le pas, Sendi déclara :

— Il faut que j'appelle John.

— T'as son numéro ?

— Ben... non. Mais notre motel...

Tania Strazic émit un petit rire.

— Tu le trouves pas un peu vieux, pour toi, ton John ?

— Euh... non ! C'est pas ça du tout, regimba l'Albanaise. Je... enfin, il va... il doit m'emmener en Amérique.

— Pffft ! Connerie, l'Amérique. Allez, rapplique. J'ai laissé ma bagnole à mon motel à moi, et on n'y est pas encore.

A cette heure, il faisait bon dans les rues de Naples. Les odeurs de la journée s'étaient diluées dans la brise, et du côté du port un bateau lâcha un bref coup de sirène. Sendi n'en pouvait plus, traînant les jambes, et pour essayer de tenir le coup, elle questionna :

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Tania ralentit le pas, hésita, leva un regard songeur sur Sendi, répondit l'air ailleurs :

— Ce que je vais faire ? des trucs.

Nouvelle hésitation, puis :

— En fait, je vais méchamment m'éclater.

Puis, après un temps mort, et reprenant sa marche, elle ajouta à voix basse :

— Viens. Je te raconterai.

EPILOGUE

Les infos de 8 heures ne parlaient que de ça.

Des infos en boucle, que Mack Bolan n'écoutait plus. Il en avait appris l'essentiel. Trois des quatre frères Sciafone, exécutés dans la nuit, sur les lieux d'un règlement de comptes géant, sans doute entre deux clans mafieux. Une nouvelle *faide* au sein de la camorra. On évoquait également, entre autres, l'admission dans la nuit d'un mystérieux blessé aux urgences de l'hôpital Monaldi de Naples, mais Mack Bolan n'écoutait vraiment plus, il songeait à Sendi. Toujours injoignable. Entre son arrivée au motel et maintenant, il avait attendu, guetté le moindre bruit dans le couloir, espérant voir arriver la jeune Albanaise. En vain. Il avait également appelé le portable de ce Michele une bonne dizaine de fois. Là aussi en vain. Messagerie.

Dans un moment, il se résignerait à appeler Brognola, afin qu'il joigne Frank, le traitant de Michele, pour qu'il essaye d'avoir des nouvelles, demander des comptes. La fuite de ce type à bord du Nissan lui laissait un goût amer. Il n'aimait pas les lâches, et ce genre d'attitude l'attristait plus qu'autre chose.

Et, comme à la fin de chacun de ses blitz contre le Crime Organisé, le Guerrier solitaire se sentait las de cette humanité. Et honteux. Profondément. Parce qu'il le savait depuis longtemps, cette humanité n'allait pas dans le bon sens. Et elle n'irait probablement jamais. Allongé à même la couverture du mauvais lit, son regard fatigué perdu dans l'improbable dessin d'une tache au plafond grisâtre, il tendit le bras vers le chevet du lit, saisit machinalement le satellitaire pour la énième fois, recomposa le numéro du portable de la « source active » de Frank. Une sonnerie, deux, puis :

— *Pronto ?*

Voix de femme. Pas Sendi. Se redressant sur un coude, Bolan interrogea :

— Vous êtes Tania ?

— *Si.* Vous êtes John, je suppose.

— *Si.* Est-ce que Sendi...

— Vous vous en êtes sorti. Je préfère.

— *Grazie, ma...*

— Si vous voulez des nouvelles de votre protégé, coupa la nommée Tania, on l'a déposé à l'hôpital cette nuit. Blessé. Une ou deux balles. Je ne sais pas... et je m'en tape. J'aime pas les lâches.

— O.K., fit Bolan. Je voudrais aussi...

— Vous voulez parler à Sendi ?

Une lueur passa dans le regard minéral du Guerrier. Plein d'espoir,

il répondit :

— *Si. Per favore.*

— Elle dort encore, mais... *Bene. Momento.*

Il y eut divers sons sur le réseau, puis :

— John !

Voix mal réveillée.

— Oh ! John ! Je suis si...

— Ça va, fillette ?

— *Thank you, John ! Thank you for... for everything !*

— O.K., fillette. Laisse tomb...

— *John ! I... I like you. Very much.*

Et elle raccrocha.

Le Guerrier solitaire considéra l'appareil un instant sans paraître le voir, finit par le poser sur le lit près de lui, se rallongea sur la couverture froissée, laissa son regard se perdre de nouveau dans la tache du plafond, demeura un moment immobile, puis, alors qu'une ombre de sourire incertain errait au coin de sa bouche, il ferma les yeux.

Ce nouveau combat s'était passé le plus mal possible et avait bien failli se terminer par la mort de l'Exécuteur. Il en était parfaitement conscient. Il s'en était sorti par le plus grand des hasards. La seule chose certaine, c'était que cette gamine avait eu beaucoup de chance, et ce n'était vraiment pas grâce à lui...

Pourtant, quand il s'endormit, l'ombre de sourire était toujours là, posée sur son visage.

[1] Oncle

[2] *Mort à la mafia* L'Exécuteur N° 1.

[3] Guerre ou vendetta entre clans rivaux.

[4] Oncle

[5] Respectivement hommes de main et soldats d'un clan.